La passagère du TER

Elisabeth Pasquier

LAUA – ENSAN

Péri- : ville invisible ? Enjeux et outils d'un urbanisme descriptif
Programme de recherche PUCA « Du péri-urbain à l'urbain »
2012-2014

et c'est alors qu'émergeant du somnol
on s'appuie sur des couches de réalité friable
que le train traverse comme une fermeture-éclair
qui serait plutôt d'ailleurs une ouverture-éclair
ralentie, accélérée, stoppée
le curseur reprenant son souffle dans les gares
où l'autre image du présent - la station -
lui fait concurrence (même si elles convergent
dans le voyage et se plient en un seul tracé)
Extrait du texte de Jean-Christophe Bailly
In *Col Treno,* Textes J.-Ch. Bailly,
photographies B. Plossu, Galerie Française, Rome, 2002

La ligne de TER entre Nantes et Pornic est le fil de ce travail d'observation et de description qui s'est déroulé sur deux années. L'enjeu est de renouveler le regard en s'appuyant sur les recommandations de François Laplantine et son mode de connaissance vibratoire, « démarche permettant d'appréhender les modes de vie, d'action et de connaissance, les manières d'être, et plus précisément encore, les modulations des comportements, y compris les plus apparemment anodins, non seulement dans la relation à l'espace, mais dans la dimension du temps, ou plutôt de la durée. »[1], l' attention est donnée au petit, aux petits liens, aux petits arrangements humains, aux liaisons et graduations.

De la ligne au protocole	page 5
Récits ambulatoires et fragments de gares	page 17
Les aventures ferroviaires du quotidien	page 79
De l'ethnographie comme fiction à la fiction ethnographique	page 101

La carte Nantes/Pornic, réalisée par Céline Cassouret, devrait permettre au lecteur de ne pas se perdre.

[1] Laplantine François, *Le social et le sensible, introduction à une anthropologie modale*, Paris, Téraèdre, 2005, coll. "L'anthropologie au coin de la rue", p.186.

De la ligne au protocole

Objectivement ou ce que l'on peut savoir sans y aller

La ligne Nantes/Pornic fait partie des lignes dites touristiques en Pays de la Loire.
De Nantes à Pornic, dix gares ou haltes ferroviaires : Nantes, Rezé/Pont-Rousseau, Bouaye, Port-Saint-Père/Saint-Mars de Coutais, Sainte-Pazanne, Saint-Hilaire-de-Chaléons, Bourgneuf-en-Retz, Les Moutiers-en-Retz, La Bernerie-en-Retz, Pornic.
La ligne de chemin de fer démarre dans la ville centre à la gare de Nantes (287 845 habitants), elle longe un grand ensemble (site Grand Projet de Ville ANRU, Malakoff/Pré-Gauchet), enjambe le bras de Loire de la Madeleine, traverse le quartier de Beaulieu et de Mangin, franchit le bras de Pirmil et s'arrête une première fois à la gare de Pont-Rousseau, située dans la ville de banlieue de Rezé (38 932 habitants). La ligne traverse sans s'y arrêter le quartier de la Neustrie à Bouguenais, passe au-dessus du périphérique et rejoint Bouaye (6 003 habitants), commune de la première couronne de la métropole nantaise. Puis le train s'arrête entre Port-Saint-Père et Saint Mars-de-Coutais. Les deux gares suivantes sont celles de Sainte-Pazanne (5 651 habitants) et de Saint-Hilaire-de-Chaléons (2 014 habitants), communes rurales agricoles avec une composante artisanale importante (bâtiment, bois). Le TER traverse ensuite une zone de marais, le Marais Breton que l'on retrouve sur les communes de Bourgneuf-en-Retz (3 442 habitants) et des Moutiers-en-Retz (1 348 habitants). Les activités du marais sont l'ostréiculture, les élevages (anguilles, bovins, ovins, avicoles), des marais salants ont été remis depuis peu en production. L'urbanisation de ces communes, en grappes de lotissements attachées au bourg puis les unes aux autres, peut s'apparenter à un processus de péri urbanisation, d'où le choix de cette ligne. Elle dessert enfin trois gares côtières. Les Moutiers-en-Retz déjà cité et la Bernerie-en-Retz (2 586 habitants) sont deux stations balnéaires assez modestes situées dans le fond de la baie de Bourgneuf envasée mais propice à la pêche à pied, cette fois encore les bourgs anciens se prolongent par des séries de lotissements entrecoupés de campings de bungalows. Pornic (14 310 habitants) est le terminus de la ligne, c'est une ville de villégiature à part entière, avec son port de plaisance, son château, sa thalasso, ses circuits pédestres et son circuit vélocéan, ses plages et son casino, comme l'égrainent chaque fois les guides et dépliants touristiques.

Si Nantes, Rezé et Pornic ont connu une faible augmentation démographique (inférieure à 1%) entre 2006 et 2011, et après Bouaye dont l'évolution avait été très forte dans la décennie précédente[2], ce sont cette fois les communes de Sainte-Pazanne (3, 5%), Bourgneuf-en-Retz (2, 6%) et les-Moutiers-en-Retz (3, 4%) qui ont attiré proportionnellement le plus de nouveaux habitants. Le phénomène d'attractivité des communes de moins de dix mille habitants se retrouve dans l'ensemble du département de Loire-Atlantique, le prix bas du foncier en est la cause principale, la pression foncière des communes littorales atténue toutefois cet effet, même si la côte de Jade au sud de la Loire reste dans une dynamique positive par rapport aux communes de la côte d'Amour situées au nord de la Loire, (la Bernerie-en-Retz 0, 7%, Pornic 0, 9%). L'effet TER est aussi sans doute à mettre au compte de cette mutation même si les lignes ferroviaires ne se dessinent pas de manière remarquable sur la cartographie des évolutions positives quand la présence des lotissements est par contre très lisible.

Le Pays de Retz n'est pas une entité administrative et le TER traverse quatre structures intercommunales : la communauté urbaine de Nantes Métropole (Nantes, Rezé et Bouaye), la communauté de communes Cœur du Pays de Retz (Saint-Hilaire-de-Chaléons, Port-Saint-Père et Sainte-Pazanne), la communauté de communes de la région de Machecoul (Saint-Mars-de-Coutais et Bourgneuf-en Retz) et la communauté de communes de Pornic à laquelle sont rattachés Les Moutiers-en-Retz et la Bernerie-en-Retz.

Les arrêts peuvent correspondre à des gares en positions centrales ou proches des centre bourg (Sainte-Pazanne, la Bernerie-en-Retz, les Moutiers-en-Retz, Pornic…) ou décentrées (Bouaye), l'arrêt Port Saint-Père/Saint Mars de Coutais, situé entre les deux bourgs, est un PANG, Point d'Arrêt Non Géré. Il existe des bâtiments de gare en fonctionnement et des gares murées comme à La Bernerie-en-Retz ou ayant changé de fonction (Les Moutiers-en-Retz, Saint-Hilaire-de-Chaléons), des aires de covoiturage sauvages et des aires de covoiturages aménagées par le Conseil Régional comme à Bouaye et à Sainte-Pazanne, elles sont souvent liées à des arrêts de car LILA (Lignes Intérieures de Loire-Atlantique). Les cars LILA vont là où le TER ne va pas.

Au niveau politique, le TER met en tension un pôle de gauche comprenant Nantes, Rezé et Bouaye, un territoire intermédiaire de petites communes dirigées par des

[2] Le canton de Bouaye est le plus peuplé du département de Loire-Atlantique avec 44 948 habitants, il est donné en exemple localement pour la réforme de la carte électorale, cf le numéro 128 du magazine du département de Loire-Atlantique, déc. 2013/janv. 2014, page 8 : « Carte électorale, un nouvel équilibre ». Les données statistiques du recensement communal de 2011 et les comparaisons avec celui de 2006 sont parus dans le numéro de Ouest-France du 2 Janvier 2014.

maires qui se désignent comme sans étiquette et à l'autre bout, une commune de droite, Pornic, dont le maire est UMP. Il y a une concentration de richesses aux deux bouts de la ligne, mais les processus d'embourgeoisement ne prennent pas les mêmes formes culturelles et symboliques, et la carte électorale le donne à voir.
La ligne garde objectivement des pans aveugles : l'aéroport où il ne s'arrête pas, le lac de Grandlieu qu'on ne voit pas, un vignoble modeste et fragmenté.
Cette rapide présentation correspond à un savoir accessible par la lecture de la presse locale et les sites des municipalités, elle pourrait bien sûr se poursuivre bien au-delà de ces quelques lignes, mais l'enjeu ici est de différencier l'information, d'une réflexion sur le voir et le sens qui va surgir - ou non - au contact de la perception. Le but n'est pas d'analyser des données, mais plutôt de faire surgir de l'inédit.

Aller voir

Je vais dans un premier temps prendre le train d'un bout à l'autre de la ligne, ces trajets seront à l'origine de « récits ambulatoires », puis je ferai des sortes de compte rendus d'observations dans et autour des gares un peu au hasard des correspondances que me permet le TER, un quart d'heure ici, trois heures là, puis je vais me rendre en voiture sur les lieux pour guetter les pratiques matinales ou tardives des voyageurs avec qui sinon, je serais toujours à contre sens. Je vais revenir dans trois gares et dans leurs alentours, choisies à partir des photos d'Emmanuel Pinard embarqué lui aussi dans l'aventure du PUCA. L'intention est de décrire les espaces qu'il a photographiés, avec une attention portée aux abords immédiats, aux lotissements et à toutes sortes d'intrigues spatiales trouvées sur ma route pouvant parfois m'éloigner de la ligne. Ce travail va finir par se savoir et je vais rencontrer deux passagères singulières, l'une retraitée, ancienne navetteuse et membre du TER's band, groupe d'amis qui se sont connus dans le train et l'autre, étudiante, pour qui le TER a toujours représenté le lien salvateur à la ville. Puis saisie par le froid d'un hiver précoce, je vais écrire au chaud des petites histoires plus vraies que vraies. Reprendre le train entre Nantes et Pornic et les récits ambulatoires alors que beaucoup de micro expériences émaillent la ligne, sera la dernière étape de ce protocole inventé au fur et à mesure de l'expérience.
Ce n'est pas la première fois que je me lance dans ce type de travail et j'ai consacré une partie de mon HDR[3] à mes expériences de terrain et aux manières de les écrire, en particulier sur ce registre du Aller voir autour des protocoles comme « une semaine,

[3] Cf Mémoire pour l'habilitation à diriger des recherches, Elisabeth Pasquier, « Contribution à une sociologie des cultures populaires spatialisées. Retour réflexif sur un parcours de recherche à Nantes », sous la direction de Claire Levy-Vroelant, professeure de sociologie, Université de Paris 8-Saint Denis, 2011.

une ville » ou « la battue urbaine » et leurs transpositions dans différents espaces pédagogiques (plusieurs années d'ateliers d'écritures dans l'UE « Utopie ferroviaire » : récits ambulatoires, fictions IGN...)[4]. La phrase de Pierre Soulages, mise en exergue de mon HDR, prend plus que jamais tout son sens : *C'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche*[5].

Ce travail s'apparente aux pratiques d'écritures narratives appliquées aux formes d'urbanités contemporaines. L'enjeu est de parvenir à investir des situations de décentrement sur des territoires du quotidien, de porter attention à ce qui se passe, à ne pas renoncer aux qualités sensibles liées aux situations quotidiennes, voire d'y introduire des figures d'étrangeté. Le gilet fluo m'a sauté aux yeux dans les matins d'hiver, la digression suscitée par cet objet n'était pas trop prévisible au départ, c'est bien parce que je cherchais à voir, que cet objet inventé pour être vu, s'est un moment imposé comme sujet à prendre en compte.

J'écarte a priori le système de représentation « défaitiste » et stéréotypé du péri-urbain et de son emballement esthétique et idéologique (laideur, aliénation, individualisme, conservatisme) et je mise sur l'ouverture à l'étrange, au fortuit, à la puissance de l'ordinaire, du quotidien et de la banalité voire à l'aventure, à la fois en tant qu'elle est permise dans les espaces arpentés mais aussi vécue par les habitants dont ce sont les espaces quotidiens.

Passagers singuliers

Depuis le départ cette proposition a été faite en référence à plusieurs ouvrages littéraires et de sciences humaines permettant une sorte d'inventaires de « manières de faire » expérimentées par des arpenteurs urbains.[6] Dans ce travail, la mise en mouvement tient à la fois à un protocole avec des interdits et une grande disponibilité à ce qui arrive, ce qui pour une part peut paraître contradictoire. La description du monde s'accompagne de la description des conditions et du déroulement de l'expérience elle-même, d'où la difficulté à rendre compte sur un mode séparé des

---

[4] Enseignement de projet au programme de l'ENSAN, co-produit plusieurs années avec Pascal Amphoux et Fabienne Legros.

[4] Phrase datée 1953 relevée sur un mur de l'exposition : *Soulages*, Centre Pompidou, Galerie 1, 14 octobre 2009 - 8 mars 2010

[6] Le dialogue entre sciences humaines et littérature autour du thème de la ville s'intensifie depuis plusieurs années, ainsi le Festival Esprits Libres organisé par les librairies de l'est parisien a proposé pour les rendez-vous des sciences humaines des 19 et 20 Octobre 2013, le titre « La forme d'une ville », en référence à Julien Gracq comme il se doit. Jean-Christophe Bailly en était le grand témoin, Bruce Bégout et Philippe Vasset, pour ceux cités dans ce présent travail, étaient de la partie.

questions méthodologiques, problématiques et de représentations. Chercher ce qui intrigue, l'intrigue du récit étant avant tout le détail de ses péripéties.

Ce travail qui se distingue de la théorie et de la pratique urbaine de la dérive en est aussi un peu l'héritier. Je ne marche pas sans cap, sans fin mais de fait, sans but précis et je réponds à des sollicitations éphémères et s'il ne s'agit par pour moi de pratiquer le dépaysement total, l'objectif est bien de me laisser surprendre, de saisir des interactions entre des territoires et des habitants, des espaces et des pratiques...

Le séminaire du LAUA de 2012 sur *les approches narratives de l'urbain* auquel nous avions invité Bruce Bégout et Eric Chauvier nous a permis de travailler et d'affiner le sens de ces registres intellectuels entre recherche et écriture. L'objectif est bien de s'engager dans une manière de penser, « en se coltinant le réel, en s'engageant en faveur du monde concret » afin de dégager de nouveaux fondements à la fois à la théorie et à la pratique de la vie humaine, comme Bruce Bégout invite à le faire dans *La découverte du quotidien.*[7] A mi-chemin entre le récit et l'enquête donc, comme Eric Chauvier peut le pratiquer, l'enquête devenant une intensification de la vie.

François Bon est écrivain et le livre *Paysage fer*[8] est bien sûr une référence évidente puisque je vais partir d'une ligne ferroviaire, mais alors qu'il a fait le trajet hebdomadaire entre Paris et Nancy pendant un hiver pour se rendre à un atelier d'écriture, je prends le train uniquement pour le prendre, pire je prélève autour de cet axe en oubliant parfois la problématique ferroviaire. A la différence d'Annie Ernaux qui cumule des notes prises entre Paris et Cergy où elle habite, [9] je vis à Nantes et je n'ai aucune raison de me rendre à Pornic en dehors de cette enquête.

Je suis plus proche de la démarche de François Maspéro dans *Les passagers du Roissy express* d'où le titre finalement retenu, *La passagère du TER* qui permet de donner une place particulière à ce travail qui reste pour moi fondateur. Maspéro a emprunté le RER de la ligne B du RER parisien pour renouveler la représentation du rapport de Paris et de sa banlieue, prendre le RER était donc bien dans son cas (dans leur cas, car il était accompagné de la photographe Anaïs Frantz) un protocole retenu pour travailler sur une hypothèse de recherche tournant autour de la révélation, la redécouverte d'un territoire, la banlieue, stigmatisée bien qu'inconnue.

Richard Sennett dans *La chair et la Pierre,*[10] estime que vitesse, recherche exacerbée du confort, isolation renforcée des édifices faussement compensée par la transparence de leur façade de verre, contribuent aujourd'hui à accentuer l'individualisme et la rupture

---

[7] BEGOUT, B. (2005) *La découverte du quotidien*. Allia

[8] BON, F. (2000) *Paysage fer, récit*. Verdier,

[9] ERNAUX A.(1993) *Journal du dehors*. Gallimard ; (2000)*La vie extérieure*. Gallimard.

[10]SENNETT, R. (2002) La chair et la pierre : le corps et la ville dans la société occidentale. Verdier.

entre le corps et le cadre urbain, il avance aussi que face au « mouvement pur, dépourvu de sens » représenté par l'automobile, il faudrait redonner au déplacement une légitimité sensorielle en accord avec l'environnement, une sensibilité qui passe par le corps et la chair, et si le TER était une réponse ?

Marc Augé est ethnologue spécialiste de l'Afrique et il est aussi parisien et prend le métro depuis son enfance, cette pratique sera à l'origine de deux ouvrages.[11] Dans *Un ethnologue dans le métro*, il se saisit de cet espace complexe qui est bien plus qu'un simple mode de transport, pour produire un travail d'ethnologie inversée et analyser les interactions sociales à partir d'itinéraires individuels. Il revendique de faire une ethnologie dans le métro et non du métro et s'efforce de se mettre dans la peau d'un indigène, qui est lui et qu'il entreprend d'interroger en ethnologue, il questionne d'ailleurs davantage ce que signifie d'être interrogé par un ethnologue, qu'il ne décrit le métro lui-même et avec le temps, la distance va prendre le pas sur la participation, si l'on revient aux deux attitudes contradictoires de la méthode d'observation de l'ethnologue. Pour Augé, c'est parce que le métro fourmille de « détails » qui sont autant d'appels aux autres qu'il est à la fois un phénomène social total et une mine romanesque.[12] A vingt ans de distance, dans *Le métro revisité,* il fait le point pour analyser ce qui a changé d'une manière invisible au fil des années, outre le décentrement de la ville avec l'effet RER, il pointe que le métro est devenu plus pauvre, il constate de la solitude et une sorte de mauvaise humeur constante, mais aussi des formes de complicité et une étrange alliance de la jeunesse, de la pauvreté et de la modernité, lui-même ayant pris de l'âge, ne collant plus autant à son époque.

Entre temps *Le dépaysement* de Jean-Christophe Bailly[13] que j'ai lu à sa parution vient d'arriver en poche, je relis autrement les 34 chapitres qui correspondent chacun à un voyage précis vers une ville, une rue. Nous sommes allés l'écouter à LU[14]. Bailly est un homme curieux qui ne se prive de rien et dont l'œuvre protéiforme est faite d'écriture(s) et de langues toujours heureusement décalées. S'il fallait trouver un lien entre tous ses livres ce serait le point de départ du sensible, de ce qui advient ici et maintenant qui peut s'ouvrir ensuite à l'Histoire, à un développement conceptuel ou à une analyse critique du monde. Refusant le poème-poème et son mode d'énonciation figé aussi bien que la prose uniquement calée dans les cadres narratifs (il n'écrit pas de roman), Bailly appartient à ceux qui tissent dans l'entre-deux. Laisser venir les choses à

---

[11] AUGE, M. (1986) *Un ethnologue dans le métro* ; (2008) *Le métro revisité*. La librairie du XXIesiècle. Seuil

[12] *Le métro revisité*, déjà cité, page 94

[13] BAILLY, J-C (2011) Le dépaysement, Voyages en France. Seuil

[14] Le lieu unique, scène nationale de Nantes, cycle littérature : Séquence «Cités et frontières, parcs et paysages», 11 Janvier 2012.

soi, en prendre même comme Francis Ponge[15] le parti et dégager seulement ensuite des pistes d'intelligibilité et de ces pistes des directions de références, de renseignements, d'enquêtes[16]. Le même livre peut embarquer des rythmes très différents allant du carnet de bord à l'essai en passant par des récits et des poèmes en prose. L'érudition de l'auteur se révèle dans le souci de la précision langagière, dans un jeu référentiel très ouvert et le maniement de la citation, mais l'écriture peut aussi restituer un instantané de vie quotidienne, happé par la force du réel, de la beauté d'un lieu, de l'incongruité d'une situation, Bailly nous livre sa manière de penser et d'écrire, de l'émotion au raisonnement. *Le dépaysement. Voyages en France* est ainsi composé, il a pour point de départ la redécouverte du sens de la nationalité française, le débat sur l'identité française ayant remis Bailly sur les routes de France, lui qui en a arpenté bien d'autres. Comme lui il va m'arrive de me demander ce qu'est la France ou encore quelle réalité recouvre ce Pays de Retz si souvent convoqué par les collectivités, les commerçants, les artisans et tous les entrepreneurs privés et publics du territoire que le train me fait arpenter. Pour Bailly, « le soubassement de l'identité d'un pays est un ensemble de « dormances » et de résurgences invisibles », et son livre outre l'arpentage du territoire est un jeu entre sa propre mémoire et la mémoire collective, entre imageries et Histoire, entre infusion lente et conflits. Les seuils et les transitions le passionnent et à la notion d'unité indivise, il préfère celles de buissonnement et de somme sans fin revisitée de trajectoires, ce qui n'exclut ni les suites de marqueurs communs, ni les récitatifs et refrains partagés. Dans *La phase urbaine*, assemblage de textes théoriques, de réflexions plus concrètes et de mises en mots de ses promenades/méthodes, Bailly s'interroge sur notre capacité à lire les formes urbaines contemporaines, « puzzle dont les pièces ne s'ajointent pas forcément. Il y aurait un idéal perdu de la ville comme unité intégralement composée, un corps qui sent et perçoit ses limites. » Bailly considère la ville contemporaine davantage comme *un paysage, masse composite aux traits flous et aux prises incertaines*. Reprenant la métaphore linguistique déjà travaillée par Michel de Certeau et quelques autres après lui, Bailly souhaite retrouver un nouveau phrasé urbain, langue parlée, inventant « une grammaire générative de l'espace urbain », qui passe d'abord par la marche. Dans la rhétorique piétonnière de Michel de Certeau[17], la marche est le phrasé de la spatialité, un espace énonciatif qui lui permet de faire l'éloge des pratiques ordinaires. Bailly

[15] PONGE, F., *Le parti pris des choses,* NRF-Gallimard, 1942 ; rééd. in *Œuvres complètes*, NRF, tome 1, 1999

[16] Cf l'interview paru dans l'interview de Bailly par Emmanuel Laugier dans le Matricule de Mai 2011.

[17] DE CERTEAU, M. (1990) *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*. Folio. (Essais), Troisième partie : « Pratiques d'espaces »P 139 et suivantes.

considère également que chaque passant est un lecteur, un interprète et que la ville est une fabrique d'autant plus réelle qu'elle est habitée, traversée, regardée mais il se met avant tout dans les pas de tous les passants singuliers que sont Rousseau, Baudelaire, Poë et de Quincey, de Nerval et Apollinaire, Benjamin et Kafka, Joyce et Pessoa, Musil et d'autres encore... des marcheurs certes ou plutôt de grands flâneurs qui par leurs livres ont ouvert la voie d'un voyage « densifié » de ville en ville. La force du propos de Bailly tient à sa longue mise en pratique, il s'est en effet exercé à cette discipline dans bien des villes du monde de Rome à New-York, de Lisbonne à Carthagène, du Paris intra-muros à celui des grands ensembles où il invite à venir marcher et questionner « le devenir-ville des banlieues » car si Bailly est parfois pris dans une nostalgie qu'il juge légitime quand elle dit ce que l'on a connu des choses que l'on regrette, « un code général des inclusions » demeure à ses yeux possible afin de passer de la fonction de logement à celle d'habiter, celle qui permet de projeter « hors des murs, entre eux, dans leur jeu labyrinthique, un procès d'identification et de partage». Bailly incite à l'invention de nouveaux écarts à penser qui ne seraient ni programme, ni modèle idéal mais une « herméneutique de la partance » ouvrant le champ de *l'utopia povera*, qui pourrait se déployer dans une forme urbaine assouplie, ni banlieue ni campagne, mais quelque chose de levé et d'en aller entre tout cela ».[18]

J'ai finalement aussi relu *Un livre blanc* de Philippe Vasset[19] et son exploration d'une cinquantaine de zones blanches figurant sur la carte n° 2314 OT de l'Institut Géographique National, qui couvre Paris et sa banlieue. Ce livre m'a donné envie de me faufiler dans des sous espaces même si en choisissant ce territoire, je savais que j'allais m'éloigner des espaces de la misère urbaine. Puis un nouveau livre de Vasset paraît en 2013, *La conjuration*, il s'engage plus avant dans la fiction tout en conservant un travail d'observation du réel d'une rigueur époustouflante. Il arpente Paris à la recherche d'enclaves abandonnées qui pourraient accueillir les rituels d'une secte urbaine. Puis changeant de protocole, il tente de se dissoudre dans les quartiers d'affaires, prenant l'air affairé qui lui permet d'être là, réponse certes radicale à une difficulté à laquelle le chercheur-descripteur se heurte souvent, comment rester pour mieux voir.

Walter Benjamin grâce aux publications récentes chez L'Herne, en particulier *N'oublie pas le meilleur*[20] invite à une posture critique à travers des récits dont la construction n'est pas basée sur une cohérence théorique, mais sur une expérience vécue. Exercice

[18] Cf BAILLY, J-C (2013) *La phrase urbaine*. Seuil, Fiction & Cie, « Trois visions », pages 265-266.
[19] Cf VASSET, Ph. (2007) *Un livre blanc*. Éditions Fayard ; (2013) *La conjuration*. Fayard.
[20] (2012) L'Herne, texte de 1928.

de « micrologie », qui part chaque fois de détails, dénonce la préexistence de systèmes, prime l'immédiateté de la vision, activatrice du travail de la mémoire.
La lecture du dernier livre de Jean Echenoz, *Caprice de la reine*,(Minuit, 2014) alors même que je boucle ce texte, deux des sept récits qui s'y trouvent réunis vont m'aider à préciser ma pratique, une nouvelle fois c'est la littérature qui m'est utile davantage peut-être que les ouvrages théoriques ou méthodologiques. *Caprice de la Reine* qui a donné le titre à l'ensemble est une description à partir d'une terrasse d'un paysage en Mayenne (commande de JC Bailly pour les cahiers du paysage) et *Trois sandwich au Bourget* mettent bien en évidence les formes écrites issues de processus descriptif, le premier l'observateur est fixe et décrit un paysage, le second l'observateur se donne un protocole (aller manger un sandwich au Bourget) pour se mettre en mouvement, il prend le train, cherche un restaurant, mange son sandwich et rentre chez lui, l'ensemble du périple qu'il va refaire trois fois, fait intrigue.

Il faut décrire pour écrire[21]

Réinterroger la notion de terrain comme moment-clef de la rencontre, et de l'enquête comme expérience sociale, suppose de trouver une écriture, les sciences sociales prennent appui sur le réel, prennent le réel comme objet, c'est aussi une métamorphose du réel. Comme le rappelle François Laplantine dans son manuel *La description ethnographique,* l'écriture ethnographique est une écriture différée, l'immédiateté du texte, conçue comme décalque de la vue étant une illusion. «Il existe une différence entre ce que l'on voit et ce que l'on écrit, et un rapport entre le voir et l'écriture du voir qui est celui d'un écart, d'un « entre-deux », d'un interstice, d'un intervalle, bref d'une interprétation. Cet écart est le langage ou plutôt l'écriture, laquelle diffère l'immédiateté non seulement de la vision mais de la parole.»[22]Ce travail est aussi une investigation de cet entre-deux, de la relation entre les mots et les choses, entre l'œil qui regarde, la main qui note, les mains qui tapent sur le clavier et la tête toujours là dont on ne sait pas très bien comment elle fonctionne.
La première et seule représentation utilisée en dehors de l'arpentage est la carte IGN. J'ai utilisé cinq cartes IGN : 11233 E : Nantes ; 12240 : Saint-Philbert-De-Grand-Lieu ; 1124 E : Machecoul ; 11250 T : Bourgneuf-en-Retz ; 11 230 T : Saint-Nazaire/Pornic/Côte de Jade. Je les ai pas mal promenées, parfois j'ai tenté après coup de repérer des parcours faits à pied autour des gares, surprise parfois par l'articulation en plan de

[21] Cf la leçon de Marguerite Duras dans *Ecrire (1993) Gallimard* : « Il faut écrire pour écrire, pas pour ce que l'on écrit. »
[22] Cf François Laplantine (1996), in *La description ethnographique*, Nathan Université, sciences sociales 128, pages 38-39.

fragments que le récit ne raccorde pas toujours suivant une logique topographique ou constatant que, dans l'ignorance de l'existence d'un lieu qui aurait pu m'intéresser, je passe à côté. François Bon va lui aussi se donner des consignes avant chaque nouveau voyage, ainsi il décidera un jour de se munir d'une carte Michelin vendue alors 30 F à la gare de l'Est en notant dessus au stylo ce qu'il a décidé de regarder, afin de « savoir gérer l'attente, la posture, savoir comment l'image va se mettre en place et ce qu'il faudra alors y saisir, même si ici on en rend compte dans un ordre qui n'est pas celui des marques sur la carte, mais celui de la reprise des notes sur le bloc à papier quadrillé qui a servi, sur les genoux, aux mots repères, voire à quelques croquis de disposition de masses. »[23] La disposition des masses va devenir pour lui, un mode descriptif. Le pays de Retz, c'est un travail en plan, un paysage plat où les formes construites sont basses, petites, ce qui change c'est le rapport des pleins et des vides, de l'étalement et de la densité, notions toujours relatives.

J'ai aussi un peu hésité autour de l'usage de l'appareil photo, j'ai pris des notes photographiques au cours de ma première expédition, puis j'y ai renoncé constatant une attention bien meilleure à ce qui advenait, en particulier à l'environnement sonore. Alors que je pensais au départ la photographie comme un support au travail de la mémoire, j'ai constaté finalement que les notes prises sur le vif suffisaient et surtout que la description ainsi produite était plus sensible, moins distanciée et davantage en prise avec les moments vécus au contact du terrain, comme si la photographie venait endormir une partie du travail d'observation sur le vif. Savoir qu'on ne peut y avoir recours intensifie les moments d'arpentage, il n'y aura pas de rattrapage possible à partir de supports visuels. Dans le même sens, je n'ai pas recours à *google street view* qui permet de naviguer virtuellement dans les rues de villes et de villages pour préciser la description d'une séquence non retenue au moment de l'arpentage, c'est l'arpentage et l'arpenteuse qui décident de la part du visible et de l'invisible, et je m'interdis l'usage d'internet pour colmater des manques ou des oublis : pas vu, pas pris, pas écrit !

Ce travail de description ne se réduit donc pas à un inventaire du strictement visible, auquel Georges Perec peut - pour partie - se livrer dans *Tentative d'épuisement*[24], puisque j'assume dans le fil du texte des passages réflexifs, parfois réécrits à partir des notes de terrain, mais dont l'idée de départ est bien née au moment de l'expérience elle-même. Il m'arrive de documenter après coup une question levée à partir d'un point d'histoire ou de faire référence aux passagers singuliers déjà évoqués ou à d'autres références littéraires, cinématographiques, scientifiques mobilisées par le jeu

[23] Déjà cité, page 67-68.
[24] PEREC, G. (1974) Tentative d'épuisement d'un lieu parisien. AGE

de l'association d'idée ou d'image. Ces informations et ces pensées « bout de ficelle » viennent se glisser chronologiquement au moment de la rencontre avec ce point de départ qui est donc toujours lié à un espace, à une action située. Les premières formes écrites sont des inventaires dictés par le défilement du monde à travers la fenêtre du TER, liés au travail du regard, comme François Bon a pu le mettre en œuvre, mais sa problématique était différente puisque son travail reposait sur le cumul des « apparitions répétées, fragmentaires, discontinues, afin d'inscrire la réalité dans un espace recréé jusqu'à ce que forme et construction l'emportent sur le chaos de la vision. »[25] L'Est de la France, n'est pas le pays de Retz, alors que Bon tentait de retrouver « une beauté arrachée à un paysage dévasté pourtant tellement riche en humanité », l'enjeu ici, en multipliant les vitesses et modes de prélèvement, est de trouver des jeux de force à ce pays qui semble à première vue en manquer, sans supprimer du fait de la forme « journal de terrain » le travail évolutif de la représentation et la montée progressive d'amorces d'interprétations.

La question du passage à la narration s'est très vite posé. La description procède par arrêts sur image, fixe à la fois le temps et la vision dans l'espace. Le temps et l'espace deviennent les intrigues et avec « l'effet train », leur intrication s'intensifie par le mouvement de l'observatrice et du défilement du réel, brouillant la notion de « pause dans le récit » ou de récit arrêté que propose Gérard Genette pour définir la description. S'en suit un récit dont le fil est celui du temps alors que la construction en est beaucoup plus complexe, ce qui fait lien est perçu dans l'arpentage d'un espace à un moment donné. Toutefois, l'utilisation du présent produit une surimposition de la question de l'espace et réduit celle du temps même si la chronologie du travail permet d'en conserver une dimension, du point de vue de l'observatrice.

Le travail s'écoule sur près de deux années, les moments de terrain se glissent dans les interstices de la vie du travail et du hors travail et conserver le temps comme élément premier de cette structure narrative, tout en bricolant autour, permet de ne pas oublier que les idées ne peuvent être isolées de la vie, la pensée est expérience et elle s'énonce dans le récit des expériences vécues. La vie devient enquête, le monde un terrain de travail infini, littéralement *un pré-texte* pour reprendre Francis Ponge. A propos de *Somaland* d'Eric Chauvier, Jean Laurenti dans « Le Matricule des Anges » écrivait : « Si l'enquête se nourrit de connaissances extra disciplinaires et de rigueur méthodologique, elle doit composer avec les fragilités de celui qui avance sur un territoire à explorer, lesté de sa propre histoire, de ses failles intimes, de sa sensibilité à celles qu'il entrevoit chez l'autre ». [26]

[25] Idem, quatrième de couverture
[26] Dans le numéro 132 d'Avril 2012

Bruce Begout dans le chapitre « Dériville » de son dernier ouvrage *Suburbia*,[27] revient sur les expériences de dérive urbaine et précise que ce type d'action urbaine était avant tout « un intense travail de découpage. Il s'agit ici ou là, de tailler dans le tissu urbain afin de faire émerger des éléments originaux qui y sont déjà présents mais effacés par sa continuité uniformatrice ». Le travail de prélèvement à partir de la déambulation, quel qu'en soit le mode, est bien une recomposition du « déjà là ».

« Le projet de ce voyage ne va-t-il pas se révéler, à l'épreuve, dans sa vérité nue, son absurdité, son insignifiance, son inexistence, qui sait si nous n'allons pas nous dire à la fin d'un jour interminable : rentrons chez nous, il n'y a rien à voir, qui sait si tout le monde ne va pas nous crier : rentrez chez vous, il n'y a rien à voir. Un voyage qui ne tiendrait pas la route, » écrivait Maspéro au début de son périple.[28] Il y a pour ma part une certaine confiance à prendre ce risque, pour l'avoir déjà pris et parce que d'autres l'ont pris avant moi. La question est plutôt aujourd'hui d'éviter de tomber dans de nouveaux stéréotypes, des conventions, faisant perdre le caractère révélateur et « surprenant », des simulations descriptives en somme, d'où l'enjeu en terme de reflexivité.

[27] Cf BEGOUT, B. (2013) *Suburbia,* Inculte essai, p.49-129.
[28] Cf MASPERO, F. & FRANTZ, A. (1990) *Les Passagers du Roissy-Express.* Seuil, page 8.

Récits ambulatoires et fragments de gare

10 Mai 2012

Départ 14h 28 par le TER 59207, rutilant, neuf, aucune trace d'usage, ni d'usure à la différence du tramway nantais qui a déjà gagné une belle patine, le métro parisien restant pour moi la référence. Sièges bleus en tissu imprimés avec appui têtes hauts en skaï, poignées rouges pour faciliter l'avancée des voyageurs dans les allées, les portes entre les compartiments sont doubles et vitrées et un peu partout le logo *TER* avec une sorte de dessin bleu et des silhouettes d'usagers en couleur : femmes, hommes actifs, un voyageur en fauteuil roulant. Il y a de l'espace et le train est vide.

Est-ce un train ? C'est un TER.

Sur les portes extérieures : *l'esprit grand ouvert))Région Pays de la Loire*.

Je vais déjà tenter de garder mes yeux ouverts, l'esprit suivra.

La SNCF renvoie à la Nation, le TER à la Région et ce découpage oblige à revoir le jeu d'échelle, il faut réduire la focale spatiale et temporelle car si le territoire est petit, le voyage sera court. Les autres voyageurs ne sont pas des compagnons de voyage comme dans les grands récits ferroviaires. Les corps ne sont pas au contact comme dans les transports urbains. Sommes nous des voyageurs ou bien des usagers du TER ?

Sur le site TER SNCF.com : *Evadez vous sur le littoral de la côte de Jade ! Avec TER* (qui devient un nom propre), *rejoignez Pornic depuis Nantes en seulement 1h10, et offrez-vous un moment de détente sur le littoral côtier Atlantique, à mi-chemin entre la Bretagne et la Vendée. Laissez votre voiture au garage* (nous ne sommes pas dans une métropole où l'idée de se passer de voiture est pensable, l'enjeu est de la sortir ou non du garage) *et découvrez un environnement naturel fabuleux, agrémenté de plages, criques et falaises ventées, et partez à la découverte de Pornic, son vieux port, son château, ses ruelles, ou encore son artisanant (faute sur le site TER), local plein d'authenticité !*

La côte de Jade serait ainsi nommée en raison de la couleur des flots d'un vert soutenu, d'après Wikipedia, j'ai le souvenir d'une eau brunâtre, on est dans la baie de Bourgneuf avec une faible profondeur d'eau et un envasement important. Qui utilise cette appellation de côte de Jade en dehors des communicants et publicistes ?

Le local que je vais arpenter serait plus vrai que d'autres. Sa réalité serait incontestable. Existe-t-il du local qui ne serait pas authentique ? J'ai aussi pour objectif de prendre tout au mot, Chauvier pour guide.

Côté histoire, c'est Gilles de Retz, frère d'arme de Jeanne d'Arc selon la formule, l'alchimie et la magie noire, celui qui torture, viole et immole des enfants et qui a été jugé, pendu et brulé à Nantes. Le TER sur les terres de Barbe Bleue. Et puis les guerres de Vendée, le Pays de Retz a rejoint la Vendée militaire même si Pornic était républicaine, qu'en est-il aujourd'hui des effets de cette France coupée en deux par la révolution ? Je repense aux travaux de l'historien Jean-Clément Martin.[29] Ce qui est sûr c'est qu'on est aussi au pays des saints : Père, Mars, Pazanne, Hilaire et des noms à rallonges.

Le Pays de Retz est un arrière-pays, une marge, une frontière entre Bretagne et Vendée et cette position qui a entraîné des guerres et des massacres, semble aujourd'hui jugée favorable : *entre la Bretagne et la Vendée* revient souvent.

La tête va à Challans et la queue à Pornic, m'annonce une voix au micro, mais suis-je bien dans la queue ? Si on coupe un ver de terre suivant la position de la coupure par rapport aux organes vitaux, c'est-à-dire la tête et les organes sexuels, le ver de terre peut survivre, il reconstitue partiellement les anneaux manquants. Par contre, contrairement à ce qu'on raconte, si l'on coupe un ver de terre en deux, les deux morceaux ne repoussent pas pour donner deux vers de terre ! Les trains c'est pareil.

C'est parti, superbe visite de Malakoff et de Beaulieu, déroutante parce que la ligne vire sec dès la sortie de la gare et repart presqu'en sens inverse et longe la Petite Amazonie pour s'approcher des barres et tours de la partie aval de Malakoff, j'en profite pour une mise au point sur l'avancement des réhabilitations sur lesquelles travaillent mes étudiants, les tours d'Angleterre et les deux tours avals sont en chantier, le pont sur le bras de la Madeleine. Traversée de Beaulieu. Le bois monte partout sur les façades, courbe bien repérable des deux barres de Mangin et pont de Pornic (dit pont de fer).

Flottement entre prises de notes rapides et attention à ce qui advient.

Roms en contre bas, assis autour d'une table, ils jouent aux cartes, image incroyablement légère.

Les nouvelles cliniques de la Haute-Ile juste avant la gare de Pont-Rousseau, toujours de nouvelles extensions en cancérologie : épidémie, pandémie... Collage ferroviaire : les Roms, le cancer et l'idée que les peurs que certains font monter servent à cacher les vrais périls, le souvenir de *la maladie comme métaphore* de Susan Sontag[30] va

[29] Historien spécialiste de la Révolution française, de la Contre-révolution et de la guerre de Vendée.

[30] Paru chez Christian Bourgois, 2009.

m'accompagner jusqu'à l'arrêt, soit deux minutes plus quelques minutes au moment de l'écrire et d'hésiter à le faire.

Pont-Rousseau Arrêt très long, le tram se termine par un butoir, la gare est en contre bas comme engloutie par le réseau automobile, un homme court du tram au train. Petite gare de campagne, volets bleus, playmobil, rutilant. C'est la deuxième fois que j'utilise cet adjectif qui m'est étranger, pourquoi je vais le chercher celui-là, pour dire le factice de la situation, de ma situation, le chef de gare est compris dans la boîte, on peut enlever son bâton et sa casquette, mais pas son uniforme, jouer transforme le monde en jouet. Pourtant c'est du sérieux et le label PUCA en atteste, est-ce que ça agit sur moi l'effet PUCA ? Je suis engagée avec mes collègues qui expérimentent de leur côté du fait de ce contrat de recherche et heureusement parce que j'aurai à plusieurs reprises du mal à penser l'intérêt de l'affaire, la recherche contractuelle sert à ça, à savoir que votre projet a été retenu et qu'il faut le transformer, le réaliser, de l'argent public est en jeu.

Le train file ensuite en contrebas du quartier du Port au Blé.

Le Corbu très très Corbu, vue dégagée, temps pour bien le voir.

Tous petits pavillons, zones basses vertes, pavillons coquets, les Couets, passage à niveau.

Je croise les yeux du chauffeur de la première voiture arrêtée.

Elle enlève les feuilles mortes dans un arbuste de son jardin, elle ne regarde pas le train qui passe.

Le TER ralentit encore.

Bar des Landes, passage à niveau.

Un homme dans une petite cahute.

Urbanisation de plus en plus lâche.

Aéroport à peine perceptible, pas d'arrêt tiens mais pourquoi le TER ne s'arrête pas ? Pour justifier Notre Dame des Landes ?

La carrière des Maralchères de Bouguenais, flash, vertigineux, comme un rêve

Le train (j'aime mieux) repart plus vite, chevauche le périph qui heureusement n'est pas à niveau et donc n'a pas besoin d'un PN dans le jargon ferroviaire.

Le train ami, la route ennemie, c'est comme ça pour moi.

Campagne, contrebas, il n'y a que du vert, le péri urbain est déjà fini ?

Bois, petits bois, petit bois.

Passage à niveau, PN.

Le TER frotte les branches, même impression que sur une route de campagne quand l'herbe gagne sur le goudron et frotte le dessous de la voiture, l'idée que la nature n'a pas perdu tous ses droits, qu'on chemine ensemble.

Très petits pavillons, moutons.
On trace enfin à la vitesse d'un TER, quelle vitesse d'ailleurs ? Express comme le café.
Biomat constructions, un magasin de matériaux bio ???
Vignes : muscadet, côtes de Grand-Lieu mais aussi gros-plant et grolleau gris du Pays de Retz mais je ne sais pas reconnaître le vin aux vignes.
Le pin parasol de la vieille route de Pornic, il tient toujours, c'est à son propos que mon père m'a expliqué que ça voulait dire que des protestants habitaient là, morceau de culture orale qui fait que le pin parasol résonne toujours pour moi avec l'Edit de Nantes, la légende raconte que les graines des pins étaient transportées par les colporteurs avec les bibles et que la présence d'un pin parasol indiquait un lieu de refuge et d'accueil pour le protestant traqué. Histoire jamais vérifiée. Je ne profite pas de l'effet PUCA pour le faire, gardons des morceaux de savoirs flottants, sinon deux solutions : soit je passe le reste de ma vie à travailler sur le Pays de Retz et je tente l'inventaire exhaustif, soit j'enlève le pin parasol de mon journal de terrain.

Bouaye, la gare est un petit bâtiment d'un étage, blanc, les ouvertures sont cernées de briques rouges et le nom de la gare est une plaque bleue apposée sur le pignon, au pied de celui-ci des petits abris pour les voyageurs et les vélos, sur l'arrière un parking entouré d'un grillage à grosse maille comme on en voit partout en France, d'ailleurs ce n'est pas vraiment du grillage, ce sont des panneaux rigides fixés sur des poteaux, l'ensemble est vert, deux mètres de hauteur environ.
Il y a comme deux générations ferroviaires qui cohabitent, des bâtiments d'exploitation abandonnés, des tas de traverses, des gares murées, et puis l'effet TER, les véhicules bleus et brillants, le mobilier, des bancs en structure métallique et aux assises en bois divisés en trois (anti allongement), la signalétique et tous ces petits équipements qui renvoient à des pratiques quotidiennes contemporaines. Les bords des quais sont recouverts d'une bande blanche avec aspérités pour les mal voyants. Mais il y a aussi la brique, les tas de traverses, les vieux wagons et les petits édifices abandonnés. Deux gammes de matières et de couleurs accompagnent les deux registres.
Le train d'hier arpentait la même ligne, moins vite sans doute et les distances n'avaient pas le même sens. L'articulation des époques est aussi importante que celle des échelles.
Maisons rénovées, lotissements, jardins ouvriers dans les parcelles en sifflets.
Deux jeunes descendent.
Commune ainsi présentée sur le site de la ville (le pin parasol sert d'en-tête, élément patrimonial).
Entre ville et campagne, Bouaye, chef-lieu de canton, bénéficie d'un cadre de vie privilégié et dispose également de nombreux services et commerces. Bouaye réunit les

ingrédients du bien-vivre. (Les bons légumes font la bonne soupe, c'est ça ?) *Outre un cadre de vie préservé, la commune possède d'autres atouts. Elle est correctement desservie par des voies routières et ferroviaires qui permettent aussi bien de rejoindre le littoral que de gagner facilement la ville de Nantes. (...) La ville de Bouaye mise sur ce TER : Bien desservie en transports en commun, Bouaye bénéficie du service de Transports de l'Agglomération Nantaise (TAN), mais également du réseau SNCF (gare TER) vers Nantes et vers Pornic ainsi que de la proximité de l'aéroport Nantes-Atlantique. La gare de Bouaye permet de relier Nantes en 20 minutes. Pratique et gratuit, le véloparc permet de déposer son vélo à l'abri des intempéries et des dégradations. Installé sur le parking de la gare de Bouaye pour faciliter l'usage du deux-roues (···)C'est une réponse concrète aux personnes n'utilisant pas leur vélo par crainte de se le faire voler.*

Le véloparc, ingrédient du bien-vivre. Bien-vivre, vivre-ensemble, termes du prêt à penser des fabricants de l'espace public, comme Eric Chauvier l'a analysé autour de la formule « Que du bonheur », écran illusoire sur le mode de l'adhésion totale et évidente[31]. Voilà ce n'est pas dit mais ça va être une composante clef dans les propos de tous les voyageurs et habitants rencontrés : le calme, la tranquillité. La tenue à distance de l'insécurité est toujours allusive y compris dans les textes produits par les collectivités et services publics.

Tiens pourquoi ne dit-on pas la mer, mais c'est au bord qu'on se rend, on y va pour pêcher des palourdes et se baigner pas pour partir en Amérique, l'Amérique c'est en avion et le TER on le sait, ne dessert pas l'aéroport.

Le chef de gare siffle.

On est en France, mais laquelle ? Ce qui monte c'est la notion de pays, le Pays de Retz.

Parking relai près de la gare avec pas mal de voitures, loin du bourg, lotissements.

Vignes à gauche, constructions neuves au-delà, vignes, paysages harmonieux (ou authentiques ?).

Paysages hollandais, non peinture hollandaise.

Lotissements à droite, vieilles fermes plus très fermes, station d'épuration (souvent près des lignes de chemin de fer non ?), vignes.

Le train fait soudain un bruit de train, celui de la *Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*. Ce texte que j'ai su autrefois par cœur me reviendra souvent, par bribes, le modèle de la ballade sans doute, l'égrenage des noms des gares et cette rêverie poétique si particulière que le train fait naître

Bien fini le périurbain à peine vu.

---

[31]Chauvier, E., (2009) *Que du bonheur*, Allia

Vignes, vaches, maisons en grappes, tuiles neuves, vigne abandonnée, peupliers, zone humide.

Port-Saint-Père / Saint-Mars, ce n'est pas une gare mais une halte ferroviaire et si les sites des deux en font mention, c'est assez discrètement, la localisation de la halte entre les deux communes l'explique sans doute.

Par contre le lac est très mis en valeur, paysages, oiseaux migrateurs sur le site de St Mars et à Port-Saint-Père.

La réserve naturelle, c'est Planète Sauvage, qui n'est pas du tout sauvage :

« Pour ses 20 ans, Planète Sauvage remercie les habitants. Depuis 20 ans maintenant, le parc Planète Sauvage est implanté près de chez nous. Chacun est attaché à notre parc dont il n'hésite pas à se faire l'ambassadeur. Pour cet anniversaire, le parc a décidé de permettre à l'ensemble des habitants de Port-Saint-Père de venir quand ils le souhaitent durant toute une saison, pour le prix d'une simple entrée (soit le pass annuel à moitié prix). Pour en profiter, il suffira de se présenter en caisse de Planète Sauvage avec un justificatif de domicile, une pièce d'identité et une photo pour chacune des personnes pouvant bénéficier du pass. »

Le safari africain de Port Saint Père mérite qu'on s'y arrête un instant.

Créé en 1992 sous le nom de « safari parc », il devient en 1994 « le village bamboula », suite à son sponsoring par la biscuiterie Saint-Michel située à Saint Michel-Chef-Chef, fabricant du biscuit appelé Bamboula depuis 1987. La production du biscuit va s'accompagner de toute une campagne médiatique destinée aux enfants, la mascotte en est un petit garçon « africain » habillé d'une petite robe en peau de léopard et de son béret assorti portant un anneau doré à l'oreille droite ; un 45 tour est produit, puis des figurines, un magazine. C'est pour les promoteurs du parc, l'occasion de reconstituer un village où travaillent une vingtaine de figurants d'origine africaine (adultes et enfants) en tenue « traditionnelle » - les femmes sont torse nues - qui dansent et mettent en scène la supposée vie quotidienne d'un village africain à côté d'animaux vivants.

Cette exposition va provoquer une série de plaintes pour atteinte à la dignité humaine portée par le syndicat des musiciens de la CGT, SOS Racisme et des parlementaires s'appuyant sur les lois contre le racisme, la dignité humaine, la protection des mineurs et le droit du travail, pour faire cesser ces représentations. La réponse du ministère de la Justice publiée dans le JO Sénat du 04/08/1994 à une parlementaire s'étant fait la porte parole de ces problèmes sera la suivante : «Le ministre d'Etat, garde des sceaux, ministre de la justice, a l'honneur de porter à la connaissance de l'honorable parlementaire que la réplique du village ivoirien installé au parc de Port-Saint-Père est une manifestation organisée par les autorités ivoiriennes dans le cadre des échanges

touristiques et culturels entre la France et la Côte-d'Ivoire afin de promouvoir l'image de la Côte-d'Ivoire dans notre pays. L'installation de ce village a également été décidée dans la perspective de l'ouverture d'une ligne aérienne directe Nantes-Abidjan. La direction départementale du travail de Loire-Atlantique a délivré l'autorisation provisoire de travail collective nécessaire, et est intervenue afin de vérifier le respect de la législation française du travail et de la sécurité sociale. Constatant que des points relatifs au respect du SMIC et des textes relatifs au travail des mineurs méritaient d'être revus, elle a engagé des négociations avec la direction du village, qui ont abouti à la régularisation de cette situation. Dans ces conditions, aucun procès-verbal n'a été transmis au parquet territorialement compétent de Loire-Atlantique.»
Pascal Blanchard, historien spécialiste de l'immigration et de la colonisation, a repris ce dossier dans le cadre de son travail sur la version contemporaine des zoos humains.[32]
Les représentations humaines ont cessé, les biscuiteries Saint-Michel ont retiré les biscuits de la fabrication, ils relanceront leur fabrication quinze ans plus tard sous le nom bien sous tout rapport de « Sablé de Retz au chocolat ».

Le lac de Grandlieu est là tout près immense et invisible.
Deux clochers au loin à droite et à gauche, assez beaux, pin parasol au premier plan.
Le train repart.
Hameaux vieux neufs, petits bois, peupliers, champ de blé vert très beau, Kiérostami, *Le vent nous emportera*, pourquoi c'est lui qui vient dans ce pays si humide ? Le blé qui ondule certainement et le désir de capter le monde de manière sensible.
Arrêt en pleine campagne, on penche à droite, on ne peut plus rien voir du train en contrebas, on repart penchés.
Villages, peupliers, mouillé à gauche (l'immense zone humide qui entoure le lac), sec à droite, une constante dans ce voyage, la ligne ferroviaire accompagne une ligne d'eau : fleuve, marais, mer...
Station d'épuration, à droite cette fois, est-ce qu'il arrive qu'on les déplace pour améliorer la qualité du paysage ferroviaire ? Si oui où pourrait-on les mettre ? La ligne de fer révèle des arrières, des cagibis, des petits tas de jaille et donc des stations d'épuration, qui sont des arrières collectifs. Si la ligne devient touristique tout est à revoir, souvenir de cette cité HLM à Nantes où le bailleur avait demandé aux locataires de cesser de mettre leur linge à sécher sur les balcons devenus visibles à partir du tramway. Retournement physique, retournement symbolique.
Jeune vigne, on replante.

[32] P. Blanchard, G. Boëtsch, N. Jacomijn Snoep (dir.), *Exhibitions : L'invention du sauvage*, Actes Sud/Musée du quai Branly, Paris, 2011.

Lotissement en chantier, on imagine l'argument pour vendre les parcelles, accès facilité à Nantes et à la côte par le TER.
Silos agricoles, voilà donc une masse du Pays de Retz.
Maison de garde-barrière.

Sainte-Pazanne

« Nos deux trains vont se séparer, partie de tête en direction de Challans, partie de queue en direction de Pornic », le chef de gare est tout neuf comme le train, les bancs, la casquette.
La gare est simplement mentionnée sur le site de la ville, sans commentaire et avec une petite photo du TER.
Le ver de terre repart avec la queue.
C'est l'été, un monsieur avec canne passe et repasse sur le quai, il a un polo à rayures, il est bronzé comme un paysan, il a un cabas à la main, je n'hésite pas une seconde sur le mot cabas, ma grand-mère en avait un, le même. Quand je vais vérifier sur internet l'origine du mot, je vais découvrir que c'est un grand panier en paille qui servait à mettre des figues, depuis j'ai des pubs de cabas qui s'affichent sur mon écran, ils croient tous que je veux acheter un cabas, pour eux c'est ni en paille, ni celui de ma mémé. Incroyable d'être ainsi guettés du coin de l'œil, je m'étonne que la police anti-terroriste ne m'ait pas encore mis la main dessus, après toutes mes visites sur les sites islamistes.[33]
Parking de rabattement derrière la même clôture qu'à Bouaye, hangars, toit rouillé et clocher au-delà, beau bâtiment ferroviaire ancien près des voies, tas de traverses.
Il y aurait une histoire politique à faire de ces barrières métalliques vertes, comme Olivier Razac[34] l'a fait du barbelé. Si le barbelé est un instrument de pouvoir et de domination il permet d'organiser l'espace en un territoire quadrillé et d'assurer le contrôle des populations et des corps qui s'inscrivent dans ce territoire, hommes ou bêtes, et sur ce point le grillage aussi.
C'est reparti, grand terrain en cours de viabilisation, futur lotissement immense, la route est déjà goudronnée, la position des compteurs préfigure le futur découpage.
Train train, vigne, moulin sans aile, très train train, vaches, aubépines.
Prochain arrêt Saint Hilaire-de-Chaléons.
Train train serait la routine, LILA LILA ça ne marche pas, forcément.

---

[33] Liées à une recherche menée depuis plusieurs années sur la construction de l'Islam dans l'ouest, en collaboration avec Anne Bossé.
[34] RAZAC, O., (2000) *Histoire politique du barbelé,* La Fabrique, Paris.

Saint-Hilaire-de-Chaleons (souvenir vague d'un accident, un car d'enfants écrasés par un train à un passage à niveau)[35].

Le site de la ville ne mentionne pas le TER, l'accent est mis sur les cars LILA, il s'agit là aussi d'une halte ferroviaire, la vieille gare sert d'habitation.

Blé vert ondulant au vent, genêts.

Lotissement, école, arrêt, réservoir d'eau, le clocher pointe derrière un toit de tuiles.

Dans le train une femme lit, une autre plus jeune étudie.

Passage à niveau : danger, un train peut en cacher un autre !

En le vivant, je me force à voir, à nommer, une fois écrit, ça n'a plus rien à voir, ça existe alors que ça n'existe plus.

Jardins coquets, champs, grands arbres, fermes, magasin de matériaux au loin, genêts, boutons d'or, campagne, campagne, campagne, c'est plus difficile pour moi de trouver une accroche quand les traces humaines refluent, même si cette campagne n'a bien sûr rien de sauvage, il y a des clôtures, des fossés, tout un réseau de voies et de chemins, des lignes électriques, des haies et toujours une construction en vue.

Moutons à gauche, vaches à droite.

Ferme, terre labourée marron très belle, vert, très vert.

Poney minus dans jardin minus.

La route longe le train à droite.

C'est un très beau petit voyage.

Bourgneuf-en-Retz Le site de la ville précise ce qui ne va pas de soit, que les habitants de la commune de Bourgneuf-en-Retz sont des Novembourgeois et des Novembourgeoises ou des Bourgoniens ou des Bourgoniennes.

Plan d'eau, tas de traverses, parking.

Un homme avec un gilet fluo orange, bras croisé, lunettes de soleil, il est derrière « la » clôture métallique, mes deux objets en une seule prise.

Le train cadre, divise la droite de la gauche.

Biquette au piquet au bord de la voie, biquette c'est le mot qui me plaît plus que l'image de la chèvre elle-même.

Lotissement, depuis Rezé les immeubles ont disparu, c'est le pays de la petite maison bichonnée.

Camping de bungalows à droite.

---

[35] Sur le site de l'association Mémoires d'habitants de la commune : « Une catastrophe va endeuiller la commune. L'autorail Nantes-Pornic, qui ne fonctionnait alors que durant la saison d'été, va percuter le car scolaire au passage à niveau de la Richerie en juin 1966. 6 petites victimes seront retirées de la carcasse du car et une vingtaine d'enfants blessés. Pour les familles, le chagrin et l'émotion sont immenses. »

Marais en vue, éolienne, salut Pierrot, maraîchage.

Les Moutiers-en-Retz

La mer à la campagne déclare le site de la ville, l'accès par le train est mentionné quand même dans une formule reliant Paris aux Moutiers en Retz : TGV Paris/Nantes 2 H + liaison ferroviaire jusqu'aux Moutiers 30 min et la liaison par avion : 1 H Paris/Aéroport International Nantes Atlantique + 25 min.

Ce qui est mis en valeur c'est que la ville est sur le circuit de Randonner Malin : *En Loire-Atlantique, randonnez malin à pied, à vélo ou en VTT ! Des marais de Brière au Lac de Grandlieu, des petites cités de caractère aux châteaux médiévaux, les richesses de la Loire-Atlantique n'auront bientôt plus de secrets pour vous ! (…) Cet itinéraire, balisé et aménagé, fait partie d'un projet assez vaste qui doit relier le Morbihan et la Vendée. Au final, Vélocéan offrira 160 kilomètres de pistes cyclables le long des côtes de Loire-Atlantique. D'ores et déjà, l'itinéraire littoral sud-loire peut être emprunté et ce depuis le pont de Saint-Nazaire à Saint-Brévin-les-Pins jusqu'au Port du Collet aux Moutiers-en-Retz.*

La gare semble murée, l'église est en rénovation, l'arrière des maisons donne sur la voie, jardinets et cagibis comme partout. C'est drôle que les hommes soient toujours obligés de construire des petits édicules au fil du temps pour stocker leurs restes, c'est drôle mais fondamental de pouvoir le faire, les habitants des HLM souffrent d'être privés d'espaces de réserve.

Pavillon neuf au milieu d'une grande parcelle, certaines maisons doivent cacher une piscine, mais je résiste à la vue satellitaire, donc je ne peux rien en dire.

Un peintre devant un local technique, casquette bleue, combinaison blanche, lui regarde le train, je verrai ainsi parfois ces moments de suspensions au passage du train, comme des petites pauses dans les gestes du quotidien : le bruit ? Se savoir vu ? Je pense arrêt sur image, 2' images second, le cinéma et le déplacement, le cadrage-décadrage, la rupture du montage...

Lotissements de petites maisons en bande, le ballast est en hauteur, le TER file au dessus des toits.

Camping immense, les cabanons ont remplacé les maisons. Minigolf.

Il y a des bateaux dans les jardins, les habitants sont jardiniers et pêcheurs.

La mer au loin, lamelle argentée.

La Bernerie-en-Retz, gare murée, le site de la ville met l'accent sur le fait qu'il s'agit de la station balnéaire la plus proche de Nantes mais via la D 751 : 46 kms, la gare est juste évoquée.

Quelques maisons de bourg, un couple descend, passe entre deux espaces clôturés de la fameuse grille verte, un marché SNCF ?

Chantier de voirie, le TER est reparti, le ciel est plus large, cette ligne c'est un déplacement régulier vers le ciel autant que vers la mer, la peinture hollandaise, c'est le ciel.
La mer au loin, les petits pavillons bas aux toits de tuiles se font plus denses.
La femme lit toujours, ne regarde pas dehors ni l'étudiante qui prend des notes, c'est l'habitude ? Je prends le tram presque tous les jours et je continue à regarder tous les jours, les gens, la Loire, les quais, le mémorial. C'est la sociologie ? L'habitude ne prendrait pas sur nous ? Je le pense un peu. Une grande chance, celle de s'étonner de tout, de pouvoir être dépaysée partout.
Petit bois, camping, maisonnettes et caravanes entre maisons.
Petits terrains aménagés, barbecues, chantier.
Maison de garde barrière, le Clion.
Camping.
Camp de nomades, chantier.

Pornic terminus, tout le monde descend.

Au-delà du butoir, petits palmiers maigrichons.
Achat du billet retour, le type du guichet est surpris, le train pour le train, en transsibérien oui mais en TER, c'est plus rare. Des jeunes s'énervent sur le distributeur de boissons. Le hall de la gare a été travaillé, lambris vert vif sur la partie basse, le prochain train est dans un quart d'heure.
Passage à l'office de tourisme. Contraste entre ce que le train permet de voir et ce que Pornic promet : golf, thalasso, hôtels de luxe, rien à voir avec les dernières communes traversées.
Un groupe d'enfants en voyage de classe, ils ont tous leur gilet fluo.
La mer est basse et le port envasé, au fond le château, sur le pont du 8 Mai, la voie vélocéan flèche : St Michel 13, 8 km et Saint-Nazaire, 35, 8 km. J'ai toujours en tête une limite radicale au niveau de l'estuaire d'où mon étonnement, elle est ancrée dans mon imaginaire géographique lié à l'enfance où aucun pont n'existait en aval de Nantes.

Au retour, arrêt d'une heure et demi aux Moutiers-en-Retz (entre deux trains).

L'hypothèse de la petite échelle va se vérifier, maisons basses, le plus souvent très entretenues, petites parcelles avec caravanes. La gare est murée sur la voie, une partie semble habitée, antenne parabolique. Chemin le breton.
Une opération immobilière récente, un grand bâtiment (public ?) redivisé en résidences de vacances.
Les panneaux vélocéan proposent deux directions à la sortie de la gare, à droite : les Moutiers et Pornic, à gauche : Vendée.

Passage à niveau.
Une rue très soignée mène à la mer : trottoirs isolés par une petite haie, pins parasols fraîchement plantés, quelques jolies villas ouvertes ou fermées, l'une vient d'être « Vendu par AZ immo », une autre a des capteurs solaires sur le toit, « la douce vie » un peu plus loin et la dernière à gauche est ouverte, volets jaunes vifs et pignon de façade avec petite frise en bois.
Un petit restaurant déborde sur le trottoir : deux bacs à plantes en béton avec des plantes exotiques, une moquette vert et encore deux pots à l'entrée : buis dans des bacs en plastique. Rideaux aux fenêtres et auvents rouges, menu ouvrier.
Et puis les petites villas très coquettes le long du front de mer, « Boulevard de l'Océan », les pancartes sont de facture artisanale, lettres type Roman tarabiscotées avec écusson de la ville. La mer se retire très très loin ici, la lumière est blanche renvoyée par la vase.
Noirmoutier est en face. Je vais croiser deux tracteurs ostréicoles.
Régulièrement disposées le long de la promenade des pancartes préviennent les propriétaires de chiens que des distributeurs de sacs pour ramasser les déjections canines sont à leur disposition, un chien en silhouette les surmonte et l'écusson des Moutiers-en-Retz achève le panneau. C'est comme si tout était pris en charge avec minutie, voire excès, alors qu'ailleurs, des espaces ne bénéficient d'aucune attention.
Petites maisons en alignement ou en retrait de quelques mètres, toutes la plupart petites, tennis grillagés.
Plage non surveillée mais la mer n'est pas là.
Une maman prend en photo son enfant sur la plage.
Un couple de jeunes retraités, catégorie bien représentée, sont-ils venus en TER ?
Maisons à vendre. Quelques sapins plus hauts, un centre nautique.
Grand éclectisme au niveau de l'habitat, les transformations en remettent une couche, ici c'est une loggia ouverture demi-ronde type petite villa des années cinquante qui est aujourd'hui dotée d'un vitrage avec huisserie métallique, ici une extension contemporaine en bois. Les pratiques vernaculaires déploient un jeu infini entre pragmatisme et distinction.
Retour sur le centre bourg. Passage à niveau, une vieille dame marche au milieu de la rue sans prendre de risques.
Le golf miniature des Moutiers, moulin miniature.
Une maman avec une poussette.
Des clôtures en pierres, en plaques de béton, des portillons en PVC, des volets roulants en PVC.
Quelques maisons anciennes dans le bourg, parfois toits d'ardoises sur les maisons plus bourgeoises, anciennes. Tuile et entourages des ouvertures en brique rouge.

Des petites villas : « K. Lison » (Ker ?), « Ker Oranais » (un pied noir breton ?) « Doux Séjour », « La douce vie », la douceur ainsi affichée comme horizon d'attente. Les villas sont petites et les jardinets le plus souvent très soignés, pelouse et gravillon, plantes en pots, mais aussi cours goudronnées, là un jardin plus fouillis type jardin de curé, ici un jardin envahi de cageots, là encore un passage sur le côté de la maison laisse voir une caravane sur l'arrière, situation retrouvée pas mal de fois, ici on peut recevoir la famille élargie, système D, camping car devant pavillon soigné, mur peint de chats et peintures décoratives sur un mur intérieur.

Sortie de l'école Sainte Thérèse, un 4X4, une femme avec gilet fluo jaune part avec un groupe de cinq enfants, retour *pedibus cum jambis* comme dit ma mère en riant, sachant qu'elle fait avec un reste de latin d'église, mais ça veut dire aussi, la marche c'est pas mal du tout, même si c'est parce qu'on n'a pas le choix.

Menu ouvrier devant un petit restaurant coquet.

Une lanterne des morts, élément patrimonial majeur de la commune. Elle date du XIème siècle, mesure 7m de haut, la tour est percée de trois petites fenêtres qui laissaient passer la lumière d'une lampe chaque fois qu'un décès survenait dans la paroisse. C'est éteint, il n'y a pas eu de mort ou elle ne sert plus.

Un type me dit que je devrais prendre le chemin qui longe le marais, il y va tous les jours et il fait chaque fois des photos.

Je bois un coup au café derrière l'église, il fait très chaud, une femme m'aborde, son mari joue au billard. Elle venait auparavant en vacances de la région parisienne, en location, et maintenant elle a acheté là, elle s'y plaît et sa fille vient en vacances chez elle. Le jeudi elle va au restau et prend un menu ouvrier et elle retourne dans un autre restau le week-end. Elle me conseille de faire les agences immobilières si ça me plaît, il y a des maisons pas trop chères et sinon je peux aussi acheter un bungalow en dur dans un camping, c'est bien aussi pour celui qui veut être en sécurité. Mais attention, l'été y'a du monde !

Un camion jaune : PIZZ ANGEL' s'installe pour vendre des pizzas cuites au feu de bois, le type déplie l'auvent et pose sur le trottoir une pancarte écrite à la main : « Nouveau, desserts à empoter (dans le texte) : macaron 1 euros, brownie 1 euro ». Le marché est annoncé le samedi de 7h à 15h avec panneau d'interdiction de stationner à la clef, le jeudi est barré d'un scotch bleu, le marché doit se tenir deux fois par semaine pendant l'été.

Plan sous verre des Moutiers.

Près de la mairie des hommes jouent aux boules, pas très jeunes, mais il y a des jeunes, certains en short, d'autres en jean, avec ou sans casquette, tous bronzés.

Pas mal de maisons à vendre : agence de la baie, De Belligny Immobilier.

Camping de bungalows, il est indiqué qu'il s'agit d'une propriété privée dont l'accès est interdit à toute personne étrangère au camping, pancarte : « Souriez vous êtes filmés », petit logo sympa qui annonce une caméra de surveillance, à travers la grille : les petits bungalows en plastique, deux modèles différents, de la pelouse, des petites terrasses, difficile de voir s'il s'agit de bungalows privés ou à louer.
Je croise des retraités, quelques mères de familles avec des enfants sur la plage et à la sortie de l'école privée. De nombreux couples, jeunes retraités en tenue de marche avec des petits sacs à dos, tenue Décathlon complète et souvent choisie dans la même gamme de modèle et de couleur, les vieux couples finissent par ressembler à des frères et sœurs, c'est l'effet Sylvain et Sylvette. On peut longer toute la côte sur cette promenade aménagée depuis Pornic via la Bernerie, c'est le GR8, certains rentreront par le même train que moi. Voilà donc un usage du TER.

Déambulation dans un PRL, parc résidentiel de loisir à Pornic fin juillet 2012

Je découvre l'intérieur avec l'animateur, le dédale des petites rues goudronnées, des haies au cordeau et des bungalows tous occupés, le système de marquage pour ne pas se perdre, la piscine est l'équivalent de la place centrale de ce petit quartier privé, sur la porte de la salle commune sont affichées les activités encadrées, il aime son travail, il loge dans une mini tente Igloo cachée derrière une haie.
Il fait très chaud et je m'arrête à deux reprises pour me baigner, je perds le fil.

Je repère des cafés de la gare à la Bernerie-en-Retz (il fait restau spécialité de fruit de mer), à Ste-Pazanne et un café des voyageurs à Pornic : piste d'enquête ?

Je m'arrête à Bouaye au café librairie associatif l'Equipage (lieu familial et solidaire), dont j'ai entendu parler. Je discute avec une des animatrices, elle m'explique le projet, des gens viennent de Rezé, Bouguenais. Achat de livres, mais aussi prêts, animations, petit café sans alcool, des gens rentrent et sortent. La gare ? Elle pense qu'elle n'est pas très loin, n'est pas allé voir, aucun lien. C'est le jour de fermeture, oui il faudra revenir. C'est clair, on est dans l'agglo et Bouaye est dans une continuité urbaine.

Nantes 11 Octobre 2012

TER de 7h 08, voie 10, les TER sont toujours en bout de gare, les TGV sont les rois, ils occupent les premiers quais. Les grands voyageurs qui voyagent moins souvent sont les mieux servis, les navetteurs du TER courent tous les jours le long des quais et des couloirs.
Il pleut, le train va à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, donc changement à Sainte-Pazanne pour Pornic.

Du mal à composter le petit billet TER, un agent confirme.
- ils sont petits et très sensibles, il faut les introduire très doucement dans la partie gauche du composteur
Il le fait, échoue, recommence :
- voyez ?
Petit train, petit billet, terrain sensible !
Dans le train, 6 femmes entre 20 et 40 ans, réparties une à une sur les beaux sièges bleus, les parapluies dégoulinent : l'une met sa veste à l'envers sur elle, pose son sac bien droit sur ses genoux et se rendort, une autre consulte ses mails, elle mâche un chewing-gum, elle est très réveillée, une petite rousse trempée boit à la bouteille un jus de fruit survitaminé, à ma droite, elle est brune, se mouche, consulte des notes dans son gros zapping book, derrière moi, la femme frisée et mouillée s'est mise à l'aise, elle jette un œil par la vitre après avoir enlevé la buée, puis replonge dans son I phone.Il y a trois hommes dans la partie surélevée du wagon, les femmes en bas, les hommes en haut, deux vélos sont accrochés : un bleu et un rouge.
Le contrôleur en costume gris traverse.
Plan vigipirate rappelé au micro, on nous souhaite néanmoins un voyage agréable et on finit par oublier les horreurs à l'origine de ce plan.[36]
Il fait noir, rien à voir par la fenêtre à part un jeu de lumières troublées par la pluie, le voilà le mode de connaissance vibratoire de Laplantine, je rigole de moi, de nous, de nos expérimentations !
Deux femmes s'endorment, ça bâille. Les rigoles des parapluies se rejoignent dans l'allée, j'alimente avec le ruissellement de mon ciré.
Ce matin dans le tramway très plein, des femmes africaines avec des poussettes, l'une d'elle en boubou a rejoint comme moi la gare, enveloppée dans un grand châle de dentelle blanche.
Hier j'ai fait un cours sur l'observation et ce matin je suis en travaux pratiques.
C'est comme si le TER ne démarrait pas vraiment jusqu'à Pont Rousseau.
Personne ne monte à Pont-Rousseau, mais le train en sens inverse est plein.
Les yeux s'ouvrent et se ferment comme ceux des banlieusards nippons dans *Sans soleil* de Chris Marker, je me demande comme lui à quoi rêvent ces femmes. Je pourrais avoir des incises sur le mode de la voie off de *Sans soleil* : « Il m'écrivait...»
Je me souviens que Marker disait que Tokyo est à elle-même sa propre banlieue.

[36] Cf *Une semaine, une ville : relations de voyage à Montpellier,* Elisabeth Pasquier, Evelyne Volpe, Ville Recherche Diffusion, Paris, 2005.

La femme studieuse et enrhumée a fini de regarder ses cours, elle essuie la buée et regarde dehors, je fais comme elle, je ne vois toujours rien. Mon programme est tout tracé, les voyageurs à l'aller, le paysage au retour.
Ma voisine de derrière se rhabille, elle a dû prendre une suée pour arriver jusqu'au train. Les deux cyclistes aussi, l'un est en tee shirt, l'autre en chemise, les deux sont plongés dans leur ordi portable.
Lumières de plus en plus clairsemées, périph illuminé des feux rouges des voitures arrêtées, l'embouteillage crée une guirlande compacte, la voie en face est vide.

A Bouaye un troisième cycliste monte, plein de monde sur le quai, ils attendent le train de Saint-Gilles qui les mènera à Nantes, le contrôleur confirme c'est comme ça tous les jours une centaine au moins et c'est pas le premier, idem à celui de 6h 30, une fois monté, le TER est plein, quand le contrôleur doit faire des comptages c'est difficile, pour en savoir plus allez donc à la DDTER dans le bâtiment orange Boulevard Stalingrad, ils ont des chiffres. C'est toujours ce qui revient, les chiffres par rapport aux pratiques ferroviaires, et moi aussi je dénombre dans ce travail descriptif.
Seule une femme est montée en direction de Sainte-Pazanne, le troisième cycliste s'est assis en face de son vélo non suspendu, sur béquille.
Le contrôleur :
- Mesdames bonjour !
Elles n'ont pas de petit billet mais des cartes d'abonnées, le contrôleur demande au cycliste de dégager l'entrée du wagon.
- Votre titre de transport s'il vous plaît, merci bien bonne journée !

Port-Saint-Père / Saint-Mars, aucun passager ne monte ni ne descend.

Sainte-Pazanne, je descends, le troisième cycliste aussi, plein de voyageurs (plusieurs dizaines) en direction de Nantes sur le quai en face, le parking se remplit, une femme a une trottinette pliée sous le bras mais le regard sévère, étrange mélange entre cette image de la tristesse du quotidien et ce moyen de transport qui reste à mes yeux un jouet, je suis la seule à rejoindre le train de Pornic qui est presque vide.
Le ciel est devenu bleu marine, très beau.
On repart, mon TER klaxonne.

Saint-Hilaire-de-Chaléons, personne sur le quai, une seule voiture sur le parking, je repars seule avec mon chauffeur.
La pluie s'est arrêtée, le paysage se dévoile, le train klaxonne et je vois les vaches qui nous regardent passer en TER, les silhouettes des arbres sont belles, le ciel passe au

bleu mauve mais le soleil n'est pas levé. Beaux troupeaux de vaches, elles broutent avec conviction l'herbe grasse, le vert des champs se révèle après le bleu du ciel.
Le contrôleur s'est installé à l'arrière du train dans la cabine du chauffeur, il y a une cabine à chaque bout et le chauffeur passe de l'une à l'autre en fonction du sens de la marche, le TER est réversible.

Bourgneuf-en-Retz Finalement un voyageur que je n'avais pas vu sort en courant et en criant : « il était temps merci », il salue le contrôleur qui l'a sans doute prévenu, cette fois je vérifie, je suis vraiment seule.
Le marais au loin, pavillons en construction, les jardinets ont encore leurs attributs de l'été devenus incongrus : tables, barbecues, jeux d'enfants. Terrains privés avec caravanes, idem.
Le marais vient lécher la voie, le ciel s'élargit, des chevaux dans le marais, Camargue.

Les Moutiers-en-Retz, je connais, plaisir de reconnaître. Il est 8h 10, personne, le chantier du clocher de l'église est terminé.
Le contrôleur siffle, car c'est lui qui siffle et il a l'air de vraiment bien aimer faire ça, je repars dans mon transport pas en commun.
Les allées du mini-golf brillent, beaucoup de pavillons fermés, parfois une voiture ou une camionnette aux passages à niveau, guère plus, l'animation s'est arrêtée à Sainte-Pazanne, ça grouille là-bas à l'autre bout, je m'éloigne de l'activité.
Camping des Ecureuils, les camps de bungalows sont vides, la mer au loin.

La Bernerie-en-Retz, rien ne se passe.

Pornic annoncé, le ciel est passé au gris bleu, le soleil même caché commence sa journée et comme chaque fois le ciel ici domine et je ne comprends pas complètement pourquoi.
Camp de manouches, le contrôleur se rhabille, les fossés débordent, deux très hautes grues, vaste chantier autour de la gare, des géomètres avec leur gilet fluo, c'est l'uniforme français le plus répandu.
Les mêmes palmiers en pots, plante exotique, on est dans le sud Loire, c'est l'atout principal, il faut y croire, croire à un important ensoleillement, atténuer l'effet atlantique au profit de l'image méditerranéenne, de la côte de Jade à la côte d'Azur.

Pornic, je descends.

Mon contrôleur me salue, il parle à un employé de la gare. Je me demande comment sont répartis tous les employés entre SNCF et réseau régional, entre roulants et sédentaires, sont-ils toujours sur la même ligne, souvent ils semblent bien se connaître.

Un couple consulte les horaires à la gare et une employée arrive dans un bureau accessible par la rue.
Le café des voyageurs est fermé, pas de menu ouvrier, ni de sandwich à toute heure ou de brasserie formule, c'est en travaux. Le petit tabac de la gare qui fait l'angle d'une rue est coloré et plein comme un œuf, j'y achète des timbres et retraverse pour poster une lettre dans la boîte située contre le mur de la gare, service public contre service public.
En couverture de Presse-Océan : entraînement plan Polmar hier à Pornic et menace sur l'aéroport. Deux controverses pendant toute cette enquête : l'aéroport Notre Dame des Landes et le déménagement du casino de Pornic.
Le chauffeur et le contrôleur accompagnés d'un troisième agent partent à pied avec leur valise à roulette, ils reviendront comme moi pour le train de 11h 19.
Une femme de ménage travaille dans le Crédit Mutuel. La Caisse d'Epargne ouvre. L'employée de la gare est maintenant au travail dans son bureau, elle a enlevé son imperméable, la pièce est éclairée d'une ampoule jaune, je ne sais pas si elle travaille pour la SNCF, c'est l'image de la petite bureaucratie, pas celle de Kafka, mais celle qui se caractérise par les stéréotypes de la lenteur voire de l'irrationalité, mais je ne sais rien de cette femme et de son emploi effectué dans un petit bureau désuet de la gare de Pornic.
Je cherche un café pour prendre mon petit déjeuner.
Panneau de chantier : « La Ria de Pornic » : casino, hôtels, centre de congrès, parc botanique, 300 logements et bureaux. « Entre terre et mer, vivre dans un océan de verdure », le groupe CISN Atlantique propose l'Astrolabe du studio au T4, possibilité de TVA à 7% et Lamotte deux programmes : « Terres Marines » 36 appartements BBC et « le Jardin de la Ria », résidences services séniors BBC. 4 indications au bas du panneau : primo accession, résidence principale, résidence secondaire, résidences sénior. Il n'est pas indifférent que la ligne relie la Ville à la mer, le territoire entre deux étant pris dans des tensions entre force centripète et force centrifuge, la densité métropolitaine qui fait centre étant pour partie mise en balance avec « le désir de rivage ».[37]

La controverse du Pasino Le déménagement du casino actuellement situé sur le quai, au fond de la ria est devenu au fil des mois une controverse fragilisant Philippe Boënnec, maire UMP depuis 1993. Le *Pasino* est un partenariat public-privé (PPP) entre les collectivités publiques et le groupe Partouche comprenant un casino « augmenté » d'un pôle de loisirs, une résidence touristique, un hôtel et plusieurs commerces. Le Groupe Partouche compte 49 casinos en Europe dont 5 Pasinos,

[37] Cf Corbin, A., (1988) Le territoire du vide. L'occident et le désir du rivage, éd. Aubier.

> devenu donc nom commun inventé par Isidore Partouche lui-même, pour désigner un complexe de divertissements proposant jeux, espaces événementiels et spectacles ouverts à tous, le premier établissement de ce type étant celui de Saint-Armand-les-Eaux. Le Pasino de Pornic constitue le cinquième lot du projet de la ZAC de la ria dont l'étude a été conduite par la SELA, tout comme la requalification des abords du port. Le projet comprend également un parc botanique déjà réalisé et un pôle d'échange multimodal en lien avec la gare, la voie ferrée arrivant sur Pornic par cette vallée. Les opposants craignent la dévitalisation du centre-ville et la perte de revenu pour la municipalité, un loyer était jusqu'alors versé à la Ville.
>
> Mais depuis les problèmes liés au PPP comme l'hôpital d'Evry ou le stade du Mans, ce montage est devenu synonyme de dérapage financier et d'escroquerie, tant et si bien que Bercy et le cabinet d'Ayrault essaient maintenant de limiter les recours aux PPP pour les projets menés par l'Etat. Ainsi, tous les PPP ou presque – notamment plusieurs chantiers de prisons – ont sauté à l'arrivée d'Ayrault au pouvoir. Ce message a été transmis aux collectivités locales, mais Pornic, citadelle UMP, semble résister. Rappelons que le maire a perdu la neuvième circonscription de Loire-Atlantique au profit de Monique Rabin, socialiste, pour avoir rompu « le front républicain » en se faisant soutenir par le FN.

Camions, tracteurs, c'est le chantier de la ria et du jardin botanique.

Ca sent bon la mer. Plein d'agences immobilières et beaucoup de villas à vendre.

« Bar à manger » : il se mange le bar ? Ils sont BBC les séniors de Pornic ?

J'insiste tout est à vendre.

Une femme :

- c'est pas le froid, c'est l'humidité.

Si je restais déjeuner je pourrais choisir entre Le jardin de l'Olivier tenu par l'impayable Denis d'après la pub du Routard collée sur la vitrine, Au Piano bar du casino, la formule est à 11 euros 50, la formule est à 13 euros 50 Au rendez vous des pêcheurs, chez Marcel : sardines grillées, aile de raie ou jambon de Vendée, crêperie bar l'amphitrite fermée. Le Key 46 ouvre, le soleil se lève derrière la gare, Le gentlemen coffee est fermé, La mie Câline ouverte, mais je reviens sur mes pas pour aller chez Le maitre boulanger acheter un croissant et demander quel café est ouvert :

- le gentleman va ouvrir, il vient de passer et dites-lui que vous venez de chez moi quand il sert des croissants, ils viennent d'ici.

C'est quoi la France, je suis en train de relire *Le dépaysement* de Jean-Christophe Bailly. Je partagerai volontiers avec lui le motif de *l'eau vive* car bien qu'ayant choisi le fil de fer, je cherche l'eau toujours : fleuve, marais, océan. François Bon dans son train pour Nancy suivait la Marne, la Meuse et la Moselle, son fil de fer était aussi au fil de l'eau. J'ai choisi la ligne Nantes Pornic parce qu'elle est en terminus sur le port, posant

l'hypothèse du plaisir dans ce travail puisque je dois prendre un train, je choisis celui qui va me permettre de voir la mer, de la sentir. Je repense à l'image des « nouages » que Bailly utilise chaque fois que la sensation d'un accord inattendu entre des « temporalités différentes » quand le passé advient dans le présent.

Je rentre chez le gentleman, ils sont deux, la télé est allumée sans le son, c'est Dernière minute et la radio c'est RFM.

Sur le parking des anges...plus rien ne les dérange... La folie les mélange...C'est la nuit qui les change...

Je regarde et j'écoute ce que je ne regarde jamais, le soleil arrive à ma table, le café est bon, je me repose, deux heures à Pornic, le train c'est bien parce que c'est lui qui dicte les horaires, ça fait parfois courir mais ça donne aussi du temps différent, celui de l'attente du train, je fais un bien curieux métier.

La télé n'a pas de son, mais la carte météo en dit long, noir à l'ouest, sauf la pointe Bretagne, super j'y vais demain.

La radio nous dit que Loana est entrée à l'hôpital psychiatrique, le commentateur pense que si elle a pris cette initiative c'est plutôt bon signe, il lui souhaite d'aller mieux. Toute cette culture partagée autour des stars qui un jour sont en haut et le lendemain dans les choux, je vois combien c'est important ces vies dont les anonymes s'emparent pour ne pas trop parler de leurs hauts et de leurs bas à eux, ils commentent, ils s'inquiètent, ils se moquent, je n'en sais pas assez pour m'en mêler, des fois j'aimerais, je suis à côté de la plaque.

Les gentlemen blaguent entre eux : « un truc de ouf ! », ils sifflent sur les airs de la radio, parfois chantent les paroles. Ils sont jeunes, ils sont beaux et ont l'air heureux.

La côte de Jade dort, le ciel s'éclaircit, il ne pleut plus et le ciel bleuit encore, des restaurateurs (?) achètent les baguettes à la douzaine.

J'aurais aimé...ma bagnole en fourrière... C'est pas marqué dans les livres, Le plus important à vivre, est de vivre au jour le jour, le gentleman la connait : *Même, si je n'ai pas le temps, D'assurer mes sentiments... J'ai en moi, oh de plus en plus fort, Des envies d'encore...*

Mitt Romney à l'écran, Obama se serait planté au premier débat télévisé, je repense aux habitants de Harlem la semaine dernière et au portrait d'Obama aux côtés des héros noirs : Malcom X, Harriet Tubman, le pasteur Luther King, Nelson Mandela dans le *soul food restaurant* chez Jacob, corner of 129th and Lenox.

Solo de piano, *40 minutes de musique sans pub !!!*

Une femme entre, s'installe, une habituée.

Revue de presse à la télé : libé, les échos, le figaro.

Cac 40 : + 0, 31 %, Nikei : + 0, 58 %

J'adore ces mots : cac 40, indice nikei, ce n'est pas cynique, c'est plus compliqué, mais se savoir en dehors de la marche sérieuse du monde rend léger, ne rien y comprendre, ne pas chercher non plus.

Télé toujours : les présumés terroristes, la radio : Florent Pagny, ça allège.

Pub télé : mademoiselle Ricci, citroën C4 : *les années quatre vingt c'est bien en musique seulement*, c'est raccord avec la radio, Télé toujours, l'état recrute des surveillants pénitentiaires.

Deux retraités en vareuses rouille chics passent devant le café.

La boutique cadeau d'à côté ouvre, ils installent tout un fatras sur le trottoir.

Il est 10h merci d'être avec nous sur RFM radio je vous propose de redémarrer avec Francis Cabrel : tout le monde respire même à l'arrière des arrière cours… d'amour d'amour, d'amour …

A la télé il n'est question que de justice, de prison, les juges et les avocats défilent, l'actualité est judiciaire, pénitentiaire et parisienne.

Sur le trottoir d'à côté il y a des présentoirs de cartes postales. Il y a longtemps une carte postale du château a été éditée, deux de mes enfants étaient au premier plan, j'avais fait à peu près la même photo ce même jour mais nous n'avions pas vu le photographe.

Des petites et des grandes peluches de mouettes, les tampons encreurs au prénom des enfants ont dégommé les bols bretons qui doivent être sur un présentoir à l'intérieur, l'idée reste la même, emporter un souvenir d'un lieu marqué à son nom, manière d'en être, de resté relié. Superposition des identités.

RFM radio : *Garde moi je ne sais plus comment t'aimer te garder parle moi*

Claude Guéant a choisi Fillon qui fête ça verre à la main, la bouche pleine.

RFM radio : *quand la peur s'est mise dans nos illusions...je peux sourire à tes erreurs*.

EADS-BAE : mariage raté, Merkel a une veste de tailleur beige cette fois, c'est drôle sa panoplie de vestes de couleur avec toujours le même pantalon noir, elle a trouvé le truc pour pas se faire chier avec les fringues.

L'anniversaire d'Intermarché c'est surtout votre anniversaire, tous unis contre la vie chère. Incroyable ce slogan qui suppose que le vendeur et l'acheteur font alliance.

Le temps que je passe dans ce café, dans une ville balnéaire hors saison, c'est du temps périurbain à moins que ça ne soit moi qui me sente périurbanisée par cette recherche, parce que le rythme est dicté par les horaires du train créant cet espace-temps interstitiel.

Télé : La cellule islamiste, 7 suspects déférés au Parquet.

Toutes les femmes qui passent sur le trottoir se ressemblent : jeunes retraitées ? Cheveux gris courts, vêtements de sport, parkas ¾ de couleur (majorité de vert tendre)

elles sont bronzées, elles doivent marcher, nager, pêcher, jardiner et rêver que tout ça dure le plus longtemps possible avant de trop vieillir, il y aurait comme une urgence à vivre au début de la retraite. Souvent elles font du vélo avec un panier à l'avant.
Les trottoirs se garnissent de portants, de distributeurs de bonbons, de pancartes.
Sarko à l'affiche du nouvel observateur : « ce qu'il balance ».
Michel Berger décidément non, ce paradis blanc, non.
Je n'ai pas d'appareil photo aujourd'hui et je décris du sonore, je suis disponible pour le faire.
Harlem Désir à la télé, déplumé, il ressemble à Moscovici, ils se ressemblent tous non ?
Najat est différente, belle, jeune, tellement assurée déjà, trop ?
Christiane Taubira, belle vraiment.
Mais tu me fais peur mais tu n'en finis pas. On ira plus au cinéma tous les trois...mais tu me fais peur.
Une jeune retraitée, même modèle, ciré blanc.
Je paye, je sors.
Dans la boutique de souvenirs à côté, c'est la même radio, un homme noir parle au vendeur, il est représentant en banette (?) non c'est la baguette, cet exercice d'écriture, c'est trouver le mot juste qui ne me sert jamais, la bâche rétractable qui se pose sur la façade d'un commerce pour protéger du soleil ? Je repense à *Une salade (frisée ?) débordant partiellement d'un cabas* de Perec qui semble comme moi hésiter sur le choix de l'adjectif.
Dans le port pas plus de vie, des petits bateaux s'égrènent dans l'avant port.
Une stèle sous le château nous explique qu'Alain Barbe Torte libéra le Pays de Retz de l'occupation Viking entre 937 et 940, Pornic alors reconnue comme place forte, Alain Barbe Torte proclamé premier duc de Bretagne à Nantes sous le nom d'Alain II. Cette stèle est un don du cercle culturel celtique de Pornic : nouage !
L'avant port est encore encombré de gros flotteurs orange, c'est le plan Polmar de Presse O.
Il repleut de la repluie : Novarina, Bourdet, Verhegen, trou !
C'est le marché et il y a des chantiers partout : « Pornic s'embellit mais le commerce continue pendant les travaux. » Les quelques passants marchent en montrant qu'ils en ont assez du chantier quand ils le traversent, ils font des gestes exagérés pour bien montrer qu'ils sont gênés et mécontents :

- Ca n'en finit pas, dit l'une,
- Ne m'en parlez pas, dit l'autre, ils vont plonger c'est sûr.

Je reprends le train, je retrouve mon contrôleur qui me contrôle sans me contrôler mais me signale quand même que j'aurai dû recomposter pour le retour, mais tout ça avec sourire et grande connivence.
6 personnes dans le train, deux femmes discutent sur le quai, l'une va prendre le train, l'autre restera à Pornic.
Un homme lit Ouest-France, il est intrigué parce que j'écris et jette des regards en coin mine de rien, comme moi donc, deux vieux discutent fort, politique, religion, c'est un curé ? Non il parle de ses enfants. Il parle d'intégrisme, de l'islam

- Ils ont besoin de s'accrocher
- Ils cherchent des repères, on ne les a pas éduqués, dit-elle, très assurée
- Ils sont en friche, renchérit l'homme
- On devrait envoyer sur les quartiers de jeunes retraités de l'enseignement
- Ils sont (elle hésite) à l'état brut !

Le contrôleur joue avec son sifflet, il va bientôt jouer au chef de gare.
Les deux vieux continuent haut et fort et ça va durer jusqu'à Nantes, elle a une bague avec un gros diamant, parle avec dégoût de Mélenchon.

- Lui : la pauvre Taubira, elle va avoir du mal. C'est amusant comme on reste enlisés dans l'histoire depuis 200 ans, ce trio dans lequel on se bouffe le nez un coup vers les Anglais, un coup vers les Allemands.

Les deux copines se séparent.
Ca y est, il siffle et le train s'ébranle (comme on dit dans les romans). Le chef de gare très beau fait signe au chauffeur, la copine salue du quai.
Je suis assise du côté droit dans le sens de la marche.
Le duo poursuit :

- Je vais aller voir son escalier ascenseur, vaut mieux ça que d'aller en maison de retraite, mais c'est très lent. Dans 10 ans qui sait.
- C'est quand même un certain prix.
- Mais à Marguerite il ne peut rien refuser.
- C'est normal l'argent est de son côté.
- Il a un cœur d'or c'est sûr Louis, je n'ai jamais oublié ce qu'il a fait, jeune médecin quand j'ai eu mon premier, il n'avait alors que 25 ans, un homme en or (qui a de l'or ?)

Les bungalows en plastique sont vraiment très serrés sur ce camping avec vue sur rail, entrepôts

- Dans mon groupe de retraités, y'en a un il était fabricant de bijoux, mais il s'est laissé entraîné dans la bouteille et il n'a pas surmonté ça. Moi dans le

groupe ils m'écoutent, je suis le plus récent mais ils m'écoutent, l'autre jour on a déjeuné entre Challans et Machecoul dans une petite auberge.

Ancienne maison de garde barrière, mon arrière grand père l'était garde barrière. Petit bois peut-être avec champignons, c'est maintenant, péri-ville invisible, champignon invisible.

Les petits pavillons peuvent avoir de très grands terrains, des tas de bois dans les jardins, les petits pavillons ont des cheminées, attribut majeur de la vraie maison, deuxième foyer après la télé.

La mer très belle à la Bernerie

Trois bandes : beige, turquoise, mauve.

Les maisons des nouveaux lotissements ont poussé, les fondations sont finies, la dalle est coulée et les maçons montent les premières rangées de parpaings.

Deux personnes montent, un homme la soixantaine et une femme en ciré jaune, la gare est taguée

- On s'occupe des gens un peu seuls

Un cheval noir, les petites piscines sont bâchées, non pas celle là, il fera peut-être beau ce week-end, allez on attend encore un peu pour plier l'été.

Les maisons sont de plus en plus petites, aux Moutiers, les parcelles aussi, un très beau jardin : fleurs et légumes, la jardinière est dans l'allée cimentée, elle regarde son très beau jardin, ses fleurs et ses légumes, peut-être qu'elle en a assez de jardiner, peut-être que non.

Un drapeau breton flotte au dessus d'un garage de type kit en bois.

Aux Moutiers, une femme monte, elle a un petit sac à dos Décathlon, une autre avec deux bagages à main, elle est stressée, je les croyais ensemble mais non, la seconde cherche le contrôleur, elle s'inquiète de l'heure, où va-t-elle ? A Nantes ? La raison de son déplacement semble douloureuse, peut-être rentre-t-elle à l'hôpital, pourquoi je pense ça ?

Le marais breton comme le drapeau.

- Ça vit toute l'année maintenant Pornic, les commerçants plongent un à un avec les travaux (le verbe plonger est passé dans le langage commun pour : faire faillite), leur chiffre d'affaire !
- Le déplacement du Casino c'est décidé ?
- Ça y est ! Ça va aller très vite maintenant, une galerie marchande.
- Je verrais bien, ma petite marotte ça serait une passerelle piéton, comme le font les Hollandais sur les canaux, une passerelle légère, c'est pas la lune à faire.

Je connaissais la mer à boire mais pas la lune à faire.

Des petits palmiers dans les nouveaux jardins, des légumes dans les vieux jardins, des tracteurs d'enfants en plastique, il y en a plein. Interstices bouiboui, des pintades, un élevage de pintades élevées en plein air. Je cherche l'origine du mot boui boui ça viendrait de Bresse et ça serait un local pour les oies et les canards, je ne suis pas tombée loin.

Bourgneuf, deux couples se séparent, un des deux couples s'embrasse tendrement, les hommes partent, les femmes restent, je les plains, je préfère partir.

Grand chantier, grue très haute : ça va monter !!!

- Un ennui avec l'ancien associé de mon gendre, on s'y attendait.

Parcours santé dans un espace aménagé au bord d'un plan d'eau.

Belles vaches brunes allongées dans l'herbe qui flottent comme si elles prenaient un bain, mine de rien.

Ce moulin a encore des ailes.

Elevage d'oies déjà bien grasses, des installations d'élevages intensifs de volailles mais pas de bouiboui, c'est neuf et le mot ne colle plus.

Que dire du végétal ? Des chênes, des peupliers. Des champs avec des restes de pieds de maïs et d'autres où ça repousse : céréales d'hiver ?

Marchand de matériaux.

- C'est pas cher avec la carte Vermeil d'aller à Nantes.

Le clocher de Saint-Hilaire-de-Chaléons est particulier, un petit clocheton est comme posé à la pointe de la flèche, petites serres, deux personnes montent : une vieille dame et un Africain de la cinquantaine.

Le TER se remplit lentement d'une gare à l'autre.

Plus on entre dans les terres, plus le ciel diminue, ça le fait à chaque fois et ça marche dans les deux sens. On entre dans les terres.

Idée d'arrière pays, ça vaut pour les territoires dans les terres, mais aussi en arrière de la métropole.

Le contrôleur me fait un petit signe en passant.

Les mêmes chevaux au grand jour, ils sont toujours beaux, par contre, le paysage mystérieux de tout à l'heure a perdu de son mystère dans la lumière.

- Ils appellent ça des débats insolents (ils consultent un dépliant qu'ils commentent), y'a Jacques Attali
- Une pointure !
- Il est cynique
- J'ai coché un certain nombre de sujets

- La pastorale d'encadrement, il faut laisser les gens réfléchir, on ne peut plus dire c'est comme ça

Donc ils sont bien chrétiens et leur séminaire a pour titre : que croire, qui croire ?
Bel arbre mort.
Le foin bien rangé dans une grange pour l'hiver.
On roule au ralenti.

Sainte-Pazanne

Les deux voies se rejoignent, lotissement en chantier toujours.
Toit de l'église en réfection, loi de 1905 oblige, c'est la commune qui paye et à Sainte-Pazanne c'est une vraie cathédrale, laïcité à la française.
Parking plein, 7 personnes montent, de tous les âges, gare très soignée, le restau café de la gare continue à clignoter.
Les jardins sont clôturés de la même clôture déjà évoquée.
Un camion Delaunoy frigo file sur la route, le TER va plus vite.

Pas d'arrêt à Saint-Mars

Petit collectif à gauche juste avant Bouaye

Deux jeunes montent, écouteurs aux oreilles.
Dans l'aubette, une femme attend le train dans l'autre sens, elle a une veste fluo !
Citrouilles géantes dans un petit jardin de cheminot, ça ressemble à un conte.
Ici les maisons sont toutes ouvertes, elles sont principales et non plus secondaires même si elles se ressemblent beaucoup, ouvert/fermé c'est le jeu du primaire et du secondaire.
Les avions décollent mais le TER ignore plus que jamais l'aéroport.
Airbus, périph', doit-on redire, dire autrement, parler de ce que l'on n'avait pas vu ? Lignes à haute tension, le tram, pavillons de banlieues vraiment peu différents des résidences secondaires ni même que des maisons rurales, c'est la densité qui change. Premiers collectifs, maisons en alignements, ça c'est nouveau, l'espace est de moins en moins espacé.
Le bistrot gourmand, Place du 8 Mai.

Quelqu'un compte les passagers à Pont-Rousseau.

Elle a un gilet fluo, sept personnes descendent prendre le tram.
Le chef de gare siffle et court se mettre à l'abri, il pleut toujours.
Labo chic, à gauche savonnerie.
Confluence de la Loire et de la Sèvre, pont de fer, effet stroboscopique, alors là arrivent en vrac Jeanne Moreau dans *Jules et Jim*, le premier film d'animation de Jacques Demy

sur le bombardement du pont de Mauves et la course de Denis Lavant dans *Mauvais sang* sur Bowie.
On est à deux pas de l'Ecole d'archi mais je dois faire le grand tour par la gare.
Terrain de foot inondé, tours bleues, pont Tabarly, je fais mon suivi de chantier à Malakoff, la banane est presque re-zinguée, une des tours Angleterre est presque noire, l'autre sera beige, nous verrons ça à la conf de Philippe Barré, Petite Amazonie, jardins ouvriers, garage des tram à Bellier, cité de cheminots, immeuble en construction, la Manu.

Nantes

Il faudra un jour que je m'occupe de cette gare, chaque fois je suis pressée de filer, le TER y est comme en marge parmi les vrais trains qui vont loin.
Je file au tram jusqu'à Commerce, rendez-vous au Rue Tabaga.

Bouaye 19 Octobre 2012

Changement de méthode, départ à 6h 30 en voiture direction Bouaye.
7h 15, mon cycliste est là, il attend le train en direction de Pornic, il me reconnait on dirait.
Petite salle d'attente ouverte, trois bancs en bois.
Un lycéen révise.
Dehors un abri avec distributeur de billets de TER et un composteur jaune.
Une trentaine de voitures sur le parking et aux abords de la gare.
3 vélos dans leur petit enclos Vélo Parc. *Mettez vos vélos à l'abri et pas seulement des intempéries,* si vous voyez ce qu'ils veulent dire.
7h 20 des voitures arrivent une à une, parfois elles ne se garent pas mais déposent un voyageur, une voyageuse le plus souvent, ils ont fait le choix de n'avoir qu'une voiture, parfois c'est un lycéen qu'on dépose.
Une femme s'assoit près du cycliste.
Le bureau du chef de gare est allumé, rideaux tirés, la casquette est accrochée derrière le verre dépoli côté quai.
Il pleut et ça renifle dans l'aubette.
Un jeune gare son scooter dans l'abri ouvert pour les cycles, ordi à l'épaule, il reste près de sa monture le plus tard possible et passe la main sur l'encolure métallique avant de s'éloigner.
Deux femmes plus âgées, les voyageurs, ça va se vérifier sont tous différents, hommes, femmes, de 15 à 65 ans, des actifs quand même, presque toujours seuls, deux femmes vont se parler, un homme embrassera quelqu'un sur le quai et un groupe de 3

lycéennes arrivera en riant et leurs rires viendront trouer l'ambiance sonore seulement faite de bruits de véhicules et de talons sur le goudron.
Les voyageurs sont une grosse dizaine maintenant, certains passent sur le quai de départ pour Nantes, d'autres attendent du côté de la gare pour profiter des différents abris le plus longtemps possible, certains compostent (les occasionnels ?) la plupart non (les abonnés ?) puis ils sont une trentaine, une quarantaine, cinquante, une soixantaine de personnes qui se répartissent le long du quai.
Des petits bus de la TAN déposent des personnes à deux reprises.
Un premier train arrive de Nantes en direction de Saint-Gilles, personne ne monte.
Celui qui les intéresse arrive lentement, il vient de la côte et va tous les emmener à Nantes.
Les derniers voyageurs courent, ils sont près de 80 maintenant qui montent dans le train, un homme court, la chef de gare siffle et le train (qui est double) est presque plein.
Tout va très vite, très peu d'interactions entre voyageurs, anonymat d'une gare de banlieue, je reste seule sur le quai avec la chef de gare, je tente un

- Y'a du monde
- Oui à chaque train du matin, c'est pas le premier
- Vous savez combien à peu près ?
- Je les compte pas, c'est pas mes moutons

Ce train est le troisième pour Nantes et je vais attendre le suivant, je refais un tour, quatre vélos dans les enclos fermés, deux autres sous l'auvent en plus du scooter, sans compter ceux qui ont pris le train. Autour de la gare, plusieurs petits édifices comme ajoutés un à un au fur à mesure des nouvelles pratiques : l'aubette version toit plastique des années 80, l'abri composteur plus récent, idem pour l'abri vélo et pour les enclos individuels. 3 types d'assise toujours par 3 : les trois bancs sans doute anciens de la salle d'attente repeints en gris clair, trois chaises en coque plastique marron liées ensemble devant la gare et trois tabourets métalliques liés entre eux sous l'aubette. C'est peu mais la plupart des voyageurs ne font pas de pause, pas de café aux environs, ils l'ont pris chez eux et ils vont en prendre en arrivant à leur bureau, au bureau ? Oui je ne pense pas qu'ils travaillent en usine ou même dans le bâtiment, ils vont tous se mettre au sec et au chaud, c'est sûr.
Je vais dans la salle d'attente et j'écris en m'appuyant sur le guichet toujours fermé, trois femmes y sont installées : 17, 40 et 50 ans, toutes en noir, deux ont des ordis portables, sur l'étui de la plus jeune : « le temps c'est de l'art » signé Ben, elle baille et rebaille en montrant aux autres qu'elle baille, courage on est vendredi me dis-je, sans

lui dire. Ce n'est pas facile de se mettre à parler avec les gens, aucune parole ne s'échange et chacun est dans sa bulle du matin.

Je vais m'assoir sur les tabourets bleus de l'aubette, trop hauts et froids.

Une voiture dépose une femme, sac à main et sac à casse croûte pour son repas de midi. Un homme franchit en premier les voies pour se poster sur le quai pour Nantes, il est 8h 10, à partir de 8h 20 ça s'accélère, aucune valise à roulette comme dans les grandes gares, beaucoup de sac à dos, presque tous les hommes en portent un, les femmes c'est plus varié, beaucoup de sacs de portables, les femmes ont des parapluies, seule fantaisie dans le décor très terne de l'ensemble, vêtements compris, des lycéennes rigolent, ça fait du bien à la gare, un homme :

- D''habitude je viens en vélo mais j'ai eu peur de la saucée, je suis venu à pied.

La chef de gare s'est ré-enfermée dans son bureau, rideaux tirés, que fait-elle entre chaque train ? Elle ne compte pas de moutons, elle pense à ses enfants qui se préparent seuls pour partir à l'école ? Elle a de la paperasse à traiter ? Elle lit peut-être des romans de gare.

Ils sont une bonne soixantaine cette fois répartis sur le quai, le train arrive.

La chef de gare casquette sur la tête et lanterne à la main, est prête.

Une femme arrive tranquillement en retard, ils ré-ouvrent les portes, la chef de gare discute avec le chauffeur du train qui passe sa tête par une petite fenêtre comme découpée à la demande dans le côté du TER, elle siffle, elle fait un grand geste avec sa lanterne comme pour faire rire le chauffeur qui referme sa petite lucarne, le train est plein, les fenêtres ont de la buée, beaucoup de voyageurs ont ouvert un livre.

Je quitte la gare vide, le parking lui est complet ainsi que les trottoirs aux abords de la gare, je libère une place.

Le ciel vire au bleu marine. C'est toujours beau le ciel, comme la mer.

Je reprends la petite route très encombrée jusqu'à la route de Pornic et là je roule au pas jusqu'au périph, une pancarte annonce un bouchon sur le pont de Cheviré, une fois le périph passé, je roule sans problème en direction du centre ville.

Peu de collectifs dans cette séquence du matin, pas de lieux pour les provoquer non plus, pas de café, pas de distributeurs de boissons. Les voyageurs arrivent au dernier moment alors que ceux du tram assez fréquent arrivent sur un mode plus échelonné et se retrouvent une fois montés dans des situations de proximités qui favorisent les interactions, les regards, les mimiques, voire les paroles. A la gare quand les gens prennent un train de grande ligne, leur arrivée est aussi plus étagée et le placement entraîne des négociations au niveau des regards, des croisements, voire des petits gestes d'entr'aides, le TER est un sans doute plus près du train de banlieue, les voyageurs connaissent les horaires, il n'y a pas tant que ça de trains et ils s'arrangent

pour passer le moins de temps possible à la gare. Mais je ne suis pas dans le train et tout commence peut-être là.

Je pense à la question de l'individualisme méthodologique. Pour expliquer un phénomène social, il est indispensable de reconstruire les motivations des individus concernés par le phénomène en question et d'appréhender ce phénomène comme le résultat de l'agrégation des comportements individuels dictés par ces motivations. Cette sociologie des individus pose le postulat de la rationalité des acteurs et la position intersubjective de la réalité sociale (l'observatrice et les voyageurs de Bouaye), mais également la dimension intra-subjective et la pluralité des identités constituant chaque protagoniste. Alors le sentiment de relative tristesse ressenti ce matin tient sans doute au fait que j'habite à 10 minutes de mon travail en tram et que je peux aussi m'y rendre à pied en longeant la Loire et que je le vis comme une donnée très importante de mon quotidien, mais je juge un peu vite, c'est vendredi et mes voyageurs feront autre chose demain, ils ont une maison avec un grand jardin et habiter la ville centre ne les tente sans doute pas plus que ça. Ce qui ressemble à de la tristesse n'est qu'une neutralité liée à la routine et au plaisir de maîtriser un quotidien qui n'oblige pas à être sans cesse sur ses gardes. Le concept d'urbanité n'est pas une couche superficielle ou une tonalité qui se limiterait à colorer des déterminants stables comme le capital économique, le rôle des acteurs est fondamental, y compris les plus petits. « Les choix spatiaux sont des choix sociaux qui, dans le contexte historique d'aujourd'hui font sens et font écho à d'autres choix, spatiaux ou non spatiaux ».[38]

La Bernerie-en-Retz 27 Mai 2013

Grand soleil, attendu ici comme ailleurs depuis longtemps, tous les gens en parlent. La gare est toujours fermée, des tags la recouvrent désormais sur la partie basse. Panneau expliquant comment rejoindre l'arrêt de car en cas de perturbations. Un autre panneau annonce les travaux de modernisation de la ligne Nantes-Pornic/Saint Gilles-Croix de Vie, le Conseil Régional annonce le montant de sa participation, soit 73 248 euros.

Le lotissement à côté de la gare est en partie terminé et je peux comparer la pancarte du promoteur et les réalisations, qui ressemblent encore à des images.

J'attends l'arrivée du train de 17h 52, une femme attend aussi, elle est en panne de voiture, elle va donc rejoindre Pornic avec sa batterie dans son sac. Enfant, elle vivait à Pornic, elle habite aujourd'hui en banlieue parisienne et elle a acheté un appartement à la Bernerie, moins cher, elle est pressée que sa fille grandisse pour y venir vivre à

[38] Jacques Lévy, « Liens faibles, choix forts : les urbains et l'urbanité », *La Vie des idées*, 29 mai 2013. ISSN : 2105-3030. URL : http://www.laviedesidees.fr/Liens-faibles-choix-forts-les.html

l'année. C'est la première fois qu'elle prend le train, quand elle le voit arriver, elle le trouve poétique : pas vous ?

Les vertueux du Pays de Retz

> C'est maintenant la quatrième personne qui me raconte ce type de parcours, des attaches liées à la famille d'origine ou construites au fil d'été de vacances entre camping et locations, une vie de travail dans la région parisienne.
> Jean-Paul Kauffmann dans l'ouvrage, *En remontant la Marne*, formule chemin faisant une hypothèse sur une sous-population qu'il nomme « les conjurateurs ». « Depuis mon départ, j'ai rencontré des hommes et des femmes qui pratiquent une sorte de dissidence. Ils ne sont pas pris dans le jeu et vivent en retrait. Ils ont appris à esquiver, à résister, et savent respirer ou humer un autre air, que la lassitude, la déploration, le ressentiment, l'imprécation. Sans être exclus, ils refusent de faire partie du flux. »[39] Il décrit un monde assez délabré, détérioré même s'il y a trouvé les manifestations d'une vie basée sur le don, le bénévolat et la solidarité.
> Le Pays-de-Retz n'est pas un territoire en perte de vitesse, on a vu qu'il gagnait en population, j'y ai rencontré des personnes qui y prenaient place pour fuir des situations plus difficiles et en particulier la banlieue parisienne et des personnes anciennement installées et qu'y s'y trouvaient bien. Toutes me font comme cette femme l'éloge de la tranquillité et d'un possible petit bonheur à condition de ne pas en demander trop. Je les appelle « les vertueux du Pays de Retz.» Ils font de nécessité vertu. Pierre Bourdieu utilise le concept d'habitus pour rendre compte de l'ajustement qui s'opère le plus souvent « spontanément », c'est-à-dire sans calcul ni intention expresse, entre les contraintes qui s'imposent objectivement aux agents, et leurs espérances ou aspirations subjectives. Il s'agit pour lui d'expliquer « cette sorte de soumission immédiate à l'ordre qui incline à faire de nécessité vertu, c'est-à-dire à refuser le refusé et à vouloir l'inévitable ». Les Vertueux du Pays de Retz ont intégré le jeu des contraintes mais ne se soumettent pas, tout comme les conjurateurs, dans un contexte différent, ils esquivent, se recomposent des univers à l'échelle de ce qu'ils peuvent contrôler, ils ne sont ni en retrait, ni exclus et refont société dans les lotissements, les associations, la pratique d'espaces naturels sécurisants. Ils se sont faits une petite place et s'en félicitent quotidiennement.

Trois personnes descendent, une femme seule et un couple avec un *chien*. Le chauffeur nous salue par sa petite fenêtre de côté.
Le ciel est bleu et pour une fois la mer aussi. Je ne résiste pas, je file à la plage, des personnes âgées sont assises sur les bancs au soleil, toutes bronzées, l'une d'entre elles

[39] Fayard (2013), page 61 pour la citation

vend des figurines en tricot : bécassine, un petit marin. Le plan d'eau aménagé qui permet de se baigner quand la mer se retire, commence à s'animer.
La marée est basse, je me rachète du petit matériel de pêche à pied à la grande droguerie. La dame à la caisse : «Ici tout le monde pêche et moi je n'ai pas besoin d'y aller, on m'en apporte. Par contre attention, c'est contrôlé : 3 kilos par personne et la palourde, pas moins de 4 cm ». Elle vend d'ailleurs des paniers à palourdes avec un fil de couleur qui donne la limite haute de remplissage.
Je pêche mon dîner en palourdes, côté poids, je suis en règle, je suis plus limite sur la taille.

Une tenue phare

Je remarque depuis le début de cette recherche, le port fréquent du gilet fluo. Je l'ai vu sur le dos de travailleurs employés de la SNCF et des travaux publics, sur celui d'employés communaux dans les restaurants ouvriers et les cafés, de vendeurs de journaux, de cyclistes le conservant ou non dans le train, des écoliers rentrant chez eux en vélo, de groupes d'enfants en sortie scolaire, de randonneurs isolés. Je le trouverai à vendre à l'espace Terrena de Sainte-Pazanne.
Le gilet fluo est devenu obligatoire pour tous les automobilistes en juillet 2008, les jeunes utilisateurs des transports collectifs en milieu rural (car LILA) doivent en être dotés pour pouvoir monter dans leur car. Progressivement un à un des cyclistes l'ont endossé pour rouler dans la nuit, puis un texte officiel est tombé en janvier 2012 et les cyclistes (conducteur et passager) durent le revêtir pour circuler hors agglomération de nuit, ou de jour lorsque la visibilité est insuffisante. Le gilet fluo a été officiellement nommé et défini : « Le gilet de haute visibilité ou gilet de sécurité est un vêtement, considéré comme un équipement de protection individuelle (EPI), destiné à améliorer la visibilité de toute personne évoluant en bordure de chaussée en situation dangereuse ou sur un chantier. Est considéré comme gilet tout vêtement porté sur le haut du corps tel que veste, parka, gilet, chemise ou chasuble. »
Un marché est né : T2S est une entreprise française spécialiste des EPI de haute visibilité, des films et tissus rétro réfléchissants et du balisage sur les véhicules. Elle est basée au Sorbiers dans la Loire. « Bonjour, en visitant le site T2S, vous entrez dans un monde de haute visibilité et de rétro réflexion, où tout est mis en œuvre pour la sécurité et la signalisation des hommes au travail et de leurs véhicules », nous annonce le site. Rétro réflexion, je commence à comprendre pourquoi les gilets fluo m'intéressent.
Des corps de métier ont enfilé le fluo depuis longtemps comme les cheminots qui travaillent sur les voies, ils ont fait l'affiche du film de Ken Loach : *The Navigators*. Et comme toujours, les créateurs s'en sont mêlés, Karl Lagarsfeld l'a enfilé pour le critiquer et le conseiller dans le cadre d'une campagne officielle de la sécurité routière : « C'est jaune, c'est moche, ça ne va avec rien, mais ça peut sauver la vie. » Ils se sont imposés

sur les podiums selon la formule puis petit à petit dans le prêt à porter : Fuchsia, orange, jaune vif, bleu électrique ! Malgré le haut parrainage de Lagarsfeld, des motards se sont mobilisés contre et ont lancé à leur tour une campagne : « Si le gilet fluo suffisait pour le sauver, ça se saurait », slogan associé à la photo d'un hérisson équipé d'un petit gilet fluo sur mesure. Jouant sur les mots, les motards proposaient : « Sécurité des deux roues motorisées, réfléchissons autrement ! » Dernièrement ce sont les autorités catalanes qui l'ont imposé aux prostituées travaillant sur les routes dangereuses. Chaque fois la raison est de se signaler aux autres, de se rendre visible afin d'éviter l'accident, l'automobiliste près de son véhicule doit l'enfiler pour changer sa roue en cas de crevaison, on sait que le collégien ainsi affublé attend son car et le cycliste dont le vélo est peut-être muni d'un éclairage autonome à dynamo, peut grâce à ce vêtement faire catadioptre avec tout son corps.

La société française par pans entiers va progressivement détenir cet attribut vestimentaire d'un genre totalement nouveau et inventer à sa guise de nouvelles utilisations. Les manifestants vont bientôt y avoir recours pour permettre un dénombrement plus facile par les syndicats, la police et la préfecture, une observation récente prouve que la fluorisation des masses ne résout pas ces questions. Les personnes en situation festive vont l'ajouter à leur déguisement : bizuts, enterrement de vie de garçons ou de jeunes filles, carnaval.

Même si des citadins y ont recours, il est d'évidence un élément vestimentaire du rural et du périurbain et plus précisément de ceux qui se déplacent dans ces territoires. Il permet aussi de revenir sur le jeu entre autonomie et contrainte, entre ceux qui devancent les règles et ceux qui les transgressent. Le port des EPI, s'il cherche à rendre visible les corps dans des situations de danger, fait disparaître les personnes qui en sont vêtus, c'est un peu le cas de tout uniforme mais dans le cas du gilet fluo ce jeu du visible/invisible est bien sûr paradoxal.

Et moi je relis ce texte et je surligne des bouts avec mon feutre fluo.

Pont-Rousseau

J'ai les photos d'Emmanuel Pinard qui a terminé son travail sur les abords des gares de la ligne. Je les regarde, je ne souhaite pas les commenter mais donner à voir autrement, au fractionnement des images photographiques, je propose un texte qui relie, assumant comme lui d'ailleurs une interprétation de ces territoires.

Le terrain m'appelle, départ 7h 20 ce mardi matin début octobre, direction Pont Rousseau.

7h 35, Commerce, espace public saturé.

7h 40, Le tram ligne 2 pour Pont-Rousseau arrive, bondé, la plupart des gens descendent, je monte il reste des places assises peu de gens sont montés à Commerce

et tous ceux qui ne sont pas descendus à Commerce vont descendre à Pirmil. Je finis donc seule dans le tram jusqu'au terminus en regardant les photos d'Emmanuel, l'idée c'est d'aller là où il a fait ses clichés. Avant de descendre, je jette un œil aux barres d'immeubles qui dominent ses clichés et qui forment les plis d'un éventail, à la fois disjoints et reliés.

Pont-Rousseau, aujourd'hui croisement de flux, a failli devenir une commune, une pétition a circulé au printemps 1861 qui a recueilli 452 signatures, ce sont des artisans et des commerçants Roussipontains qui en sont à l'origine, estimant que leur quartier à tous les attributs d'une commune et qu'ils n'ont pas à payer pour les autres habitants de Rezé. Cette première revendication n'aboutira pas, la demande sera refaite en 1869 et les volontés de sécession cesseront. Plus tard Nantes cherchera à annexer Pont-Rousseau en 1906 et 1946.[40]

Je retrouve la petite gare aux portes bleues, le chef de gare est dans son bureau, le jour se lève. Je contourne la gare et rentre dans la salle d'attente, tout est en place : le distributeur « Mon billet TER c'est ici », les chaises en bois clair fixées au mur, le composteur Tan. En attente d'un train au nœud ferroviaire de Culoz, Jean Christophe Bailly dans « Le dépaysement » tourne autour de la figure du délaissement et des appels nostalgiques du ferroviaire et de sa chaîne de sens unanime qui se transmet d'une gare à l'autre. Le TER appartient à cette chaîne mais il en est comme un sous-ensemble. Cette impression correspond bien à l'histoire, car Pont Rousseau a été exclu du tracé de la ligne Nantes-Bordeaux, entraînant un dépérissement au XIXème. La construction de lignes locales ne compensera qu'en partie cette perte.[41] Je ressors sur l'arrière de la gare, les bicloo sont là aussi : il en manque 6 sur 20 et je ne sais pas trop à quoi me sert cette information. C'est chaque fois pareil, quand je commence une séance de terrain, je dois m'échauffer et compter c'est comme faire des pompes. Les trams arrivent un à un presque vides, des vélos filent par la rue de la gare qui se faufile sous le pont de la rue des Chevaliers, c'est l'esquive de la gare et du ferroviaire, ils arrivent de je ne sais où en vélo et glissent vers les nouvelles cliniques ou le pont de fer en direction de Nantes.

Un balayeur fluo balaie sous l'aubette du tram, ce n'est pas le premier gilet du jour, un cycliste sur trois en porte un et à Commerce les marchands de journaux gratuits en étaient vêtus. Des gens arrivent sur le quai de la gare : une femme avec un sac à dos quechua, tiens quand on travaille sur le logement social, inévitablement Leclerc sort,

---

[40] Cf « Les rendez vous du patrimoine de Rezé. » « Pont-Rousseau, quartier rezéen », ville de Rezé, 2010.

[41] Septembre 1875 : premier train Nantes-Pornic qui dessert aussi Machecoul et Paimboeuf ; 1893 : ligne Nantes-Legé qui dessert Rocheservière, abandonnée en 1935.

sur le logement c'est Ikéa et sur le périurbain c'est Décathlon, deux hommes arrivés en voiture, cinq jeunes isolés avec leur portable, un mendiant qui mendie. Vont-ils à Nantes en train ? Si oui ils évitent un changement de tram s'ils vont dans ce quartier de ville ou s'ils reprennent un autre train.

Le train de 8h 13 en provenance de Pornic arrive et s'arrête, plein comme un œuf, la densité du flux est telle que mes voyageurs du quai sont engloutis, ont-ils pris le train pour Nantes ? Sont-ils venus chercher des voyageurs ? Plutôt des voyageuses d'ailleurs qui se dispersent entre le tram et la rue de la gare. Le train va repartir, je regarde à l'intérieur, il reste pas mal de voyageurs, la plupart des places assises sont encore occupées, les gens lisent des livres, des revues, des tablettes, d'autres téléphonent, aucun ne regarde vers le quai.

Le chef de gare a mis sa veste et sa casquette et pris sa lanterne, il siffle, le train repart, le balai du train a pris moins de deux minutes, rien avant et rien après, il faut être là et j'y suis.

Le tram Orvault/Grand Val déjà bien garni par les voyageurs du TER reçoit aussi les gens de Pont-Rousseau qui arrivent à pied ou ceux qui viennent de laisser leur voiture au parking relai, plein lui aussi.

Ceux qui sont descendus du dernier tram en provenance du Nord Loire esquivent à leur tour par la rue de la gare.

Je reviens sur le quai, le chef de gare a quitté son uniforme et cause à un ami/collègue près du poste d'aiguillage, je remonte la voie du côté de la gare, en face c'est la campagne, du moins un petit bout et juste au moment où je le pense des oiseaux me le confirment, au-delà les toits et la verdure du petit quartier de Port au Blé où Emmanuel a fait un cliché.

Je ne traverse pas mais m'approche des wagons sur la voie de garage, je vois de la lumière, du linge, ils sont habités, je pense squat, je descends du quai et contourne les vieux wagons en partie tagués, des containers bleus marqués SNCF sont disposés sur l'arrière et plus loin deux bungalows blancs Loxam bordés de rouge forment un espace cuisine, un type me voit et sort, il est en short et porte des tongs, image du touriste en camping. Il est intendant et appartient avec une équipe de sept gars à la SNCF, ils sont là pour le chantier de réfection du pont de Pornic. Sur le mur sont affichés des articles de Presse-Océan et d'Ouest-France qui expliquent le chantier de réfection. Il y a aussi des affichages syndicaux de la CGT. Les deux containers bleus sont leurs douches, les WC et les vestiaires. Les gars utilisent de la peinture au plomb et doivent respecter tout un parcours pour se laver et déposer leurs vêtements de travail. Oui les deux bungalows sont leur cuisine et c'est lui qui gère à la fois l'intendance du chantier en

approvisionnement et qui se charge des repas, la SNCF paye l'eau et le café, le reste c'est pour eux. Plus loin ce sont des containers de stockage.

Les wagons de la voie de garage sont les leurs, il me fait visiter, chaque cabine correspond à une petite chambre avec un lit une place, un lavabo et un placard. Un peu vieillot, je dis mais je pense crasseux, on est habitués, me répond-il, on aime bien et ces wagons nous suivent sur tous les chantiers mais c'est la fin, RFF cède ses voies de garage et bientôt on aura des remorques dortoir qui arriveront par la route, il m'en montre une immense plus loin, ce sont aussi des gars de la SNCF qui travaillent pour la Région. Ils ne se connaissent pas, ceux- là sont là depuis deux jours et eux depuis l'été et le chantier est plus long que prévu, mais lui se trouve bien ici.

Ils sont 7 en principe et il y a trois équipes comme la leur pour toute la France. En ce moment ils ne sont que 4 de leur équipe habituelle, lui est de Vitré, y'a un gars de Romilly, un autre de la Haute Marne, Philippe de Béziers est venu en renfort, y'a aussi Joël d'Amiens et Gérard le chef d'équipe qui est de Vichy, quand il fait beau il vient en camping-car avec sa femme, en ce moment Willy et Franck sont à Saumur pour quinze jours et Stéphane est en stage sur les plateforme de visite (?) à Clermont. En principe ils ont 3 camionnettes mais il y en a deux parties aussi à Saumur, alors ils ont dû en louer une. Lui fait ce boulot depuis 2007 et pense continuer pour les défraiements. La SNCF ça se dégrade, d'ici peu ils ne seront même plus capables d'avoir des wagons, non les remorques dortoirs, il n'est pas pour même si elles seront neuves, ils tiennent à leurs wagons : on est chez nous, c'est bien et puis il faudra trouver les terrains et les branchements, le problème ne se posait pas dans les wagons sur les voies de garages. Si vous voulez voir les gars, ils sont sous le pont roulant. Je le quitte et le remercie, si je veux visiter le chantier, c'est possible, il faut s'équiper. Il se dirige vers le portail, pour libérer la voiture d'une dame qui se croyait sur le parking relai et qui s'est fait piégée, elle est en panique. Même s'ils ne sont pas « roulants », ils appartiennent à la SNCF et le revendiquent, dormir dans un wagon fait lien et s'ils perdent leur wagon, tout est permis, la privatisation les guette !!!

Je quitte cette petite zone blanche de la carte IGN 1223 E, trop tard pour aller vers Port-au-Blé, mon prochain train s'annonce.

8h 40. Arrivée d'un TER lui aussi bondé, davantage d'hommes cette fois. Le chef de gare parle au chauffeur. J'ai le temps de voir ceux qui continuent jusqu'à Nantes, des travailleurs et des grands voyageurs avec de grosses valises. Deux flux à la sortie du TER : l'un vers le tram et l'autre vers la petite rue de la gare. Je suis ceux-là ou plutôt celles-là et m'engage derrière elles dans le goulet sous le pont, elles vont presque toutes rentrer dans le nouveau bâtiment du labo d'analyse médicale, le bâtiment du 6 rue de la gare vert pistache et noir qui compte 8 étages, il est 8h 50. Il comprend une

école d'infirmière, des salles de conférences, un centre de dialyse et plein de services, j'entre, le bâtiment est profond et si on le traverse de part en part, on arrive à une cafétéria avec un petit kiosque, beaucoup le traversent pour rejoindre les cliniques. Ce territoire porte la poisse, les services de cancérologie ont remplacé l'ancien abattoir intercommunal. Je demande à l'accueil, oui de gens en soins tous les deux jours, des habitués captifs. Tout est neuf, rien à voir avec l'univers des cheminots. J'hésite à prendre un café là, les clients sont des patients et j'ai déjà bu un coup la semaine dernière à la cité sanitaire à Saint-Nazaire en laissant mes étudiants aux Landettes, ça n'est pas si facile de prendre place dans ces espaces où la souffrance est sensible, et pourtant je trouve bien que ça soit possible.

Je retraverse le bâtiment et ressors, le trottoir ressemble à un chemin, une haie me sépare de la voie, de l'autre côté j'aperçois les entrepôts de la savonnerie SDA et la parfumerie Bernard, l'odeur de la savonnerie va m'accompagner tout un moment, dur d'imaginer les parfums à venir. En face le bâtiment neuf d'où je viens se prolonge au-dessus de la rue de Tabarly pour former un immense ensemble médical, plus qu'un îlot presqu'un petit quartier. La petite route est saturée d'ambulances, de voitures, de piétons, de cyclistes fringants, de joggeurs jeunes-retraités, de camionnettes qui tournent pour la zone industrielle, de patients fragiles et de travailleurs pressés.

Je prends à gauche au niveau du passage à niveau, les ouvertures de la maison de garde barrière sont barricadées avec des plaques de métal, j'emprunte la piste cyclable qui mène au pont de fer mais je descends juste avant le pont par un escalier métallique pour essayer de rencontrer l'équipe des gars. La camionnette SNCF est là, le compresseur est en route, les gars sont suspendus sous le pont qui est emballé pour le chantier, je ne les vois pas, le pont de Brooklyn était ainsi emballé l'an passé.

Je longe la Loire vaseuse, ce matin elle n'est pas grise mais brune, bronze en fait. J'aperçois l'embouteillage du pont de Pirmil, il y a des canards et des petits bateaux de pêche à la civelle. Je pense à Kauffmann remontant la Marne, je n'ai pas de cigare, mais il me reste un bout de cigarillo au fond de la poche. J'avance sur le chemin qui longe la Loire jusqu'à l'Esclain, à gauche la savonnerie, le bruit du compresseur décroît et le déversoir de la station d'épuration prend le relai. L'Esclain, une grille, au-delà une passerelle mène à une barge charmante le long de laquelle est amarré un bateau, peut-être un ancien roquio. En face la pointe ouest de l'île de Nantes et au fond le clocher de Sainte Anne. J'arrive à Haute-Ile au quai de l'échouage, les maisons sont hautes, on y lit les terribles crues de la Loire de la fin du XIXeme et du début du XXeme, les maisons en gardent la mémoire, elles sont toutes rénovées avec des terrasses, des vérandas. Je quitte la Loire et j'emprunte la rue Paul Danet. L'odeur de la savonnerie persiste, décalée des petits univers soignés, parfois branchés. Une placette, puis la rue

de la vierge avec une petite niche grillagée avec une vierge offerte en remerciement par le survivant d'un naufrage. Pause au café des Isles, je monte par le perron de granit aux marches usées, j'arrive en même temps que le livreur de bière, il prend un canon et moi un café, la patronne parle avec le cuistot du plat du jour et des entrées, de la rosette et des œufs durs. Une fille monte se changer et redescend en blouse travailler dans la salle de restaurant, la patronne boit une menthe à l'eau, arrive une autre femme, elles font le planning des animations, parlent de Bar Bar, du dimanche des créateurs. Le livreur :

- Bon il faut que j'aille en ville, mais oui ici c'est la campagne. Je vous laisse à jeudi, bon courage.

Y'a un effet Grand Meaulnes dans ce lieu et dans ce moment après les wagons crasseux, la dialyse, mais le rural est un leurre, on est dans une enclave urbaine, je ne la vois pas, mais je l'entends. Je resterais bien quand même manger là mais il est 9h 30. Je regarde les photos d'Emmanuel, ah là là, je suis trop loin, il n'est pas allé du tout par là, j'ai perdu le fil de mon protocole. Je sors, je pousse jusqu'au restaurant ouvrier des Bienvenus et je reviens vers la gare par la rue des Chevaliers, reste de l'île qui était autrefois séparée de la Loire par le canal de Rezé. J'entends mon prénom, c'est Marie, une ancienne voisine de jardin de la Fournillère, elle a vieilli, elle vit dans un HLM qu'elle a eu neuf et passe là tous les jours pour prendre son tram, elle travaille au centre de transfusion. Elle est originaire de Pont Rousseau, elle aime ce quartier. Le soir elle descend du tram à Pirmil, longe la Loire par un chemin, traverse par le barrage sur la Sèvre et suit ensuite la Loire jusqu'à chez elle. Elle adore. Je l'accompagne jusqu'à la station de tram et moi je traverse le parking relai, plein. Des panneaux indiquent des places pour ceux qui font du covoiturage pour au moins trois personnes, je me demande comment c'est contrôlé. J'arrive place des Martyrs, Banlieue 89 en a pris un coup, comme Castro, les aménagements sont défraichis, les magnolias assombrissent les façades, café le petit tram, je traverse, Roc'Eclerc occupe un grand rez-de-chaussée, je découvre un monument à Jean Moulin, aux fusillés, aux déportés et à leur famille. Je ne l'avais jamais vu. Avenue de la Libération, péri urbain ou banlieue ? Les bâtiments, les commerces, une succession de petites crêperies, restau chinois le lotus d'or, Dominos's pizza, les laveurs font les vitres, couleurs vives, vernaculaire urbain où le travail esthétique se joue à la parcelle mais pas du tout sur un ensemble. Je traverse pour redescendre en direction de la rue Alsace Lorraine, un homme en robe avec une veste à capuche se dirige sans doute vers la mosquée, à droite rue Jean-Baptiste Vigier le temple du fitness dans un ancien bâtiment rénové, l'homme en robe est là, il me demande une clope caché dans sa capuche, il est black, il regarde les belles jeunes femmes sortir de leur entraînement, je remonte vers la rue Alsace Lorraine, Saveurs

portugaises, restaurant Konakry, restau italien, le bistrot Le canon à pat' est toujours là, nous y avions déjeuné avec Anne au cours de notre enquête sur la mosquée voisine, je ne sais pas si les Repaires de Daniel Mermet s'y tiennent toujours. La mosquée mitoyenne se trouve dans un ancien commerce, elle n'a pas changé, sur la pancarte il est toujours écrit à la main : « Association culturelle musulmane de Rezé vous souhaite la bienvenue dans la mosquée Nic Ma. » Mes terrains d'enquête ne cessent de se recouper. J'hésite, reviens sur mes pas, l'homme en robe rentre dans la mosquée, à l'étage des chaussures sont alignées sur le rebord extérieur de la fenêtre. En face c'est toujours Top garage, je prends la ruelle René Cassin et je tombe sur une salle des Témoins de Jéhovah dans un hangar refait à neuf. Je remonte vers le Rosaire, toujours fermée. Trois religions dans un mouchoir de poche. Le petit café Le Trotteur est fermé. Je traverse vers le panneau qui se trouve en face : «Site confluent. Quartier Pont-Rousseau : déconstruction et dépollution, travaux réalisés par l'agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie » Panneau percé, tagué. Le thème de la confluence est repris partout. Je monte sur le talus, partout des blocs de pierre et des buttes de terres barrent l'accès aux éventuels Roms, la valse des installations/expulsions est d'actualité dans ce secteur, le panneau annonçant la vente de tapis d'orient vieillit, devient de plus en plus joli, c'est pour moi une véritable icône de l'entrée de ville par le sud Loire. Devant, le grillage est éventré, plus loin un calicot annonce le 8ème salon du tatouage à la Trocardière. Je rejoins le rond-point carré devant les nouvelles cliniques, un couple de gens âgés en vélo un peu étranges – ou plutôt décalés - ils tentent de se faufiler, ils ont des légumes sur leur porte bagage, lui une casquette, elle un fichu, je les suis des yeux, ouf ils ont réussi à tourner, mais lui a fini par mettre pied à terre. Je monte sur le trottoir de la rue du Général de Gaulle, le long du central téléphonique qui paraît abandonné et qui ne l'est pas, il y a de la lumière dedans et du matos qui brille. En face le bâtiment vert et noir de ce matin, il est 10h 30, je ne veux pas rater l'arrivée du TER de 10h 40, je monte sur le pont et domine la gare, le chef de gare est prêt. Je pense à mon film fétiche, *Le parapluie* de Mikhaïl Kobakhidzé, le grand chef d'une gare miniature doit annoncer d'un coup de corne l'arrivée des trains pour que les ouvriers sur la voie s'écartent, il est toujours en retard pour mettre son costume et sa casquette et pour prendre son drapeau, trop occupé à jouer de la flûte à son amoureuse. Je vois l'intendant SNCF sur sa zone pas du tout blanche et voilà le petit TER, il pleut, il s'arrête, il y a moins de voyageurs que ce matin, la plupart vont vers le tram, moi aussi je redescends par l'escalier et je prends place dans le tram, il pleut trop. Le tram ralentit dans le virage et c'est parti vers la station Pirmil, plein de gens encore, des blacks beaucoup, le pont de Pirmil, le pont de fer à gauche, j'aperçois les silhouettes des gars de l'équipe de Gérard. Mangin, je passe

devant le site de projet de mes étudiants à Vincent Gâche, pont de la Madeleine, à Commerce il y a pas mal de Roms qui font la manche et qui tournent et virent, je file chez Coiffard acheter le dernier livre d'Emmanuel Pagano et celui de Daniel Morvan. Sur la zone dite blanche, il n'y avait rien quand il est venu, les magnolias de la place des Martyrs étaient beaux au soleil de l'été, lui aussi a pris la pancarte Confluence sur la dépollution et sur la même photo au fond on aperçoit celle des tapis d'orient. Les barres d'immeubles dominent plusieurs clichés, je les ai vues mais pas autant que lui, il s'est avancé vers le Port-au-Blé et moi j'ai filé vers l'eau comme toujours.

Le mardi suivant, je repars cette fois à pied à partir de l'école d'archi, de nombreux chantiers de constructions sur l'axe du bd Victor Hugo m'obligent à marcher sur la rue, je bifurque vers le pont de fer à la hauteur du dédoublement des voies de chemin de fer, près de la berge sous la parcelle des Papeteries de Nantes, un petit camp de Roms, trois quatre caravanes, un homme travaille le métal, il porte un chapeau et des grandes moustaches, Tzigane heureux, qu'on a même vu.
Je prends le pont de fer, j'entends les gars au travail, à la moitié du pont, un homme de l'équipe prend une pause, il a enlevé ses bouchons d'oreille, regarde la Loire, les autres sont dessous, le bruit est fort et pénible. Un homme marche comme moi sur le pont, il fait des photos. Entre les poutres de métal, je vois la confluence, les eaux de la Sèvre pénètrent celles de la Loire sans que celle-ci ne semble s'en apercevoir. Je redescends sur la rive sud, passe sous le pont et longe la Loire, il y a les traces d'une ancienne pile de pont, le chemin est entretenu, il est bordé d'un mur qui l'isole des nouvelles cliniques, le chemin est en contrebas, on ne les voit pas et eux voient-ils la Loire ? Je croise un jeune homme avec des béquilles, le mur s'arrête et les nouvelles cliniques apparaissent, immenses baies vitrées, blouses blanches et lits, le paysage adoucit l'univers hospitalier et l'hôpital durcit ma flânerie, le bâtiment fait une courbe qui accompagne la confluence, je passe insensiblement des berges de Loire à celles de la Sèvre. La Loire est basse, aujourd'hui elle est grise, la vase brille, des saules, des fleurs, ça sent le curry comme à Houat, le chemin se sépare, je reste au plus près de l'eau et le bruit de la chute du barrage sur la Sèvre augmente. Les arbres se font plus hauts, le chemin est toujours aussi propre et la nature demeure assez sauvage tout en étant comme domestiquée, si je le note c'est que ça m'étonne parce que j'ai le sentiment d'être dans un terrain vague. Qu'est-ce qu'un terrain vague ? Un espace pouvant servir de refuge aux personnes éjectées de la ville, à celles qui viennent y faire ce qu'on ne peut faire dans la ville, entre Carné et Pasolini.
Sur le barrage, une plaque : « Bienvenu sur la Sèvre nantaise. Patrimoine du département de Loire-Atlantique. Section Nantes-Monnières. Barrage du Pont

Rousseau ». C'est le dernier grand affluent de la Loire. Le site internet de l'Etablissement Public Territorial du bassin de la Sèvre Nantaise est très bien fait et je vais y apprendre que la Sèvre Nantaise est caractérisée par 6 unités paysagères, la dernière qui est sous mes yeux est la Sèvre urbaine et navigable, de Vertou à Nantes. J'ai lu que les rivières du bassin versant de la Sèvre Nantaise ont une qualité de l'eau très médiocre, plein de pesticides, nitrates, phosphore, matières organiques··· et que la dynamique des écoulements est perturbée par des ouvrages hydrauliques (seuils, chaussées de moulins, vannes et déversoirs, clapets) qui n'ont plus leur fonctionnalité d'origine.

Je butte sur le portail qui protège l'accès aux installations liées au barrage, je contourne le petit local technique en béton et j'atterris directement dans le mémorial aux soldats français morts en Algérie. Je fais le lien avec les sculptures métalliques de Pont-Rousseau. Réalisé en 2009 par l'agence Roulleau qui a suivi aussi le chantier du mémorial à l'abolition de l'esclavage. Je suis déjà sur une excroissance de la place Sarrail, celle du rond point carré. Des cheminements, des totems, l'acier corten dans toute sa splendeur, merci Ouest industrie, un petit plan d'eau Je compte comme chaque fois que je ne sais pas trop quoi penser : 2 morts en 54, 10 en 55, 51 en 56, 63 en 57, 73 en 58, 51 en 59 dont un Pasquier, 30 en 60, 32 en 61, 25 en 62, 4 en 63, pas de pot. Et puis 1 en 72 et 1 en 78, l'histoire ne dit pas si c'est des suites de leurs blessures, donc 350 morts en tout. Mais je ne fais pas un rallye, ni un jeu de piste. Je pense aux harkis, à Zahia Rahmani et sur un autre totem, je lis : « La république française témoigne sa reconnaissance envers les rapatriés, anciens membres des formations supplétives et assimilés ou victimes de la captivité en Algérie, pour les sacrifices qu'ils ont consentis ». Sur un autre plus loin : « journée d'hommage nationale aux harkis » Puis une phrase de Lyautey, maréchal de France de 1925 anticipant sur l'autonomie à prévoir de l'Afrique du Nord et enfin Camus Albert de 1957 sur la cohabitation juste. Quel mélange, la mémoire vive est empêtrée et l'Histoire n'est pas encore écrite. Je me souviens de l'engagement de Jacques Floch, ancien maire de Rezé, auteur d'un livre sur cette guerre, pour que ce mémorial existe. Un homme qui pourrait avoir fait la guerre d'Algérie est assis sur une des marches, la tête dans les mains, en fait il a un dossier de santé posé près de lui. Quant au général Sarrail, c'est aussi une mauvaise piste puisqu'il a fait la guerre de 14-18.

Je passe le pont de la Rochelle sur la Sèvre que Marie emprunte le soir, pour rejoindre la confluence amont. En face l'îlot des cliniques, rebaptisé « Confluent », m'apparaît dans son épaisseur, quatre barres parallèles. Je domine la passerelle du barrage, nette, blanche. La ville gronde, je rejoins la berge, le chemin est très beau, la Sèvre est en contrebas du fait du barrage, la Loire est plus haute et la vase affleure le chemin, un

civelier est en pêche. Je vois arriver le train de 16h 35 sur le pont de fer, le passage du pont est très bruyant, en décalage avec l'image douce du petit TER bleu. Plus loin deux hommes sur un banc, ils parlent en arabe, connaissent-ils le monument d'en face ? Des petits lapins de garenne détalent de partout. Ici ou là des traces de constructions anciennes. Je repense à la bataille de Nantes, une autre guerre mais qui a bien eu lieu ici en juin 1793, Nantes la républicaine résiste aux Vendéens de Cathélineau qui y trouve la mort, une page clef de la révolution français. Du quartier Dos d'âne que Gilles Bienvenu m'a montré sur le plan Cacault de 1759, il ne reste que quelques tas de cailloux.

Je poursuis, les lapins se faufilent dans les fourrés au bord de l'eau, j'aperçois une fumée, c'est un type qui cuisine sur un petit feu de bois, je m'approche et le salue, il m'invite à m'accroupir, ce que je fais, il épluche des pommes de terre, du riz cuit dans la poêle, il sort une belle coulemelle d'un sac, je ne comprends pas ce qu'il me dit, sauf qu'il est Tchétchène, on essaye de se parler, il sort son dossier de demandeur d'asile, il a dormi au Foyer Saint Benoît mais ce soir, oui il dormira là, il m'invite à manger. Je dois partir, en fait ce soir je vais au vernissage de l'expo de Georgia Nelson à la Roche-sur-Yon, je dînerais là-bas au restau et je repenserai souvent à lui. On se quitte, on se serre la main, je suis frappée par le calme de cet homme, seul et qui va dormir dehors, il en a vu d'autres mais quand même.

Juste à l'angle du pont de Pirmil, je retrouve les deux pêcheurs de l'autre jour, moins causants que le Tchétchène, ils ont pris possession de ce petit espace et le défendent, les étudiants parleraient d'appropriation et là, ils auraient raison. Ils se le sont pris en propre ce petit belvédère, ils ont installé des calles pour tenir leurs lancés, je passe mon chemin. Sur la place défilent des vidéos d'artistes sur les écrans géants sur le thème : assises assiégées, il s'agit d'une réflexion sur la réutilisation des bancs délaissés : « Afin de véhiculer une nouvelle ambiance urbaine, je propose à la manière d'un parcours de santé, des panneaux invitant à réaliser des positions incongrues sur les assises et une cartographie révélant la population des différents sièges à Nantes. Dans un même temps des vidéos illustrant cette pratique sont diffusées sur les écrans info-Nantes. Par le biais de l'absurde, donner une visibilité nouvelle à ces assises délaissées » sans doute de l'art engagé, ce jeune artiste dont je ne trouverai pas le nom qui fait de la gymnastique sur les bancs publics. Des petites pancartes annoncent une course contre la mucoviscidose. Je suis sonnée par le télescopage de toutes ces histoires.

Je traverse vers la place Pirmil, toujours beaucoup de monde, c'est l'heure des scolaires, des cars partent vers Vertou, Le Pellerin, Saint-Aignan-de-Grandlieu, Arthon-en-Retz, tous les coins du Pays de Retz que ne dessert pas le TER, une fois les personnes embarquées, le tri se fait au niveau des couleurs de peau. Devant le café des Pyramides,

plusieurs blacks assez âgés, les Arabes sont devant l'Instant café, un pôle associatif, une caisse d'Epargne, je glisse dans la ruelle formée par les deux bâtiments du petit centre commercial, la boucherie de Pirmil est toujours là et son boucher barbu aussi, j'hésite à rentrer pour lui parler, un jeune est assis devant, je n'ose pas, en face un magasin de confection chez Claudine Renard, complètement décalé de ce petit quartier cosmopolite, il tient la place du local, je ressors vers le snack bar la Luna et le Ripaillon avec son enseigne sur le toit : un chef cuistot en statuette, voilà il faudrait venir déjeuner là un jour. Des chauffeurs de la Tan discutent horaires, ils doivent avoir un petit local ici. J'aperçois une silhouette de moine, c'est elle, une femme artiste que j'ai déjà rencontrée, elle ne me reconnait pas. Je pense à la banlieue de Maspéro, ici se croisent des destins très contrastés, il y a du transit à plusieurs échelles, ceux qui y passent sans y séjourner sont des gens du coin, ceux qui séjournent viennent de plus loin. Je monte dans le tram presque vide dans ce sens, à cette heure de fin d'après midi, le flux principal quitte la ville, en passant sur le pont de Pirmil, je regarde si de la fumée sort du petit bois, mais rien. Je pense à tous les demandeurs d'asile et je me demande comment font les habitants de Calais et ceux de Lampédusa. La rencontre avec le Tchétchène donne le ton grave et doux de cette journée de terrain.

Sainte-Pazanne 18 Octobre 2013

J'arrive en voiture à la gare, branle-bas de combat, une dizaine de Chinois avec de très grosses valises sont devant la gare, le train s'est arrêté à Sainte-Pazanne et ne peut repartir, il y a un train en panne près de Pornic et comme il n'y a qu'une voie, les voyageurs vont devoir attendre un car pour Nantes. Une femme de la SNCF me voyant sur le quai me prévient, je lui explique que je ne prends pas le train, elle dit : ah oui je vous reconnais. Elle est très ennuyée surtout pour les Chinois, parce que ce ne sont pas des navetteurs. Je la rassure, ils n'ont pas l'air inquiets et c'est intéressant pour eux. Vous croyez ? Je le pense même si j'ai un peu de mal à la convaincre, ils regardent autour d'eux, ils doivent saisir tous les détails de l'image du village français. La dame poursuit : pourvu que Groussin puisse venir parce que les chauffeurs connaissent la route et les arrêts sinon un habitué pourra guider mais bon. Il fait beau avec un petit vent d'est un peu vif, la gare est belle, le petit parking est plein.

Le train de 15h 40 n'arrive pas et un autre agent de la SNCF vient me prévenir, j'entends : mais non cette dame elle ne prend pas le train et n'attend personne ! C'est ce que je ne fais pas qui me fait me repérer.

Des petites pancartes en bois indiquent le circuit vélo : Cœur de Retz en VTC, bornes 4, 5, 6.

Le prochain train est à 16h 55, j'ai le temps de faire un tour de bourg, cette fois l'expression a du sens.

Salle du comité des fêtes, le café de la gare a l'air fermé et son restau aussi, Espace Terrena, vente de cartes de pêche, c'est peut-être un commerce hybride, qui continue d'accompagner le monde rural et s'adapte aux habitants du péri-urbain, à voir. Le centre social est dans une grande maison bourgeoise du XIXème, il y a deux autres grandes maisons du même genre en alignement le long de la place du champ de foire. Un WC canin qu'on imagine mal sur un champ de foire en activité. La poste est dans un assez joli bâtiment ancien. Résidence Victor Ecochard. L'église du XIXème est énorme et voilà l'hôtel du Cheval Blanc où je pourrais venir passer une nuit, le ferais-je ? Plein de commerces pour les vieux : une pharmacie spécialisée en déambulateurs, des marchands d'appareils auditifs et autres prothèses dentaires et de vue, des assurances. Je prends la rue de l'église au coin du Cheval blanc, atelier bouton d'or, le parvis de l'église est immense et l'Hôtel de Ville qui donne sur un de ses côtés est sous dimensionné. Des grands portraits sont tendus devant l'Hôtel de Ville : nous ne les oublions pas ! Qui ? Quatre otages du Sahel. Commissariat, grand café tabac : Les Tabatiers, j'y achète : « Une commune au cœur du Pays de Retz. Sainte-Pazanne au temps jadis » de Jean Louis Greslé. Des grands bacs de la Croix Rouge pour la collecte de vêtements. Les coiffeurs et coiffeuses rivalisent d'invention : R'coiffure, Myriam S'Tétic, Crea'tif ! Plus loin sur la gauche c'est la salle Jeanne D'arc là où se déroule chaque année depuis 1933 le célèbre Christ Roi.

Le Christ-Roi

Paul Greslé, (tient l'historien local c'est le fils ?) en est l'auteur, l'aventure a commencé auparavant à Trignac où il était ingénieur à la fonderie. Le changement de rive de Loire tient à l'abbé Portier qui lui a fait appel. C'est une revue religieuse, le succès est tel qu'il y a plusieurs représentations chaque année. Je vais souvent y penser en marchant dans les rues de Sainte-Pazanne, je croise sans le savoir le Christ, Marie, des anges. La fête du Christ Roi est une fête chrétienne, instituée par le pape Pie XI, en 1925, afin de mettre en lumière l'idée que les nations devraient obéir aux lois du Christ, une sorte de charia catholique en somme. On en est à la 80eme année de passion comme dit le site du théâtre. Cette revue mobilise 220 participants en 40 tableaux. Aujourd'hui les organisateurs parlent de fresque théâtrale. Le site se termine par ces mots : « Les artisans du Christ-Roi, ainsi qu'on les appelle ici, sont légitimement fiers de participer à ce grand spectacle, et leur émotion n'est jamais feinte quand la chorale entonne le chant final : « O Christ-Roi, Lumière féconde, par tes clartés guide nos volontés, prends nos bras, prends nos cœurs pour que règne sur le monde, la justice et la charité ». Tous

> les textes récents cherchent à montrer l'enjeu d'une symbiose entre foi et culture et par-dessus tout, les valeurs d'une histoire collective qui fait lien entre les générations. La salle Jeanne d'Arc accueille aussi d'autres spectacles, en ce moment *Espèces Menacées* de Ray Cooney par la troupe Evolution : Par mégarde, Yvon a échangé sa mallette contre celle d'un inconnu dans le RER (dommage que ça ne soit pas dans le TER). Là où se trouvaient ses gants et son sandwich, il y a désormais des millions....

Et puis une voiture ralentit, c'est Pierrot, mon fils qui travaille dans une écloserie d'huîtres à Bouin, on est contents de se trouver, il est beau dans son costume de travail et rit de moi, de mon drôle de travail. Petit, il avait écrit sur la fiche demandée par les profs à métier de la mère : fait parler les gens. Il me raconte que quelques jours plus tôt toute la rue était bordée des deux côtés par des camions de pompiers, on enterrait un pompier. On se quitte, il reprend la route pour Rezé.

La valse des cars LILA commence et ça roule sur la départementale. Tous les gosses en vélos portent des gilets fluos mais certains le quittent au plus vite, les gars surtout, pour séduire les filles ?

Place du Pays de Retz, bar le Flavy, plus bas un beau magasin Les lunettes Christelle, je regarde les annonces de ventes, ici les terrains à vendre font entre 500 et 900 m2 et les maisons autour de 200 000 euros pour des types 4, pas si bon marché que ça. Ouest-France titre : Réaction autour du Pasino qui alimente la chronique locale.

Les commerces de la place du Pays de Retz jouent la carte du rural sud Loire avec le vert, île de Retz : Aux Pains des Fées, Au lys de Retz, Al Pazzio Paz Pizza a aussi sa devanture en bois à l'ancienne dans un rouge sang de bœuf cette fois. Maison rurale et culturelle des associations, c'est là que se trouvent la Mission locale et un bureau de la Caisse des Dépôts et Consignations. Une statuette religieuse au dessus de la porte, ici la religion ou du moins son histoire est partout, c'est encore l'identité du pays de Retz, comme si la sécularisation était encore inachevée. Au milieu de la place, une sorte de kiosque avec un dôme en plexi tout brouillé, il a pris la place symbolique des anciennes halles souvent mentionnées dans l'histoire locale. Deuxième cabinet immobilier. Un beau tracteur orange traverse la place. Au loin : L'art du placard et BOIZANNE INSIDE, le spécialiste local de l'ameublement, annoncé comme convivial, familial, fonctionnel et accueillant, je vais aller voir ses plus de 1500m^2 d'exposition. Plaisir d'entendre, Aréas assurance. Deux gamines en vélos, l'une des deux a ôté son gilet fluo, roulé sur le porte bagage. Escale beauté. Je reviens sur la place du champ de foire, un panneau sur les places handicapées : « Si tu prends ma place prends mon handicap. » Car LILA, LILA, LILA... Je lis une plaque qui explique l'histoire de Sainte-Pazanne, la vie économique à l'époque féodale et l'importance du chemin de fer qui va permettre de développer l'activité économique de la commune, de nombreux artisans et commerçants vont dès

lors s'y installer. Aujourd'hui c'est l'inverse, le train sert à aller travailler ailleurs. 1898 : installation de réverbères au colza, 1910 : électricité, 1866 : poste et 1895 : gendarmerie, 1925 : corps de sapeurs pompiers suite à un feu ravageur. La mise en place progressive des services publics dont on constate les démantèlements aujourd'hui.
Le panneau se termine par un court résumé en anglais : Ste Pazanne's village. LILA.
J'achète des bulbes à Espace Terrena.
Trois voyageurs montent dans le train de Saint Gilles pour Nantes. L'employée de la SNCF est de plus en plus stressée, j'apprends qu'il n'y a pas de chef de gare dans les petites gares, depuis le début de mon périple, je les nomme ainsi, si la voie n'est pas dégagée avant les trains du soir, ça va être le bazar. Les pannes oui ça arrive, les compteurs d'essieux sont souvent en panne. Vous savez la catastrophe de Bretigny sur Orge, j'ai du mal à croire à la panne, une éclisse est tenue par quatre boulons donc ce n'est pas possible que les quatre se soient dévissés sans que les gars ne l'aient vu, non moi je pense à du vandalisme. Nous ici c'est le problème des voies uniques, j'attends pour Groussin, ça va être le bazar, je vous le dis et je dois en bloquer un pour éviter le danger quand les gens de Sainte-Pazanne vont descendre. Elle est inquiète, deux petites filles jouent à se faire peur quand la sonnette du passage à niveau se déclenche, elles partent au dernier moment quand le train arrive, l'employée est vraiment très tendue, les gens ne se rendent pas compte, ajoute-t-elle. Et moi qui vois dans le TER depuis le début de mon travail, l'image de la vie tranquille et sans danger ! Elle enfile son gilet orange fluo et dis : je les attends de pied ferme, les voilà, elle guide les voyageurs pour qu'ils traversent sans danger. Je l'entends dire et ce soir je vais à un concert, comme si c'était un emmerdement de plus dans sa journée. Une fois les voyageurs sortis de la gare, le train bloqué peut redémarrer. Une petite quarantaine de voyageurs sont descendus, surtout des femmes et des scolaires. L'une des voyageuses embrasse la femme de la SNCF. Les gens se répartissent dans les voitures qui quittent une à une le parking, une quinzaine se suivent jusqu'à la route, une jeune fille reprend son vélo, elle fait ça tous les jours pour aller à l'école à Saint Felix, elle met une heure, mais elle trouve qu'il n'y a pas assez de trains et trop de retards. Je repars, il reste environs 80 voitures sur le parking. Je croise le car Groussin, ouf c'est bien lui qui conduira les Chinois à Nantes.

Je rejoins la halte de Port-Saint-Père/Saint-Mars-de-Coutais, le traitement des abords prend forme, l'herbe a poussé, le parking est aménagé entre des surfaces plantées, des petits arbres, un abris en vélo en bois, le panneau dit que la Région a payé 130 000 euros pour ces aménagements. J'attends le 17h 53, je suis seule devant la simple aubette, la voie est droite sur une assez longue distance, je vais le voir venir de loin, le quai aussi est long, beau marché de grillage vert, au moins 300 mètres.

L'heure passe, toujours pas de train mais des voitures qui roulent vite sur cette petite route de campagne. Les gens sont seuls dans les voitures écoutent-ils les infos, les sondages qui donnent le FN vainqueur aux Européennes ? Cars Lila, la circulation des trains est toujours perturbée, j'attends le suivant prévu à 18h 10. Un tracteur. Le clocher de Saint-Mars, un mégot par terre, il fait frais, le ciel est dégagé, le chien aboie, des mouettes dans le ciel du pays de Retz. Le passage à niveau sonne, le voilà phares allumés, j'ai du goût, comme on dit dans le Finistère, à voir passer mon TER un peu partout et à toutes heures sur ma ligne. Le train est plein, une douzaine de voyageurs descendent là, les voitures quittent le parking, une fille enfourche le scoot rouge et une autre un vélo, pas de covoiturage.

Je fonce à Bouaye pour l'arrivée du 18h 30 qui vient de Nantes, cette fois une cinquantaine de voyageurs descend, même scénario, les gens reprennent les voitures qui s'égrainent sur une série de parkings qui va du plus aménagé au terrain vague, parce qu'il faut sans cesse agrandir. Personne ne semble s'attarder à discuter. Que dire de ces pratiques quotidiennes du TER ? Un processus de « quotidianisation » comme Bégout l'a analysé[42], qui permet une vie sans trop d'angoisse et pourtant un mode de déplacement qui peut aussi apporter des imprévus, des retards, des pannes qui font hésiter à miser tout sur le train et des débats quand ces dérèglements sont liés à des grèves. Il convient de toute façon d'avoir des horaires très réguliers pour devenir navetteur, il n'y a pas assez de TER pour qu'un cadre, un chercheur, je ne parle pas des architectes, puissent miser dessus. Les voyageurs peuvent être employés du privé ou du public, peut-être professeurs des écoles.

La semaine suivante, le 23 Octobre 2013, je repars à Sainte-Pazanne, j'ai pris le temps de regarder une nouvelle fois les photos d'Emmanuel. Ce qui me frappe maintenant que je connais les lieux c'est que je sais orienter ses vues les unes par rapport aux autres et surtout par rapport à la voie, je devrais utiliser les notions d'amont et d'aval et de rive droite, rive gauche qui me seraient bien utiles pour décrire certains fragments. Il est 10h 30, rien à dire côté gare, parking plein ou à peu près. Aujourd'hui je veux surtout aller voir les différents lotissements aperçus du train. Le café restau de la gare est bien ouvert, je vais revenir y déjeuner.
Je passe devant un hangar : Voyages Pélerinages 3 blancheurs. Je rentre et récupère les prospectus.

---

[42] In *La découverte du quotidien*. Allia, 2005.

Spécialiste en pèlerinages

C'est un sous ensemble de Retz've, une agence de voyage classique. Voyage Pélerinages est une agence qui ne propose que des destinations liées à des lieux de pélerinages. Je lis : « Qui sont les trois blancheurs ? L'Eucharistie, l'Immaculée Conception et le Saint Père. Ces 3 blancheurs sont définies dans un des songes de Don Bosco (1815-1888). La scène principale de ce songe est représentée sur un tableau qui s'appelle « Les 3 Blancheurs » exposé dans la basilique Maria Auxiliatrice à Turin. Historique : Lorsque nous avons cherché un nouveau nom pour notre enseigne, un nom qui définirait clairement notre activité de pèlerinages catholiques, nous avons reçu dans la prière ce nom : « 3 Blancheurs » ! Ces 3 Blancheurs sont les 3 valeurs, les 3 spécificités qui représentent l'Eglise Catholique. Ce sont les 3 valeurs que nous aimons, que nous souhaitons faire connaître et faire aimer. Appel : Répondant à Jean Paul II nous invitant à prendre notre part dans la nouvelle évangélisation avec ses appels : *«N'ayez pas peur !», «Avancez au large !», «Soyez des semeurs d'Evangile !»* Notre structure et notre équipe professionnelle, met ses 33 années d'expérience dans le voyage au service de l'organisation de pèlerinages catholiques. Pour nous, les 3 blancheurs, c'est « faire connaître Jésus Christ « Eucharistie », par Marie : « l'Immaculée Conception » – St Louis Grignon de Montfort disait que le plus court chemin vers Jésus est de passer par Marie ! – et en suivant le Saint Père, c'est à dire en obéissance à l'Eglise, son magistère conduit par le Pape. Objectif : Tel est notre objectif, et les pèlerinages que nous proposons, vont dans ce sens. Un sens d'évangélisation, et bien qu'étant une agence privée organisant des pèlerinages, nous nous mettons au service de l'Eglise et de notre diocèse, non pas dans une concurrence, mais dans une complémentarité ; comme disait St Paul « notre corps forme un tout, il a pourtant plusieurs membres ; et tous les membres, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps (Co1, 12-12). »
Avec Trois Blancheurs, on peut aller un peu partout dans le monde où des apparitions ont eu lieu, de la Bretagne au Mexique, de la Terre sainte à Calcutta où les pèlerins peuvent donner un petit coup de main de quelques heures à Mère Téresa, en passant par l'Italie et la Pologne, mais le clou semble bien être Medjugorge en Croatie, où la vierge Marie continue à apparaître, ce qui semble donner du fil à retordre au Magistère de l'Eglise qui tarde à donner un jugement définitif : « non constat de supernaturalité » et le document de l'agence poursuit, « ce n'est pas affirmer que cela est surnaturel, ce n'est pas exclu ni affirmé. Non constat. Ce n'est pas une négation, ce n'est pas une affirmation de la surnaturalité »

Je pense à la recherche sur l'islam que je poursuis parallèlement avec Anne Bossé et le business autour des pèlerinages à la Mecque. Le tout s'est dit croire, ou bien encore y'a que la foi qui sauve, comme dit ma mère !

Je continue vers le lotissement desservi par l'impasse du Grand Pré et qui se trouve le long de la voie. Ce lotissement a quelques années et les arbres ont poussé, on ne fait que l'apercevoir du train (on me dira qu'il date de 2006). Les maisons sont pour la plupart basses, elles sont toutes au milieu de leur parcelle, ici ou là une pancarte annonce une future véranda, où bien un paysagiste a signé le jardin et fait sa publicité, ici c'est Culligan qui affiche qu'il a travaillé sur le traitement de l'eau, ce pavillon-là est un peu différent, une ganivelle à la mode désormais le borde sur l'avant, une partie est lambrissée, les rideaux sont en lin, le pavillon d'à côté est plus retzien, vaguement ocre, le jardin est entièrement goudronné pour la partie avant et un mur de parpaing le limite, les rideaux aubergines sont en tulle de nylon. Plus je regarde plus je vois qu'ils sont tous assez différents, tous les toits sont en tuiles mécaniques demi ronde mais le toit aussi permet de se distinguer, certains sont de couleur uniforme, d'autres présentent des couleurs variables comme s'il s'agissait d'un toit ancien plusieurs fois remanié et battu par les vents. Ici ou là des poinçons de toiture habillent un faîtage. Certaines maisons ont un petit fronton ou bien un traitement d'angle, certaines sont en L et d'autres ménages des retraits. Barreau Paysage de Saint-Mars de Coutais est en train de dessiner un jardin, les nouveaux propriétaires prennent leur temps et surtout étalent leurs dépenses, la maison d'abord, puis les extensions : le garage, la véranda, la cabane de jardin, presque toutes sont des kits qu'on trouve en jardinerie, mais elles sont ensuite vernies ou peintes et sont le support de nouvelles appropriations. Bien sûr on ressent que de parcelle à parcelle, des manières de faire essaiment mais rien n'est systématique et chacun semble parvenir à signer son espace personnel, quitte à le faire à partir d'éléments de série. La famille Wolf a un portail automatique en métal noir, une extension bois et un potager en carré. Dans le jardin mitoyen, flotte un drapeau breton. Un homme taille sa haie ou plutôt l'égalise avec un sécateur, car elle est déjà super droite, je lui demande depuis quand il vit là et pourquoi il a choisi Sainte-Pazanne, sans hésiter il répond le triangle : le train, la mer, Nantes. Il poursuit, « le travail c'est Nantes ou le bois, le bois ça marche à Sainte-Pazanne ». Il n'a pas envie d'en dire plus, je repense au Tchétchéne de Pirmil qui m'avait proposé de partager son repas, ce n'est même pas imaginable que ce monsieur me fasse passer de l'autre côté de la haie. Le territoire de cet homme est clairement défini et on est bien loin de la *Suburbia* telle que la définit Bruce Bégout, l'extension des villes au-delà de leurs limites, la dissolution de l'urbain dans un espace sans centre ni périphérie, l'urbain qui ne débouche jamais que sur un autre espace suburbain qui repousse sans cesse ses bornes. Ici le bourg rural est dans un territoire rural distinct de la ville, ce monsieur ne dit pas qu'il est dans la périphérie de la ville, son mode de représentation part d'ici de sa maison à Sainte-Pazanne, qui est son centre, la mer et Nantes sont les butées de son territoire familier,

la gare servant de pivot, même si sa voiture aperçue dans sa parcelle, prouve qu'il n'en est pas dépendant.

On reconnait les maisons où vivent des enfants, beaucoup de portiques toujours en bois et non en métal et plastique vert comme on en voit ailleurs, à se demander si ça n'est pas dans le règlement du lotissement. L'impasse est aménagée avec des chicanes tous les 30 mètres, impossible donc de rouler à plus de 30 à l'heure. Un petit champ a été ménagé entre deux pavillons et de temps en temps un parking de trois places permet aux visiteurs de stationner de loin en loin et de marcher ensuite jusqu'à la maison où ils se rendent, les habitants ont presque tous, deux places de stationnement sur leur parcelle.

Des artisans (un peintre, un menuisier) semblent vivre et travailler là, ils se situent en limite du nouveau lotissement. La sonnette du passage à niveau, voilà le TER qui défile derrière les toits de tuile, doucement et apparemment sans rien perturber, le bruit est très discret. Au-delà de la voie les entrepôts Leduc, structures bois, le bois à Sainte-Pazanne sous toutes ses formes : constructions, meubles, scieries, bois de chauffage. Installée sur la zone artisanale des Berthaudières, l'entreprise Leduc a été créée en 1971, spécialisée à l'origine dans les charpentes, traditionnelles et industrielles, et les ossatures bois, la société a élargi ses compétences et sa gamme de produits aux menuiseries, cloisons, escaliers, planchers techniques.

Ce sont les vacances de la Toussaint, le petit fils porte le pain de deux livres et donne la main à son grand père. Au-delà de la rue de Bazouin, un autre lotissement plus ancien, je rejoins celui que j'ai aperçu à mon dernier passage qui se trouve juste en face le cimetière. Il comprend des petits collectifs et une très grande diversité de formes et matériaux, pas mal de maisons en bois, des toitures terrasses, certaines maisons n'ont pas de clôture, capteurs solaires et récupérateurs d'eau, cheminements piétons, espaces verts plus libres, noues, fossés. Tous les attributs des nouveaux lotissements, a-t-il obtenu un quelconque label éco ? Si je relève la tête, la cathédrale domine.

Un homme jardine avec un enfant, je l'aborde, c'est ma femme qui était déjà là, la maison a un an et j'ai planté la haie hier, il montre une larve de hanneton à son fils qui ne nous laisse pas parler, il prend le temps de lui répondre et me dit que c'est important de prendre ce temps-là avec son fils qui demande beaucoup. Alors pourquoi avoir fait le choix de faire construire à Sainte-Pazanne, je lui parle de mon enquête train, pour lui il n'y a qu'un mot à dire : tranquillité ! Et la mer ? « Ben on sait qu'elle est là et ça suffit. » Il revient sur les trains, sa femme travaille à Sainte-Pazanne et lui à « Bières et chopes » à Bouguenais en horaires décalés (je vérifierai ensuite c'est un bar de dégustation de bière, il avait tellement l'air sûr que je connaisse que je n'ai pas osé lui demander) donc c'est même pas la peine. Il n'y a pas assez de train pour

pouvoir compter là-dessus, il faudrait au moins un train de nuit, on saurait minuit pour passer du temps à Nantes, en même temps ça ramènerait les noctambules et on se retrouverait peut être avec les mêmes problèmes que dans le tramway. Il a vécu longtemps à Nantes en plein centre et il a voyagé, il se souvient qu'en Angleterre, les bus à Bradford roulaient tout le temps et les noctambules croisaient les travailleurs. Il lui vient une idée en matière de transport en commun, un bus qui ferait les quarante kilomètres du périph parce qu'essayer donc d'aller à la Chapelle-sur-Erdre en transport urbain, vous verrez ! Un moment sa femme sort sur le seuil, c'est une femme assez forte moulée dans ses vêtements et maquillée, lui a des vieilles santiags, son jean est déchiré, il porte une boucle d'oreille et une casquette, quant à l'enfant-roi, il a sa cabane en plastique, des petits outils et tout l'habillement en laine polaire, bonnets à oreilles et gants, il fait 18° . Il me demande si je suis venue en train, non pas aujourd'hui, oh la vilaine dit-il. Le lotissement est bien, tout devait être en bois et finalement y'a de tout, la maison de son voisin est immense, il a l'entièrement construite, le petit hangar sur la parcelle mitoyenne est celle du frère de l'auto-constructeur qui vit au Canada, il me montre au-delà les petits collectifs, il pense que ce sont des HLM. Ici c'est vraiment neuf et pas fini, ils ne sont même pas dans la nomenclature GPS vous avez vu, ah bon vous n'en avez pas ? Et un site internet où il pourra regarder les résultats de mon travail, non plus ? Il est déçu, lui en plus de travailler au bar il est webmaster de sa boîte. Jamais il ne s'ennuie ? Lui non, il prend de temps en temps sa voiture, oh le vilain une nouvelle fois, et va voir sa ville, prend une bouffée d'air pollué, retrouve son passage Pommeraye, va voir ses places et vérifie que la rue Jean Jacques est en place, quand il a eu sa dose de dioxyde de carbone, il rentre au calme, ça lui suffit.

Je le salue et poursuis, une série de logements intermédiaires en bois avec de grandes terrasses, puis les deux collectifs R + 2 avec des loggias lambrissées, les commerces à rez de chaussée sont à louer ou à vendre, à l'angle des deux bâtiments, un notaire qui a pignon sur rue, formule pleine de sous-entendus. En face, le cimetière est fermé, j'aperçois le monument aux morts et la chapelle funéraire de la famille Ecomard, la maison de retraite porte aussi ce nom Victor Ecomard, un ancien maire, une chapelle funéraire c'est ce qui survit. Je reviens sur la place de Retz par la rue Bazouin, petite animation dans le centre, les chrysanthèmes sont arrivés, plantés sur la place de Retz et en pots chez la fleuriste qui rejoindront un à un le cimetière. Je vais déjeuner au café restau de la gare. C'est plein, il reste une petite table près de l'entrée. Je suis la seule femme en dehors de la serveuse, le patron vient me serrer la main. La déco vient d'être refaite : jaune, orange et vert pistache. Que des tablées d'hommes en tenue de travail, des artisans sans doute, ils ont de quoi faire avec tous les lotissements en chantier. Sur

un T-shirt : JST Jean Sébastien Tardé, PVC ALU BOIS. Quelques cols blancs qui n'en portent pas mais qu'on reconnait quand même. Une équipe Véolia (ils ont tous le T-shirt de leur boîte) de passage, l'un des trois a la carte du restau de la gare, filée par un collègue, donc une bonne adresse, il explique qu'il garde toutes les cartes et met une étoile si c'est bon. Les apprentis ont l'air de s'emmerder, les autres discutent mais ça ne gueule pas comme dans les cafés de Douarnenez ou les restaus ouvriers du port à Saint-Nazaire. Le menu est à 10 euros 80 : buffet à volonté, boudin frites salade, dessert au choix et un quart de merlot, apporté d'office. J'ai déjeuné à Paris au festival Esprits Libres la semaine dernière pour 20 euros de quelques ravioles aux asperges et d'un verre de blanc, oui mais dans l'axe de la porte je voyais et j'entendais Bruce Bégout, comme isolé par la découpe de la porte double de la scène collective, j'étais arrivée trop tard pour m'installer à l'intérieur ! Un couple au bar, en tenue de marche, elle a un sac à dos, ils partiront juste avant l'heure du train et lui repassera en vélo avec tout un matériel de randonnée et on peut tout imaginer, elle a craqué et repart avec son vélo, une rupture, la fin d'un congé, je l'imagine pleurant dans le train de retour. Les gars prennent parfois le café au bar ou une bière avant de passer à table, ils ont l'air fatigués, ils regardent par la fenêtre, au passage du train des yeux se tournent sans commentaire pourtant il y a une fille dedans qui s'est appuyée sur le même bout de bar. Un grand maçon mince très beau. Tous portent des jeans avec des variantes de poches pour les outils, quelques cheveux dans le cou mais surtout des têtes presque rasées, les corps se ressemblent, aucun d'entre eux – mais c'est vite dit – ne semble être d'origine étrangère. Ils prennent leur temps et partent rejoindre les camionnettes sur le parking Terrena. J'essaye de parler à la serveuse, complètement effarouchée, elle me dit qu'elle n'est pas du tout du coin, qu'elle ne peut pas me répondre, elle vient de Saint Mars de Coutais, être ou ne pas être de quelque part !

Je paye, je vais visiter de plus près l'espace Terrena. Il appartient à une chaîne de magasins pour agriculteurs, particuliers et entreprises qui existent dans le grand ouest. Des outils, de l'alimentation animale (animaux de compagnie et de basse cour), de très gros sacs de blé, d'orge, d'avoine, de luzerne et des aliments complets ou complémentaires : du premier âge à l'âge adulte, en passant par les produits pour porcs, chèvres, moutons et bovins. Je trouve les mangeoires très belles, il y en a pour tous les museaux. Il y a aussi du matériel de bricolage, des matériaux de construction, des vêtements de travail, et parmi eux un grand choix de bottes pour géants, des chaussures de sécurité, des combinaisons de travail, des cirés Cotten mais seulement couleur kaki, des vestes fluos. Enfin un rayon de vin. Je pensais que les nouveaux habitants des lotissements croisaient peut-être là les agriculteurs ou les viticulteurs du coin, je ne le pense plus, deux tracteurs sur le parking. Sur leur site, ils insistent : ils sont

présents sur les zones rurbaines et dans nos campagnes, le projet est bien là mais les rurbaines de Sainte-Pazanne que je vois jardiner dans les lotissements ont bien des bottes à leur taille et leurs parcelles ne semblent pas permettre de développer des activités d'élevage, même si ici ou là, un chat, un chien mais plutôt petits. Quant aux poulaillers, ils semblent revenir plus vite dans les villes que dans les lotissements ruraux, j'ai croisé l'autre jour une poule sur un rond point près de l'école d'architecture !.

Je reprends ma voiture pour aller voir d'autres lotissements, mon interlocuteur de ce matin m'en a indiqué un autre au sud de la route de Nantes, en effet rue des Ajoncs, des Iris, des Bruyères et des Lilas, il s'étire immense. Les rues nouvelles viennent se greffer et par un jeu de grappes, le territoire bâti gagne simultanément sur plusieurs fronts. Je vais voir avec plus d'attention celui repéré du train et qu'Emmanuel a photographié, c'est le lotissement de la Pierre Blanche, il se développe de part et d'autre de la voie ferrée en aval (!) de Sainte-Pazanne. Quelques maisons sont habitées, d'autres sont en chantier et certaines parcelles n'ont que les réseaux. Les poteaux des constructeurs sont plantés dans le sol, comme de nouveaux conquérants, ils annoncent : Ici Bientôt, Maisons d'en France, Maisons Drean, Maisons Privat, Macoretz, LMP, Comeca. Entre front pionnier et cimetière marchand. Quelques petits collectifs près de la voie ferrée, dans les lotissements les plus récents les typologies se diversifient mêlant des maisons mitoyennes, du logement intermédiaire et de petits collectifs ce qui n'était pas le cas dans les opérations de plus de dix ans. Cette fois, les noms de rue tournent autour du vignoble : vignerons, tonneliers, chai, vigne, serpette. Presque toutes les maisons ont des conduits en tôle, preuve qu'une cheminée se trouve à l'intérieur. Les jardins sont en chantier, parfois la pelouse est semée, elle ressemble alors à une moustache d'adolescent, les petits arbres et les arbustes ont conservé leur étiquette de la jardinerie, certains sont encore en pot et attendent le prochain week end pour prendre racine plus profondément. Des enfants découvrent leur nouveau terrain de jeux, hors des parcelles dès qu'ils le peuvent, en trottinette, en vélo... Quelques femmes jardinent, d'autres semblent faire connaissance avec leur voisine, plusieurs échanges comme ça sur les seuils, les limites mitoyennes sont encore poreuses, on fait confiance au végétal pour assurer une intimité future, c'est curieux on se voit quand on ne se connait pas et quand les solidarités de voisinage ont créé des liens d'amitié, on ne peut plus se parler sans se rendre visite en repassant par la rue et en entrant chez l'autre, à moins qu'avec le temps on ait besoin de tenir l'autre à distance. Les rues ne sont pas finies, deux places cimentées de stationnement par pavillon, une nouvelle fois les lots sont libres et les maisons différentes, parfois une série de deux ou trois du même constructeur (Comeca par exemple), on est dans le

décor pays de Retz mais certains ont misé sur un style plus moderne : toit terrasse, enduits gris, volets noirs et ce sont les plus grandes maisons, ceux qui se distinguent sont plus riches, ça se poursuit de l'autre côté de la voie ferrée.

Je file sur Saint Hilaire-de-Chaléons, la gare n'est plus une gare mais une maison d'habitation avec des volets bordeaux en PVC. Juste une petite aubette en bout de quai avec un petit parking et une seule voiture dessus. L'école très colorée qui lui fait face est plus marrante, elle s'appelle l'école Raymond Devos, ça tombe bien. Près de l'ancienne gare, deux engins Infralog-Pays de Loire SNCF sont stationnés, du même jaune que les menuiseries métalliques de l'école. Derrière, un immense calvaire surélevé entouré d'un jardin circulaire. Une inscription très curieuse au dessus de la porte de la petite chapelle qui se trouve sous les trois croix gigantesques : « Choisis une des croix que tu vois au calvaire, choisis bien sagement car il est nécessaire ou de souffrir en saint ou comme un pénitent ou comme un réprouvé qui n'est jamais content », il y a des plaques portant les noms d'habitants massacrés pendant la guerre de Vendée, au pied le cimetière également circulaire et encore au-delà un petit camping annoncé ouvert mais vide. Les monuments aux morts de Vendée plus grands que ceux des deux guerres mondiales, aucune trace ici des guerres coloniales.

Fatiguée de ces paysages de lotissements et de ces lieux étouffants (je trouve que cette formule est une facilité à la relecture mais je la laisse quand même alors que les relectures successives visent à gommer mes dérapages, parce que oui je suis aussi parfois comme tous ceux qui décrivent uniquement par leur versant négatif ces territoires en cours de périurbanisation, même si c'est rare).

Je me paye une escapade vers le lac de Grandlieu. C'est époustouflant de beauté, personne n'en parle, le lac est vif argent, une petite brise dessine des risées qui viennent coucher les herbes et font se soulever les grandes feuilles des nénuphars, je vois un héron et deux échasses blanches. Le lac a appartenu longtemps à la famille de Juigné qui rêvait de l'assécher, celle-là même qui a aussi fait construire l'horrible calvaire que je viens de voir.

14 Novembre, cap sur La Bernerie-en-Retz

Je ne me suis pas réveillée assez tôt pour prendre le train de 7h 08, le seul qui roule dans le bon sens pour moi. Alors je me mets à écrire au chaud et je pars quand je le décide, en voiture, ce que doivent faire pas mal des habitants même mitoyens des gares du TER. Choisir son heure et prolonger sa rumination personnelle dans l'espace intime de l'automobile, prolongement de la maison, de la chambre même et repousser le moment d'être avec les autres qu'on ne connait pas, voire ne jamais côtoyer les autres qu'on ne connait pas.

Je me gare sur le parking de la gare de la Bernerie, ce qui ne donne pas une très jolie phrase mais je m'échauffe ce soir de retour de la Bernerie en reprenant mes notes et c'est ça que j'ai écrit ce matin sur mon carnet, je laisse. J'écris au présent en horaire décalé. Je fais comme si j'y étais et je n'y suis plus.

Quelques voitures y sont stationnées. Le panneau de chantier annonce des travaux à venir, une rénovation de la gare et la démolition d'un bâtiment annexe. L'opération « le Clos du Pin » visible sur les photos d'Emmanuel à deux étapes de son histoire : terrain viabilisé vide, maisons en construction, ça y est elle est livrée comme on dit et habitée. Après les vies du chantier, les vies des accédants à la propriété. Douze logements, des types 3 à rez de chaussée avec jardin et des types 2 à l'étage, accessibles par un escalier extérieur. Une femme vient déposer ses poubelles, oui elle a emménagé là et la proximité de la gare a compté mais ça ne fait pas tout. Elle travaille à Saint-Herblain, prend le train de 6h 20, puis le tram et un bus. Elle ne rentre jamais avant 19 heures : « Il faut être obligé de bosser ! En plus, les TER en gare de Nantes sont situés très loin de la gare elle-même, il lui faut bien un quart d'heure pour rejoindre le tram, elle qui ne marche plus très bien. Y aller en voiture ? Ca n'est possible que si on passe le pont de Cheviré avant 7h, après il est bloqué. » Elle a un autre circuit possible, reprendre à Nantes un train pour la gare de Chantenay et alors, elle n'a plus qu'un bus après. Il faut être obligé de bosser. Elle va reprendre mardi, on sent qu'elle en a déjà la hantise, en attendant elle constate qu'il y a un problème de poubelles, elles ne sont pas vidées et ont la gueule ouverte. Il reste un type 3 à vendre par le groupe CISN. Les maisons sont alignée parallèlement à la voie ferrée, les jardins et terrasses sont sur l'autre façade. Des frises en brique, des rives de toiture colorées, des garde-corps en bois, on est dans la référence de l'entre-deux guerres, avec une petite touche balnéaire. Le panneau du promoteur est encore là qui misait sur une opération « pour habiter en résidence principale ou secondaire ». L'espace autour de la gare sous le pin parasol est en attente d'aménagement. La gare est sur le bord d'une petite colline parallèle à la côte, le bourg est en contrebas et j'emprunte l'escalier pour voir à quoi ressemble la mer de près ce matin. L'opération de logements qui se trouve sous le clos du pin (parasol), se nomme « la résidence du pigeonnier », c'est un collectif d'une douzaine de logements également mais qui correspond à une conception plus ancienne et à la fois plus moderne. Le rez de chaussée est un parking, les logements R + 1 ont une grande terrasse sur le toit des parkings, les autres niveaux des balcons filants avec une partie arrondie sur l'angle du bâtiment, la moitié des appartements sont ouverts ou fermés. L'église est ouverte, je m'y glisse, j'ai une apparition, un prêtre en grande tenue vient de passer derrière un pilier, mais je ne suis ni Claudel ni Peguy, en face du parvis le square Adolphe Thibaud, les arbres semblent remplis d'oiseaux qu'on entend mais

qu'on ne voit pas. Le bourg est traversé d'une demi-vie et d'une ambiance d'entre deux saisons, les terrasses de l'Océanide et du Bar à Bass sont encore installées dehors et les décorations de Noël sont déjà en place. Jade immobilier propose des lots libres de construction de 1000 m2 à 100 000 euros environ ! Le superbe cinéma Jeanne D'Arc, encore un ancien patronage, donne *La vie d'Adèle*, un ticket jaune de balcon s'envole. La mer est brune comme un champ qui s'auto labourerait. Elle est haute et je ne pêcherais pas de palourde, ça tombe bien je suis sociologue. Le grand bazar n'est ouvert que le matin, dommage j'avais prévu d'y refaire un tour, j'aime les drogueries qui font magasins de souvenir, avec un coin cadeaux. L'Artimon est ouvert du jeudi au dimanche, pour ce midi, il affiche complet, étrange alors que le bourg me semble presque vide, les menus vont de 19 à 30 euros, deux personnes tentent leur chance, en me disant : on nous a dit qu'il était bien, mais ils ressortent, c'est en effet complet. L'Artimon propose des coffrets gourmands à 98 euros pour deux, pour le dîner de Noël et du Réveillon, l'idée c'est de bien manger sans préparation et sans les autres convives, chez soi. Il n'y aurait qu'un pas à faire pour analyser ça comme un signe d'individualisme lié au pavillonnaire mais je ne le franchis pas, quel intérêt, je résiste aussi aux interprétations dans ce travail, l'analyse est plus souvent qu'on ne pense une facilité, un masquage d'un manque de travail de terrain. Moi je mange au restaurant de la gare, je n'ai pas le choix ! Des électriciens et des peintres sont déjà attablés (j'ai vu leurs camionnettes avec les logos), 4 tablées d'ouvriers, je prends le menu : museau vinaigrette, cabillaud à l'aneth, pas de merlot donc un verre de muscadet. Le restaurant sert aussi des menus gastronomiques à 33 euros. Un couple (de retraités ?) s'installe à la table à côté de moi, je vois le cuistot dans l'axe de la porte, il me regarde sans cesse. Il y a en salle la patronne et une jeune serveuse. Sur les murs, des tableaux du Pays de Retz : la mer, les pêcheries, le marais. Un très grand tableau détaille la vie du marais au temps des Maraichins (?). Tout y est : un moulin, une bourrine, un âne, une femme en coiffe sur son 31 dans une plate et son homme qui s'apprête à appareiller en poussant avec sa pigouille, plein de canards et un héron cendré. Je repense aux huîtriers vus lundi à Plouhinec, quatre heures de marche sous la pluie avec Vonnick, la mer gris vert et au demi pris chez Bruno sur le port, et tout ça serait le grand ouest ?

Mes voisins parlent de bricolage, je commence à douter qu'il s'agit d'un couple, lui parle d'achats de matériaux et de comparaison de prix entre Brico dépôt à Saint-Herblain et Castorama. Deux solutions : il rénove sa résidence secondaire mais habite l'agglo nantaise, il se rend dans la périphérie nantaise mieux achalandée pour tout ce qui relève du bricolage dans sa résidence principale de la Bernerie. Elle a pris le céleri rémoulade mais n'arrive pas à le finir, il l'aide. Je découvre des poissons sur le bord de mon assiette, je les vois maintenant que j'ai mangé celui qui était au milieu. Quatre

menuisiers s'installent au bar, ils boivent un demi avant de passer à table. Ce sont des ouvriers sans usines, des ouvriers du bâtiment, parmi eux je reconnais des fois le patron, mais des fois non. La salle est décorée par des petites pergolas en treillis vernies qui soutiennent des plantes artificielles, le faux plafond est à motifs dans les bleus. Ça n'est pas si facile à décrire, se mettre à un niveau de description neutre, c'est et c'est bien comme ça parce que c'est comme ça. Je laisse venir la serveuse dans ses formulations toutes sorties de l'école professionnelle, si je la devance, elle est perdue et reprend au départ. Je suis très impressionnée par le ton des voix très bas et par les très longs silences comme l'autre jour à Sainte-Pazanne. Mon voisin parle de sa maison qui n'est donc pas celle de la femme, de ses amis, il a du mal avec son portable. Les menuisiers ont commandé et pris une carafe de rouge. Mon voisin parle de « sa » véranda. Je sors pour répondre au téléphone, les menuisiers sont des plombiers, c'est écrit sur leur camionnette, ce mot va revenir souvent parce que je l'aime bien et qu'il y a en plein dans le pays de Retz. Deux gars se lèvent et payent au bar, tout de fluo vêtus : orange, vert et avec des bandes réfléchissantes qui les découpent en tranches, l'un des deux a aussi le nez orange. Mon voisin enchaîne sur la santé, les examens à faire à Jules Verne à Nantes, doppler, IRM, mais tout ça en rigolant. Ils se ressemblent : un frère et une sœur ? La patronne distribue à chacun le petit calendrier 2014 : il n'y a pas de soucis, dit-elle, alors même qu'il n'y a pas de soucis alors pourquoi faire allusion au fait qu'il pourrait y en avoir ? J'inquiète le cuistot qui est le patron, il vient parler à l'oreille de sa femme en me montrant du menton : vu, il a vu que je l'avais vu et tourne sur lui-même en donnant du menton. A d'autres ! Je redouble ma prise de notes, je sens que sa femme le rassure, il se retire en cuisine et ne me quitte plus des yeux. Les trois électriciens payent au bar, leur boîte est de Sainte-Lumine de Clisson, ça tombe bien. Le patron on voit bien lequel c'est. Il ne reste plus que les quatre plombiers et la sociologue, ils mangent en silence, je chronomètre : 4 minutes sans un mot. La serveuse éponge les sets de table en plastique orange. Les plombiers : 6 minutes de silence et ils ne se font pas la gueule. Un des gars semble plongé dans le grand tableau mais il n'affiche aucune expression. Ils doivent être crevés de leur matinée et la bière et le vin les ont achevés. La patronne et la serveuse échangent quelques sourires, des bribes. Le Pays de Retz ne serait pas bavard ? Je rêve d'une machine à détecter les pensées. La serveuse lave et essuie les verres et les remet sur les tables. Je consulte ma carte IGN, au programme les campings, 4 à la Bernerie : Les Guitounes, les Ecureuils, Le Clos du Moulin et un quatrième près de la route bleue. Je paye au bar, la patronne me donne un calendrier avec un gavroche, à l'arrière : SARL La locomotive (c'est un train à vapeur pas un TER), Restaurant de la gare, 14 rue de Nantes. Je regarde une photo ancienne du restaurant. La patronne :

- C'est une photo de 1938, le restaurant a toujours été là, il faisait hôtel, dépôt de gaz, taxi.
- Ça marchait avec la gare ?
- Oui
- Et aujourd'hui ?
- Aussi quand il n'y a pas de grève ! C'est souvent !

Le patron revenu pour me voir de plus près ajoute une moue, et voilà encore une fois la ligne de partage entre les petits commerçants et les salariés du public. Je lance un c'était très bon pour rassurer le patron et elle, y'a toujours pas de soucis.

Je sors, il y a un grain, je reprends la voiture et rentre aux Ecureuils, l'homme à l'accueil, petit local très haut de plafond décoré de transats à rayures accrochés à plat, m'explique que c'est fermé, il s'agit de bungalows à louer seulement pendant la saison. A l'extérieur, une piscine avec une installation digne des fausses roches du zoo de Vincennes, qui camoufle le toboggan géant. Derrière le terrain de camping : un château. Les Guitounes sont fermées, je vais voir de plus près le château de la Gressière, c'est un hôtel restaurant 3 étoiles, c'est curieux, certains petits campings plutôt modestes en comptent 5, on ne joue pas dans la même constellation, car ici tout est très chic, le château lui-même, le personnel que j'aperçois dans le hall, la piscine en photo sur le panneau d'information à la grille, les voitures et le menu : guacamole d'avocat petit Billy et son émulsion de betteraves, carpaccio de melon et de magret fumé au gingembre mariné sous son mesclun de salade vinaigrette thym et balsamique, pavé de bœuf poêlé sauce madère et framboise aux senteurs diamants noirs, sablé breton aux doux embruns surmontés de ses fraises de pays et son sorbet cerise. Bon le museau vinaigrette n'a pas sa place ici ou alors il lui faudrait ses émulsions, ses embruns, ses senteurs. Le camping « Le Poteau » juste en face les services municipaux et ses gars en fluos. C'est une hôtellerie de plein air 2 étoiles, le forfait pour deux par nuit est de 19, 50 euros, la location à l'année d'un bungalow coûte 1900 euros.

Les communes de bord de mer (Les Moutiers-en-Retz, la Bernerie-en-Retz) ont vu se développer toutes les gammes de la petite propriété avec des jeux complexes entre résidences principales et secondaires (petites maisons, bungalows achetés ou loués dans des campings, résidences principales devenues secondaires et résidences secondaires devenues principales et pratiques alternatives entre deux lieux), entraînant des rythmes et pratiques qui complexifient le jeu de ce qui fait centre et périphérie. Les activités liées à la mer (pêche à pied, marais salant, ostréiculture) brouillent aussi pour une part la question du travail et du hors travail, du travail professionnel, semi-professionnel et des loisirs à vocations nourricières.

Je file sur la zone aquacole Lyarne, route du Collet aux Moutiers-en-Retz pour acheter des huîtres, je m'arrête chez les frères Cadet qui affichent : « Non aux huîtres en laboratoire, oui aux huîtres nées en mer. » Ils font aussi de la dégustation mais, renseignements pris, ils ferment à l'heure des repas. On ne rigole pas avec le frère Cadet (facile) grand gaillard tatoué. En face, c'est chez Virginie et Paul qui eux n'ont pas cédé à la facilité. Je reprends la route, le marais est magnifique, le soleil est revenu, la route brille dans le soleil et les canaux renvoient aussi la lumière, la mer au loin a pris des tons plus verts et les pêcheries à grandes pattes ponctuent la côte de loin en loin. Je tente la cave du Sillon côtier, spécialiste du vin du pays de Retz, mais ça n'ouvre que le samedi.

Dernier arrêt au camping « le village de la mer » aux Moutiers : 4 étoiles ! Locations de mobil home et de parcelles à l'année. Sur le panneau de l'entrée, des particuliers ont affiché des annonces de ventes : 1 bungalow de 2007 à 22 000 euros, un autre à 15 000 euros, le loyer annuel de la parcelle est de 2 600 euros. Une précision : terrain accessible en TER. Le camping est prêt de l'église et du bourg, j'avance dans ce drôle de village fantôme. Certains terrains sont vides, le rectangle sans herbe donne la taille du bungalow d'avant, les tuyaux pendouillent dans le vide. Je suis dans la partie locative, il y a différents modèles avec terrasse couverte ou non, en bout ou sur le côté, au fond du terrain, un village de tipis avec des sanitaires au centre, un terrain de foot, je poursuis par la partie des bungalows privés, plus appropriés, plus ancrés dans le sol, avec des antennes et des barbecues, il n'y a personne et je ne vois aucun bungalow qui serait habité du moins en semaine, j'aperçois dans le cabanon de l'accueil, une petite bibliothèque et en limite : une piscine et un terrain de tennis. Pas âme qui vive, mais des caméras de surveillance, les propriétaires des pavillons adjacents ont monté leurs clôtures et pourtant il y a une vraie continuité entre bungalows et pavillons. Ortel offre des minutes gratuites. Comme sur les autres campings et comme partout dans les lotissements, des camionnettes de carreleurs, de plombiers, de menuisiers. Le Pays de Retz est le pays des artisans du bâtiment. Je reprends la route avec mes huîtres et sans vin.

Nantes, mercredi 15 Janvier

Départ prévu à 17h 47 pour Pornic. L'idée, c'est cette fois de prendre le train en même temps que tout le monde. Les navetteurs arrivent au dernier moment, jettent un œil au panneau des horaires et foncent. Je suis bloquée dans le hall, il n'y a toujours pas de quai d'affiché, au dernier moment une annonce, le train est supprimé pour cause de panne, je dois attendre le suivant qui est à 18H 10 et je n'ai pas d'hôtel. Affichage : quai numéro 10, le contrôleur sur le quai précise tête à Pornic et queue à Saint Gilles. Train

clairsemé. Attention au départ ! La nuit est tombée, les grues clignotent, la piscine de Malakoff me fait envie, il y a des lumières au centre social des Haubans, le terrain de foot de Beaulieu est vert fluo, le morceau de faubourg permet de me resituer, les tours en chantier m'avaient fait perdre mes repères. Pont de fer, le chantier est terminé. Le labo à gauche est bien éclairé, la savonnerie à droite fume. De connaître met de l'ordre. Chouette plein de monde à Pont-Rousseau, je range mon sac, ça y est c'est plein, trois hommes dans le quatre places où je suis, à ma gauche il lit Samarcande d'Amin Maalouf, il est rendu à la page 176, en face, il consulte un manuel d'informatique et le troisième lit 20 minutes. Les hommes ont dans les 40-50 ans, les femmes sont plus jeunes. Après le Corbu, tout s'abaisse, c'est une porte. Personne ne parle. Avec la pluie, les lumières et la nuit, les reflets se répercutent à l'infini. A Bouaye un gars monte et une bonne cinquantaine descend. Samarcande page 181, 20 minutes est aux mots fléchés. J'ai le temps de voir les phares des voitures de ceux qui viennent de descendre s'allumer et se mettre en mouvement. Une jeune femme s'inquiète, le train s'arrête bien à la Bernerie ? 20 minutes pique des choux, Samarcande baille. Le contrôleur à mon petit billet : je ne connaissais pas ce format-là. Sainte-Pazanne, tout le monde descend ou presque et mes trois compagnons – le mot est fort – aussi. Le parking se vide, les phares balaient la nuit, ça devient rengaine. Le bruit saccadé du train devient envahissant, je me balance et ma voisine scande avec ses mains. La prise de notes m'ennuie, j'ai beaucoup de plaisir en ce moment à travailler les textes plus anciens et repartir de zéro est pénible. Ma voisine percussionniste descend à Saint-Hilaire. A Bourgneuf, cinq passagers descendent. Les marais sont plus noirs que noirs. Aux Moutiers, trois personnes descendent. Tout est feutré. La Bernerie en Retz, le restau est fermé, il pleut fort, tout est bouclé dans les nouvelles maisons le long du quai, on aperçoit quelques raies de lumière et les voitures sont bien alignées devant.

Pornic, pluie et tempête, ça commence à devenir urgent de trouver une chambre, je marche le long du quai totalement vide, presque tout est fermé. Le Beau soleil est allumé, deux étoiles, il est vide et je prends la chambre la moins chère, 69 euros, sur rue. Au rez de chaussée Marion et Romain m'attendent à l'Ana'gram, deux mecs à ma gauche, une tablée de cinq en face, un type seul près du bar lit un roman-photo. Noix de Saint-Jacques et risotto, un verre de Chardonnay, si j'avais été représentant de commerce, c'est sûr je finissais alcoolique. Je suis à Pornic, je vais y passer la nuit, sentiment d'avoir fait le tour du sujet, ce qui est faux. Les Saint-Jacques ça va mais le risotto n'en est pas. Un couple s'installe, elle prend leur minuscule chien sur les genoux. Dommage qu'il fasse nuit, dit-il. La décoration a été faite par un ensemblier me dis-je. Je marche un peu sur le quai, le vent est très fort mais il fait doux et il ne pleut plus. Je remonte, je ne pourrai pas prendre de petit déjeuner, mon train est à 7h 08, le type à

l'accueil qui sait que je suis arrivée par celui de 18h 10 a l'air mal à l'aise, je lui propose de payer ce soir. Le dépliant du Beau Soleil insiste sur la vue à 180° , la grande bleue, le petit port de pêche, les falaises, les dolmens et allées couvertes, les fantasques villas balnéaires où le bois coloré, les balustrades et les lambrequins règnent en maître, sur la décoration raffinée et actuelle des chambres, sur la vaisselle en faïence de Pornic, tout force la « bretonitude », si la Loire-Altantique rejoint la Bretagne, ceux-là seront bien contents.

6h debout, il fait noir et tout est fermé, le vent est tombé. Les quelques passants isolés fument ou ont des écouteurs sur les oreilles. Je repars donc sans café, dur. Au tabac où j'achète des timbres, ils sont deux à se demander quand ils vont enlever les décors de Noël. Le train est déjà en gare à 6h 45, je monte, une jeune femme arrive chargée, sa mère l'accompagne : Bisou mon trésor. La mère partie elle prend son portable qu'elle gardera actif jusqu'à Nantes. Le portable j'oublie d'en parler, mais il est là tout le temps, dans les moments d'attente, juste avant les retrouvailles et juste après les séparations. Certains voyageurs semblent ne pas interrompre l'échange avec ceux qu'ils viennent de quitter. L'équipe TER nous souhaite la bienvenue. Le receveur nous annonce qu'il est à la disposition des voyageurs, il nous souhaite une très agréable journée. Il est jeune, grand et joufflu, ses cheveux longs dépassent de sa casquette, je me dis qu'il est à la CGT.

On est parti, nuit noire, la lune est pleine et se dévoile derrière les nuages.

Elle prend son petit déjeuner dans sa cuisine côté train. La Bernerie, c'est peut-être le train de la dame qui bosse à Saint-Herblain. Ça couine, ça vibre et ça secoue après les Moutiers comme si tout avait besoin d'être re-boulonné. Cinq voyageurs montent à Bourgneuf, tiens un restaurant de la gare tout neuf est éclairé. Saint-Hilaire, comme à chaque fois une personne seulement monte. Sainte-Pazanne, c'est la ruée, quelques échanges, gestes automatiques, à peine assis ils prennent un livre, un journal ou s'installent pour dormir. Ça bosse déjà au restau de la gare. Au passage du train, les files des voitures arrêtées aux PN sont de plus en plus longues. Il fait chaud. Bouaye, sans surprise, ça se remplit. La femme assise en face de moi ressemble à Valérie Mairesse dans « L'une chante, l'autre pas » de Varda. Certains sont restés debout comme dans les transports urbains bien qu'il reste encore quelques places assises. Il tousse, retousse et retousse encore, ça agace à la ronde. Airbus tout illuminé, bouchon sur le périph', le ciel bleuit. A vue de nez, un tiers descend à Pont-Rousseau. Le passage des ponts dévoile des vues magnifiques, surtout le pont de fer, des traînées bleues et mauves crèvent la nuit. Vues en coupe, on est passé des petits déjeuners dans les cuisines aux bureaux où les premiers employés s'installent, certains fument leur dernière clope sur le seuil. Terminus, une petite foule descend, le pas est alerte, tiens la fille d'hier était dans le même train que moi ce matin aussi. Séparation en deux colonnes, gare nord, gare sud, pas d'hésitation, le tram est bondé. Café croissant au café des Plantes.

Les aventures ferroviaires du quotidien

> *Il a été mon amour de trajet. Nous nous sommes aimés toutes ces années dans le tram en allant au travail, en revenant. Vingt minutes aller, vingt minutes retour, tous les jours ouvrables. Nous n'avons pas pu faire grand-chose, quelques baisers, quelques gestes tendres, mais nous avons beaucoup parlé, nous connaissions nos vies par cœur, et nos rêves, nos déceptions. Nous étions en couple chacun de notre côté et nous nous donnions des nouvelles de nos enfants, nous nous retrouvions au retour des vacances, nous nous consolions de nos tourments, par tranches de vingt minutes.*
> Emmanuel Pagano, *Nouons-nous,* P.O.L., 2013, p. 189

Ce chapitre est un rebondissement, à la fois textuel et théorique, il était temps d'abandonner le point de vue unique de l'observatrice en donnant la parole à des habitantes du Pays de Retz. L'enjeu est de quitter la compréhension immédiate du regard afin de prendre le temps de saisir le sens que les personnes donnent à leur vie. Ces textes sont directement issus de deux entretiens. J'ai eu la chance de rencontrer deux utilisatrices du TER, l'une retraitée, ancienne navetteuse et ancienne collègue de l'école d'architecture et l'autre, étudiante, rencontrée par l'intermédiaire d'une stagiaire du LAUA. Les manières de se rencontrer ne sont pas neutres, dans les deux cas, il m'a été possible de prendre le temps d'expliquer les enjeux de cette drôle de recherche et mes deux interlocutrices se sont montrées d'une grande pertinence dans leur collaboration. La première est membre de ce qu'elle nomme, ainsi que ses camarades, le TER's band, qui est ce groupe de compagnons de voyages qui se sont rencontrés dans le TER et qui ont développé à partir d'une sociabilité quotidienne, rythmée par les trajets en train, des liens forts qui les conduisent à se voir en dehors de cet espace contraint, de se recevoir, de se retrouver au restaurant ou pour des soirées. La seconde est arrivée à l'âge de douze ans à Sainte-Pazanne et le TER a toujours représenté le lien à Nantes, ville quittée à regret, avec des usages qui ont varié au fil des années, des navettes quotidiennes pour se rendre au lycée, aux retours pour les visites à la famille, en passant par les premières escapades entre copines vers la mer. Elles vont chacune

me révéler ce qu'une passagère occasionnelle ne peut saisir, les plaisirs et déplaisirs de l'habituation avec ses routines et ses surprises, les manières de gérer les imprévus (pannes, grèves), les compte à rebours du matin et les ruses pour éviter les pertes de temps le soir, le bonheur de savourer les beautés d'un paysage à la fois familier et toujours différent.

Les deux entretiens ont été enregistrés et décryptés, l'ordre dans lequel les personnes se sont exprimées est respecté, les questions de la sociologue ont été supprimées, tous les mots écrits ont été prononcés, les manières de parler ont été conservées, le travail d'écriture à la troisième personne vise à transformer les interviewées en personnages. L'enjeu est de quitter la compréhension immédiate du regard afin de prendre le temps de saisir le sens que les personnes donnent à leur vie. La problématique des mobilités quotidiennes liée à cette recherche et le jeu des questions neutralisent toute volonté de spontanéité, ces textes sont des constructions, «c'est seulement lorsqu'elle s'appuie sur une connaissance préalable des réalités que la recherche peut faire surgir les réalités qu'elle entend enregistrer ».[43] Les deux textes ne sont pas interrompus par des propos analytiques, mais leur interprétation croisée est produite à la suite, dans le texte « Aiguillages », dont le titre ferroviaire donne l'esprit, celui de rapprocher les deux récits en les mettant un moment dans le même train.

Le TER's band

Avec son mari, ils avaient acheté un petit truc au bord de la mer pour les week-ends et les vacances. C'est devenu leur résidence principale et elle a pris le train tous les jours. Elle n'avait pas vraiment calculé le temps que ça prenait en voiture, elle s'est renseignée à la gare, il y avait des abonnements annuels qui étaient très pratiques et elle a commencé à prendre le train. Elle a pris le train pendant quatre ans, elle prenait celui de 6h 20.

La gare de Saint Gilles Croix de Vie est à 2 kilomètres de chez elle, elle y allait soit en voiture, soit à vélo, soit à pied. A pied l'hiver quand la voiture ne démarrait pas ou alors à vélo qu'elle laissait à la gare, il y avait un endroit, tandis que pour les voitures il n'y avait pas de place, du moins les places de parking l'été étaient payantes donc jusqu'au 30 Juin elle allait à Saint Gilles pour le port aussi, si agréable et là elle laissait sa voiture le long de la voie de chemin de fer. La gare de Saint-Hilaire, elle la prenait l'été parce que là il y avait un parking gratuit. Plusieurs fois elle l'avait dit qu'il aurait fallu une

[43] Cf Pierre Bourdieu, le chapitre « Comprendre », In *La misère du monde,* Seuil, Libre examen, 1993, page 903 et suivantes.

place pour les abonnés à Saint-Gilles, mais pour eux, l'espace c'était pour que les cars tournent, elle pense que c'était possible parce que des abonnés y'en n'avait pas 50 000. L'endroit prévu pour son vélo était assez exposé alors elle le mettait le long de la barrière avec son cadenas, c'était un vieux vélo, elle l'a toujours retrouvé le soir. La gare de Saint-Hilaire était fermée, elle pouvait seulement poinçonner son ticket, il n'y avait pas de gare c'était tout muré mais le train s'arrêtait. C'est la ligne 11 Nantes-Saint-Gilles, Saint-Gilles c'est le terminus via Sainte-Pazanne, Machecoul, Challans qui sont les plus grosses gares.

Quand elle a commencé à prendre le train elle ne connaissait personne et elle s'est vite rendue compte une fois assise qu'il y avait des gens qui s'installaient comme à leur place. Alors elle a dit : j'ai dû piquer la place de quelqu'un ? Parce qu'ils avaient l'air de bien se connaître. Des gens montaient à Challans, d'autres à Machecoul et c'est comme si les gens petit à petit se réunissaient. Il y avait le clan du haut du train, le clan du milieu du train et le clan de fin du train, eux voulaient le silence pour dormir. Y'en a qui lisaient, y'en a qui avaient leur ordinateur, certains prenaient le train depuis 20 ans, elle l'a su après. Mais elle a aussi senti tout ça parce que c'est dans son esprit, la rencontre. Au début elle discutait un peu et comme le voyage durait une heure 25 Donc pour briser la glace, elle a demandé : j'ai dû piquer la place ? Non non non non vous pouvez rester là et puis après il a suffi de se mêler un peu des conversations enfin de se mêler, les gens posaient des questions et elle a répondu. Y'avait du privé, y'avait du public, y'avait un peu de tout. Un qui travaillait à la mairie aux espaces verts, alors ils parlaient de plantes, ils parlaient oiseaux parce que ce gars il allait dans le marais prendre des photos.

Il fallait juste trouver les liens.

Chaque fois qu'elle a voulu prendre un bouquin, elle ne pouvait pas lire parce qu'elle discutait, les gens discutaient une demi-heure et hop une autre gare et d'autres gens montaient : bonjour et c'était relancé. Il y avait beaucoup d'habitués. Et puis ils ont fini par donner des surnoms aux gens, y'en a un, ils l'appelaient Planche à voile il était toujours avec sa planche de surf quand elle le croisait sur la route. Ce gars il est décédé dans l'avion en se rendant à la République dominicaine. Un autre c'était Banque de France, elle dit en riant c'était un peu con mais ils ne savaient pas.

Elle, elle était du milieu de train quasiment toujours à la même place, elle faisait partie des premiers à monter et après elle mettait son sac pour garder les places des gens qui montaient à Challans et à Machecoul. Le problème de ce train c'était le soir, le plus terrible pour avoir de la place, tous ces gens qui montaient à Pont-Rousseau n'avaient plus de place, ils étaient debout jusqu'à Bouaye, y'en avait beaucoup qui descendaient à Bouaye, Bouaye Nantes c'est le prix d'un ticket de bus.

Le soir, elle reprenait le train vers 17h 30 dans ces eaux-là et elle était vers 19h 30 chez elle. Elle dit qu'elle n'a jamais été fatiguée par le voyage en lui-même mais se lever à 5h et quart tous les matins, à la fin elle n'en pouvait plus et le soir c'était dur surtout quand elle le ratait ou quand il y avait des grèves, elle ne conteste pas ça du tout, y'en a qui le contestent mais heureusement qu'il y a encore ce droit-là. Et puis il y avait souvent des trains en panne et des travaux sur la voie, c'était insupportable, une fois ça avait duré plus de trois mois alors ils faisaient du covoiturage parce qu'il y avait des cars mais c'était encore plus tôt que le train.

Alors elle a sympathisé et un jour y'en a un qui a dit, tiens on se ferait pas un petit restau, ça faisait moins d'un an qu'elle le connaissait. Une fois un gars a fêté les 50 ans de sa femme et ils se sont retrouvés au restau à Paulx entre Challans et la Garnache. Les invités c'était les gens du train. Et là maintenant qu'elle est en retraite, elle en a une qui vient la voir quasiment toutes les semaines. Elle n'était pas la plus vieille parce que il y en a qui sont partis en retraite avant elle, ceux qui continuent à travailler prennent toujours le train. Elle s'est dit à la première invit', tiens comment il a eu mon numéro ? Ben il avait farfouillé sur le portable de sa femme qui n'est plus sa femme depuis d'ailleurs. Elle avait trouvé ça sympa et elle n'avait pas dit non, elle s'était dit que s'il l'invitait c'est qu'il avait dû la trouver sympathique.

Leur groupe, c'est le TER's band. Elle sait aussi que c'est sa nature, y en a qui sont peut-être moins liants, elle, quand elle va faire ses courses au super U et pourtant elle n'y va pas souvent, y'a la dame du fromage qui lui fait la bise.

Dans le train parfois elle n'avait pas sa place et elle se retrouvait devant, ce n'était pas les mêmes, il y en avait qui jouaient aux cartes. Eux, ceux du clan du milieu, ils se parlaient, ils se parlaient de tout et de rien, ils parlaient de la nature quand ils voyaient des chevreuils dehors, des cigognes, mais pas de boulot, bien sûr l'actualité, typiquement français : la critique de l'actualité, la critique du chômage, de plein de choses, c'est tout et rien, c'est le café du commerce, elle voit ça comme ça maintenant, c'était pas spécialement profond et c'était plutôt une détente et puis des fois c'était : tiens tu fais la gueule aujourd'hui ? Avec la fille qui travaillait à l'IRSTV qu'elle a connu dans le train par hasard, elles travaillaient dans le train, la fille elle débutait elle faisait partie d'un autre groupe de Challans, un autre clan.

Elle ne retrouvait pas toujours les mêmes au retour, ils ne prenaient pas tous le sien, celle qui travaillait au Conseil Général elle terminait vers 5h 30 elle ne pouvait pas prendre celui de moins 25 même à Pont-Rousseau parce qu'il faut 10 minutes quasiment entre les deux premières gares et le tramway met plus longtemps encore. Elle sait qu'il y a d'autres groupes que le TER's band, qui se font des bouffes aussi. Elle avait sympathisé aussi avec une petite mamy qui allait aux vacances chercher son

petit-fils à Paris, elle a vu qu'ils discutaient, elle s'était installée avec eux, chaque fois qu'elle allait chez ses enfants, elle se mettait dans leur coin parce qu'elle savait qu'elle rigolait bien. Elle se disait que t'as pas du tout ça dans le tramway, tout le monde se fait la tronche le matin et personne ne se parle, bon le trajet est plus rapide mais quand même tous les matins il doit y avoir des gens qui se croisent, parce qu'elle après, elle prenait le tramway jusqu'à Médiathèque, elle traversait le pont et elle avait encore un petit bout à pied.

Elle reconnait que dans l'absolu c'est une routine de prendre le train tous les jours mais comme il y a des gens qui passent, c'est tiens bonjour, un petit sourire le matin c'est toujours agréable, elle a rarement vu des gens faire la gueule dès le matin et si c'était le cas, elle disait : ben qu'est-ce que tu as ?

Elle dit que le train c'est mieux que la voiture, aucune comparaison, c'est important dès le matin d'avoir une relation sociale et tu n'as pas à te casser la tête, c'est très confortable. Elle se souvient que quand elle faisait tout en voiture, elle n'avait aucune relation.

Et puis elle, elle a dû mal à trouver des contraintes y'en a qui lui disaient qu'elle habitait loin mais elle, elle ne l'a jamais vécu ça comme ça c'était surtout l'amplitude horaire qui était une contrainte assurément mais de savoir que le soir elle allait retrouver ses copains et ses copines dans le train, et discuter, le temps passait vite et jamais jamais elle ne s'est ennuyée et puis les rares fois où elle s'est retrouvée toute seule parce qu'elle partait plus tôt ou que les gens ne travaillaient pas, elle avait tendance à s'endormir mais c'était quasiment jamais. Et puis elle, elle aime bien observer les gens, la terrasse du bistrot par exemple, ça lui va bien ça, parce que les gens : tiens tu as vu ça à la télé ? Elle trouve que c'est bien aussi de connaître la vie des gens, c'est son point de vue c'est une richesse de parler de tout et de rien bon y'a des fois elle se disait gloups parce que y'en avait qui gueulaient par rapport à ceux qui faisaient grève, donc elle, elle ne rentrait pas dans ce discours-là et si on lui demandait ce qu'elle en pensait, ben par exemple elle pouvait dire qu'elle en pensait pas grand-chose ou bien que si les gens n'avaient pas fait grève même si ça remontait à loin, les gens n'auraient peut-être pas ce qu'ils ont maintenant. Les grèves, c'était les conducteurs de train et aussi les contrôleurs et pas de contrôleur pas de train. Mais elle, elle ne choisit pas les gens sur leurs opinions, elle connait des gens très différents parce que c'est une richesse de connaître des gens très différents, elle trouve que si on reste que dans son truc on n'avance pas. Les extrêmes ce n'est pas son truc, donc des gens extrême droite, extrême gauche ceux-là elle ne va pas les fréquenter longtemps. Elle pense qu'il faut éviter les sujets qui fâchent.

Y'avait pas intérêt de rater le train, ça ne lui arrivait jamais d'ailleurs parce que le train d'après c'était ¾ d'heure plus tard. Elle n'a jamais autant regardé la pendule que quand elle prenait le train. Avant quand elle allait travailler en voiture elle n'était pas à cinq minutes, tous les jours elle se disait qu'elle allait y arriver et puis : embouteillage et elle n'arrivait pas à l'heure. Si elle avait raté le train elle n'avait plus qu'à prendre sa bagnole avec toutes les conséquences. Elle se souvient que c'était plus flippant le retour. A son boulot, elle se disait qu'il lui restait 5 minutes et elle se disait j'ai encore le temps de faire ci de faire ça et hop elle tombait sur quelqu'un, alors elle disait : excuse moi je vais prendre mon train.

Après elle courait comme une dératée parce que mine de rien le Palais de justice, la passerelle, elle voyait un tramway qui passait, elle se disait ah ah ah et c'est d'ailleurs là qu'elle avait eu son accident en courant après un tramway, elle était tombée sur le trottoir en pierre et elle s'était coupée et elle était allée aux urgences. Elle avait sa bouffe et un demi-litre de rouge dans son sac heureusement qu'il ne s'était pas cassé parce qu'autrement au Chu : ben dis donc celle-là avec son rouge. Ce jour-là, il y avait une manif, elle s'était dit qu'elle allait prendre la ligne 2 dans l'autre sens puis il y avait un tramway qui arrivait dans son dos, un qui avait réussi à passer, alors du coup elle a couru et bing ! Y'avait une dame charmante d'ailleurs qui avait attendu que l'ambulance arrive. Elle était fatiguée après sa journée et elle se disait qu'elle allait arriver à 8 heures au lieu de 7 heures et encore elle n'était pas chargée de famille. Le vendredi elle s'arrangeait pour partir une heure plus tôt parce qu'à la fin de la semaine elle en avait un peu marre.

Les employés de la SNCF, y'en avait des cons mais y'en avait des super gentils avec interdiction de savoir leur prénom, ils n'avaient pas le droit d'avoir de relations privilégiées avec les clients mais eux ils y arrivaient : ah il est sympa l'autre c'est comment et toc il sortait le prénom de son collègue. Alors eux, ils se bidonnaient où ils mettaient un faux nom, il n'y a que les TGV où ils ont obligation de mettre leur prénom mais pas dans les TER. Les gens râlaient et ça n'est pas facile de se faire engueuler toute la journée alors comme les rails appartiennent à Réseau Ferré de France, les trains c'est la Région et les employés c'est la SNCF alors quand ça gueulait : écrivez à la Région !

Sa bande, c'était plutôt Machecoul, Challans mais ils en connaissaient quelques uns de Sainte-Pazanne et puis elle a des histoires à raconter à propos des vélos. Yvette systématiquement, elle montait à Challans, elle ne voulait jamais mettre son vélo à l'endroit où c'est réservé donc elle le mettait dans le passage et après : bgbgbgbg donc il y avait des gens qu'elle, elle évitait au bout d'un moment. Y'en avait un qui trichait tout le temps, et puis un de Sainte-Pazanne qui faisait partie de la troupe du « Christ Roi », et il paraissait sympathique comme ça et elle, elle n'est pas très curé, elle

essayait pourtant de lui envoyer des signaux mais Jésus est amour et le pire il travaillait à l'INSEE le mec quand elle le croisait à la cantine : on se connait ? Mais elle non non, elle ne mangeait pas à côté de lui. En fait, il lui était arrivé un gros choc, sa femme l'avait quitté et donc il s'était mis à fond dans Jésus et elle, elle a un peu de mal avec ça, elle avait envie de rigoler.

Y'en avait plusieurs qui grugeaient, des habitués et des fois les contrôleurs les repéraient y'en a qui calculaient que s'ils prenaient la carte une semaine par mois ça leur coutait moins cher même s'ils se faisaient gauler. Il y en avait une qui ne payait jamais, elle avait dû calculer même avec les amendes et elle arrivait toujours à baratiner les contrôleurs.

Un jour avec sa copine Nadine y'avait pas de train donc elles étaient venues en voiture et le soir un mec faisait du stop, elles ont dit : c'est un gars qui prend le train, on s'arrête !!! Il leur a tenues un discours sur les femmes vraiment bizarre, soit disant que c'était un gars qui taillait les vignes, il travaillait dans la nature et sa femme était partie à Madagascar pour créer une crèche pour des enfants. Ce gars-là il avait un vélo comme il y a plusieurs wagons, suivant les gares le contrôleur changeait de wagon donc lui il calculait et comme il y avait deux portes, le contrôleur descendait et lui descendait de l'autre côté et il remontait dans le wagon déjà contrôlé quasiment tous les jours, eux ils le voyaient faire et une fois, ils ont vu le contrôleur et lui zoum passer sur le quai avec son vélo. Elle, elle trouvait ça un peu anormal, elle sait que les gens qui n'ont vraiment pas d'argent ils ne le font pas. Elle trouvait normal de payer c'est un service, pour elle c'était 180 euros par mois mais l'Etat lui donnait la moitié donc même pas 100 euros bien moins cher que la voiture. Elle sait que celle qui grugeait tout le temps elle travaillait au rectorat et avait un salaire de prof donc ça va, les gens dans la misère ils ne prennent pas le train sauf l'été les jeunes avec les chiens. L'été c'était plus compliqué tous les gens avec des grosses valises énormes, il n'y avait plus de place, il aurait fallu un wagon de plus, la plupart descendaient à Challans où il y a une navette de car pour Saint-Jean-de-Mont. Y'a eu des bagarres, des jeunes qui descendaient de Paris, Saint-Jean-de-Mont est une plaque tournante de la drogue, donc ils venaient faire un petit tour l'été et un jour y'en a un qui est monté à Machecoul, un petit jeune a dû le regarder : qu'as-tu à me regarder ? Ping ! On a entendu le coup, une a été le dire au chauffeur et y'avait un comité d'accueil à Challans tous les poulets sont montés dans le train et eux : ils sont où ? Discrètement ils leur avaient fait signe, pauvre gars il était dans un état. Mais ça c'était que l'été et même l'été ça n'était pas une insécurité insurmontable.

Des matins elle se souvient que si elle n'était pas là, elle recevait des coups de fil : t'es où ? Ils étaient étonnés de ne pas la voir si la veille elle n'avait rien dit, les gens

s'inquiétaient et ils appelaient : t'es où ? T'es où ? Elle dit que c'est important cette solidarité, tout le monde dans la même galère c'est ça. Quand il n'y avait pas de train, ils faisaient du co-voiturage et comme eux étaient le plus loin, à deux avec le copain de la mairie de Nantes, ils appelaient et ils passaient à Challans, à Machecoul, ils remplissaient leur voiture jusqu'à Nantes.

En cas de coup dur, y'avait du soutien elle quand elle a eu tous ses problèmes ils étaient tous là ils l'appelaient et quand elle est tombée deux ou trois fois par la fatigue aussi. A la fin elle était très fatiguée, elle est tombée à vélo à 6 heures du matin en allant à la gare, donc une autre fois au tramway et une autre fois encore à Pont-Rousseau y'avait pas de train donc les cars et le terrain était super boueux et tout d'un coup : BRK !!! la gamelle : entorses aux doigts, coupée là, coupée là, ils se moquaient tous d'elle avec ses pansements : qu'avais tu encore bu ? Après tout le monde lui demandait de ses nouvelles, elle trouvait ça bien comme on le ferait entre collègues et en plus il n'y avait pas de jalousie entre les gens comme au boulot, les problèmes de salaires, de grilles, c'était plus léger et elle qui vivait seule les trois quart de son temps, personne ne lui demandait comment ça se faisait que son mari n'était pas là, on lui foutait la paix et c'était ce qu'elle demandait, elle, elle n'avait pas envie que les gens se mêlent de sa vie privée.

Ils se retrouvaient régulièrement pour un repas, un apéro puis des pique-nique et elle retrouvait d'autres gens du train, elle était super contente. Ils ont sympathisé avec les maris ou les femmes mais y'en a qui n'ont pas une vie claire ils n'ont pas eu envie que leur mari ou leur femme soit là, c'était leur vie à eux quoi. Depuis la retraite, elle ne prend plus le train mais quand elle descend sur Nantes elle les appelle pour savoir à quelle heure ils terminent pour les ramener. Les heures ne correspondent plus si elle a des choses à faire à Nantes et puis elle est toujours chargée, c'est plutôt par esprit pratique et comme elle les voit en dehors. Ils se font un repas une fois par mois, le repas du TER's band, dans le centre de Nantes, ils se retrouvent entre 8 et 10, alors elle, elle revient exprès le midi, ils mangent au Tarmak au 50 Otages, tenu par le frère et la sœur super sympas, un truc un peu rose. Elle y retourne le 28 Mars, jour de grève des retraités, mais elle ne fera pas grève, elle trouve qu'il y'a trop de misère dans le monde pour faire grève pour 20 euros, elle, elle a beaucoup manifesté, elle a toujours été une battante mais y a des fois elle trouve que c'est exagéré. A leur repas, ils parlent de tout mais ils parlent aussi du train, des nouveaux ou bien qu'on ne voit plus machin, c'est comme ça qu'elle a appris que Planche à voile était décédé, 50 ans, c'est trop tôt. Les retraités de son coin de ligne, elle pensait les retrouver au supermarché, en fait non mais elle les invite chez elle ou ils se retrouvent chez ceux qui ont une maison pour manger dehors. Le vendredi soir, ils vont dans un restau avec un orchestre, des fois les

conjoints viennent pour ceux qui en ont mais c'est difficile pour un conjoint d'arriver dans un groupe, ils se disent des trucs tout cons qui ne vont pas plus loin mais les conjoints peuvent imaginer des choses surtout qu'il y en a une qui est un peu cavaleuse. Son mari n'a jamais participé, c'est un sauvage, et puis c'est son truc à elle.
Elle a aussi d'autres amis, elle rejoint deux fois par an son mari en Espagne, donc elle a aussi ces amis-là les Espagnols, ce sont des Français en fait et une amie suisse qui a un appartement et puis comme elle va au bistrot tous les matins, la patronne est une femme et pareil ils ont fait un groupe et ils se retrouvent à 4 ou 5 et ils vont au restau, ils boivent un petit coup ensemble. Finalement le bistrot le matin, ça a remplacé le train.
Son père, son grand-père et son arrière grand-père travaillaient à la SNCF donc elle a un gros attachement au ferroviaire, enfant elle habitait dans la gare de la Baule-les-Pins, son père était chef de gare, elle allait à l'école en train au Pouliguen. Prendre le train c'est naturel pour elle mais elle ne fait jamais de grand voyage, elle descend en Espagne en voiture avec le chat, elle est trop chargée et elle ramène de la nourriture au retour, parce que c'est moins cher.
Son rêve serait de faire le transsibérien jusqu'à Vladivostok. Elle trouve que c'est con ça ne dure que huit jours !
Puis elle commente l'album photo de la fête de son départ en retraite réalisé par une amie du TER's band, plusieurs pages leur sont consacrés : Pascale qui travaille à la Mairie, est élue à Bouaye ; Virginie travaille à l'hôpital, elle a trois enfants, elle habite dans le marais ; Serge lui est au Crédit Lyonnais, il vit à Bouaye ; Danièle est dans la police municipale ; Catherine à L'INSEE, elle vit à la Garnache où y'a plus de putains que de vaches ; André est comptable et vit à Challans ; Pascal au Service des espaces verts, il est de St Gilles ; Jean Yves, France Télécom, est de St Hilaire, il est élu ; Murielle de Soullans travaille à la SNCF ; Martine de St Christophe-du-Lignons travaille à la mairie de Nantes ; Noëlle de Challans est secrétaire à l'Ecole centrale ; Nadine dite la coquine est de Machecoul et porte des jupes courtes, elle bosse au Conseil Général ; Mireille de Saint-Jean-de-Mont est plus réservée, elle travaille à l'INSEE.

Se retrouver à Sainte-Pazanne

Le TER, elle le prend depuis sa seconde, elle a fait le collège à Sainte-Pazanne et pour la seconde, elle a décidé d'aller à la Colinière, donc tous les jours elle faisait le trajet en TER. Ses parents voulaient qu'elle aille vers Machecoul, de l'autre côté et elle, elle voulait retourner à Nantes, elle a grandi à Nantes avant de se retrouver à Sainte-

Pazanne. Elle est arrivée à Sainte-Pazanne pour sa quatrième, avant elle habitait à Nantes dans le quartier de la Mitrie, elle avait ses copains, ses activités extra scolaires, tout à Nantes, et elle voulait retrouver tout ça. Elle a choisi l'option art plastique, c'était forcément à Nantes et voilà comme ça il n'y avait pas le choix.

Déjà vivre à Sainte-Pazanne ça ne lui faisait pas plaisir du tout. Quand on arrive à douze, treize ans, c'est le moment où on commence juste à sortir tout seul, à profiter de la ville, et Sainte-Pazanne quand ils sont arrivés, il y a dix ans c'était pas trop ça. Donc elle voulait aller à Nantes. Dans le train, elle retrouvait des copines du collège, ce sont de bons souvenirs, certaines étaient dans des établissements privés à Nantes, le lundi matin elles prenaient le train ensemble et après elles se séparaient. Elle, elle était externe, elle faisait le trajet tous les jours et ses copines étaient internes donc elles se voyaient dans le train le lundi matin et le vendredi soir. Elle avait des activités sportives après les cours, dans ses souvenirs ça n'était pas super bien desservi, y'avait pas mal de soucis, pas énormément d'horaires de train, ça c'était super dur, aujourd'hui ça va mieux parce qu'il y en a quelques uns en plus avec des horaires plus pratiques mais avant c'était super galère.

Dans le train, soit elle papotait avec ses copines, autrement le reste de la semaine, c'était plutôt les petites lectures ou elle finissait ses devoirs qu'elle n'avait pas pris le temps de finir, ou encore elle terminait sa nuit parce que des fois elle devait partir hyper tôt. Elle aimait bien c'était un petit peu un moment de pause, un moment super calme, elle prenait le train de 7h 07 et à 7h 07 il n'y avait pas un bruit dans le TER. Toujours une place assise, le vendredi à partir du TER de 17h 17, tout le monde était debout, serré c'était beaucoup moins agréable. Le soir elle avait hâte de rentrer, c'était long, des fois elle avait deux, trois heures à traîner dans Nantes avant d'avoir son train, soit elle passait son temps au CDI, soit elle errait un peu dans Nantes, plutôt dans le centre parce qu'il y avait du monde, elle passait son temps au Ti Coon, à la Mie Câline, ce genre de truc, c'était pas génial, mais y'avait des goûters et de temps en temps au Mac Do. Elle grignotait et elle attendait, tu peux rester des heures en fait, elle se posait surtout au Mac Do, y'a un étage avec une grande banquette qui donne sur tout Commerce et donc elle passait des heures à observer les gens et c'est comme ça qu'elle a développé un projet en art plastique en Terminale, elle a optimisé tout son temps libre. Elle se posait au Mac Do et elle prenait des photos des gens qui marchaient, des gens qui couraient et peut-être la socio ça vient de là, oui cette envie de connaître un peu le monde. Elle en garde de bons souvenirs, c'est à ce moment-là qu'elle a fait des rencontres et qu'elle a découvert des lieux à Nantes, qu'elle a appris à se débrouiller et à s'occuper toute seule. Mais l'hiver c'est très long. Le matin, elle avait son quart d'heure de marche jusqu'au train, souvent elle arrivait à la gare et elle sautait

directement dans le train et les portes se fermaient, elle s'asseyait et là, petite pause et dès qu'elle arrivait à Nantes, il fallait choper le premier tram sinon si elle le ratait, elle avait cinq ou dix minutes de retard et elle se faisait engueuler par ses profs.

L'année de terminale elle avait son permis et elle avait un copain qui vivait à la Montagne, après ça elle est allée à Rennes en arts plastiques quelques mois, elle se sentait une fibre artistique qui n'a pas du tout prise et elle voulait avoir son premier appart, partir de chez elle et en fait, pas du tout et elle est revenue à Nantes. Ensuite elle a commencé à travailler comme animatrice en centre de loisirs et après elle est retournée à Sainte-Pazanne où elle a fait du maraîchage. Plantiv, c'est une grande famille de maraîchers de Sainte-Pazanne, y'a deux frères qui ont une entreprise bio qui se trouve vers le stade, eux c'est la plus grosse entreprise et à côté y'a leur frère pas du tout dans le bio qui a son terrain juste derrière sa maison, y'a la gendarmerie, y'a le rond-point, elle habite juste par là avec ses parents. Quand elle travaillait pour lui, elle était toute seule dans les champs avec sa femme, c'était dur mais c'est des bons souvenirs parce que c'était les premiers jobs et ça faisait partie de son autonomie. Elle est contente de l'avoir fait, elle sait ce que c'est et en plus, une fois qu'on a commencé, si on décide de revenir dans le maraichage, si on a bien bossé, c'est possible de négocier et c'est sûr qu'il y a une place. L'animation c'est vraiment le job qu'elle a préféré, être en contact avec les enfants, c'était vraiment une grande passion, elle l'a fait pendant des années et dès qu'elle a besoin de travailler elle tente l'animation mais à la longue c'est fatiguant et c'est prenant psychologiquement tandis que le maraichage c'est purement physique, on a mal au dos, on a mal aux genoux, on a mal aux bras, mais c'est tout. Une fois que c'est fini tout va bien tandis que l'animation c'est vraiment des rencontres avec des parcours de vie pas toujours faciles, elle était animatrice à Bellevue, à la Méta pendant près de trois ans et elle a rencontré des petits bouts tout mignons qui en chiaient et ce n'est pas juste et du coup c'est pas facile.

Après elle s'est lancée dans la socio, elle pensait faire qu'une année au début, elle se disait que ça pourrait lui apprendre des choses à elle, et finalement elle a fait une année, deux années, trois années, elle a adoré sa licence de socio, elle a trouvé ça génial et après ça elle a commencé un master et à trouvé un stage, et là elle fait un service civil dans le culturel.

Le TER, elle l'a pris pendant les années de fac de temps en temps pour aller voir ses parents. Au début elle le prenait à reculons, elle n'avait plus envie et en plus quand on rentre le week-end et elle rentrait plutôt le dimanche, y'avait pas énormément de TER, il suffisait qu'elle ait traîné un peu le samedi soir et fait la fête et ça devenait contraignant, les horaires du dimanche. Après ça, elle a fait en sorte que ça soit ses parents qui viennent la voir à Nantes et c'est vraiment maintenant oui c'est cette

année, qu'elle est retournée vivre chez ses parents qu'elle reprend plaisir à prendre le TER, elle le voit différemment et d'avoir fait une longue pause, elle le voit comme un service qu'à la fin de ses trajets quotidiens elle le voyait comme une contrainte, une espèce de gros fardeau, du genre OK il faut encore prendre le TER.

En fait elle ne dit pas le TER mais le train, elle dit le TGV et le train et elle prend le tramway aussi depuis des années mais elle est beaucoup moins transport en commun. A Nantes, y'a trop de monde, elle préfère carrément le TER parce qu'on est tranquille, c'est un peu un espèce de cocon tandis que dans le tram, on n'a plus d'espace de vie personnel, on se retrouve vite collés les uns aux autres et elle a du mal alors elle marche beaucoup, elle a un abonnement TAN gratuit par son boulot, mais entre choisir dix minutes de tram ou vingt minutes de marche, elle préfère vingt minutes de marche, elle trouve ça plus agréable. Elle a été sportive, elle a arrêté, elle faisait du karaté et de la course à pied.

Elle regarde plus le paysage maintenant, avant elle rentabilisait entre guillemets son temps de trajet, dormir ou faire ses devoirs, papoter, c'était vraiment une parenthèse qui lui servait à quelque chose que maintenant elle s'assoit, soit elle bouquine, soit elle regarde le paysage et elle redécouvre. Vers Port-Saint-Père, il y a un endroit avec des prairies humides et elle trouve génial de voir la prairie quand il pleut ou avec la brume, c'est tout inondé, c'est magnifique et même en hiver, c'est le moment qu'elle préfère, le moment qu'elle n'a jamais raté, elle sait et elle lève la tête, elle se met toujours dans les places à quatre. Elle regarde le paysage et elle regarde aussi les gens, c'est une grande fan des transports en commun, le truc qu'elle aime beaucoup ce sont les petites bribes de discussions qu'on peut entendre et elle trouve ça génial de capter des petites phrases, de regarder les gens en train de s'endormir ou en train de grogner parce qu'ils vont être à la bourre pour le prochain train, elle trouve ça super et drôle en fait. Elle ne s'est jamais ennuyée dans le train.

Prendre le TER dans l'autre sens, elle a dû le faire trois fois seulement avec des copines, elles prenaient leurs vélos, elles descendaient à la Bernerie et après si elles étaient super motivées, elles allaient jusqu'à Pornic en vélo, elles allaient souvent au point d'eau de la Bernerie. La Bernerie, c'est un endroit qu'ils ont tous connu, tous ceux qui ont grandi dans le coin et quand leurs correspondants allemands sont venus c'est le premier truc qu'elle a tenu à leur montrer, le point d'eau de la Bernerie, ça n'a rien de magique mais pour eux le point d'eau de la Bernerie, il fallait y aller, ils n'étaient pas émerveillés finalement mais eux ils étaient contents. C'est le premier trajet qu'ils ont fait tout seul quand ils étaient au collège, Sainte Pazanne-la Bernerie en TER pour aller au point d'eau, c'est pas dangereux. Quand elle a des petits coups de blues elle se tourne vers la plage pour être tranquille, elle peut passer des heures toute seule à la

plage, elle va souvent à Sainte-Marie, elle cherche des endroits où il n'y a pas trop de monde mais elle, elle aime la ville.

Elle prend pas mal le train, le TGV pour aller à Paris ou à Lille, elle a eu une voiture la première année de socio et elle s'est rendue compte en fait que ça ne lui servait pas à grand-chose, que c'était totalement inutile quand on habite à Nantes, que le trajet c'était surtout Nantes-Sainte-Pazanne et elle s'est dit au final, le train est plutôt bien pour ça. Et puis le trajet en voiture ça dépend vraiment des moments parce que avant de prendre son appartement elle a commencé à faire ce trajet en voiture et c'était horrible, elle mettait une heure à demi de Sainte-Pazanne jusqu'à la fac de Nantes, dans les bouchons c'était carrément plus de stress, c'est un trajet qu'elle aurait pu faire en 45 minutes et on n'est pas du tout dans le même état d'esprit et on est en train de gueuler parce qu'il y a des bouchons et qu'on n'est pas à l'heure, c'est trop de stress. La région est bien desservie, il y a encore plein d'endroits qu'elle ne connait pas et quand elle a des envies d'ailleurs, elle prend le train. La voiture, elle trouve ça plus agréable pour la liberté, elle peut arriver à l'heure à un rendez-vous (elle est arrivée en retard à l'entretien à cause du train), c'est moins compliqué. Aujourd'hui, elle est moins dépendante du train, elle peut prendre la voiture si il faut tandis qu'avant, les problèmes arrivaient souvent et avec les cars, en période de travaux, ils leurs disaient génial, vous allez avoir un car qui va vous ramener à Nantes et des fois ils étaient une trentaine sur le quai et il n'y avait jamais de car qui arrivait et finalement ils étaient obligés d'appeler des taxis et ils montaient à cinq dans des taxis pour aller à Nantes et ils arrivaient tous à Nantes avec une heure ou deux de retard. Les gens parlent beaucoup des grèves mais sur le trajet Nantes-Sainte-Pazanne c'est pas si grave que ça, les gens, les habitués, ils ne se plaignent pas, y'a pas de train, y'a pas de train, au final c'est pas grave et justement souvent ils sont d'accord avec les grèves parce que c'est pour avoir plus de trains ou pour améliorer la ligne. Oui, elle est avec les grèves et l'idéal serait d'améliorer cette ligne et de faire en sorte qu'il y ait plus de trains, il y aurait moins d'accidents. Elle traîne pas mal à Nantes et le dernier train pour revenir de Nantes le samedi est à 17h et c'est comme ça depuis sa seconde, y'a eu des pétitions, y'a eu des demandes et elle ne comprend pas pourquoi alors que les autres jours, le dernier part de Nantes à 22h 30. Les accidents le samedi ça arrive souvent, il y en a eu tellement des accidents, premier jour de permis, il y avait une seule auto école à Sainte-Pazanne avant, il y en a deux ou trois maintenant donc elle était dans la seule auto-école et il y avait des élèves qui ont eu des accidents la semaine même de leur permis parce qu'ils ont conduit bourrés et il y aurait eu un train ça ne serait pas arrivé. Tous ses copains ont eu envie de bouger un peu partout dans le monde, c'est ça le fait

que Sainte-Pazanne soit un peu inaccessible, tout le monde s'en va dès que possible, c'est pas loin mais c'est mal desservi.

Ses parents voulaient qu'ils aient une maison avec de l'espace parce que quand ils vivaient à Nantes, elle habitait dans un petit T3, elle a une grande sœur et un petit frère et ils dormaient tous les trois dans la même chambre avec une sorte de lit superposé à trois étages et ses parents se sont dits, ils grandissent ça serait bien qu'ils aient chacun leur chambre et ils ont fait construire une maison dans le premier lotissement, le lotissement de la Croix Morton. C'était un projet familial, c'était sympa mais ça aurait été génial si ça avait été à Nantes. C'est le prix, au départ ils avaient regardé Blain, ça faisait pas très cher non plus, ils ont fait un peu toute la région et Sainte-Pazanne ils ont trouvé ça pratique avec le train, et quand ils ont visité, son père a dit Sainte-Pazanne au final ça peut être pas mal pour nous, ils sont arrivés près de la voie de chemin de fer à côté de la gare et à ce moment-là Sainte-Pazanne c'était le dernier endroit où il y avait la barrière manuelle et ils ont vu une petite dame qui descendait la barrière et son père a dit : c'est génial ! Pour lui c'était le repos, ça y est on va être bien, on va arrêter de courir partout parce qu'on a pas mal déménagé, il était militaire donc tous les trois ans ils déménageaient et c'était aussi en prévision de sa retraite, ses parents rêvaient d'un endroit pour se poser, pour poser leurs bagages. Sa mère travaillait à ce moment-là dans la galerie Beaulieu et souvent ils allaient la chercher après son travail avec son père et ils traçaient à Sainte-Pazanne en voiture voir l'avancée du chantier, voir l'évolution, prendre des photos. Le jardin, ils y tenaient et son père depuis qu'il est petit il rêvait d'avoir des poules, des oies, ils ont un grand jardin et une grosse maison avec cinq chambres, un grand salon, une maison à étage. Le style de leur maison, ils l'avaient avant même d'avoir choisi l'endroit, ils sont allés en compétition de karaté vers Angers et ils sont tombés sur un truc qui s'appelle Maison familiale, y'avait une maison témoin et ils se sont dit c'est génial, il y a plein de place, parfait, juste pour eux donc il y avait la maison et il restait à trouver l'endroit. Au final il y a eu plein de problèmes, plein de défauts de fabrication, c'est triste parce que ses parents se sont donnés à fond ça leur a coûté une blinde, ils ont eu des inondations plein de fois, des défauts d'isolation. Au final elle se dit, tout ça pour ça !

Leur maison est carrément plus grosse que les autres, elle ressemble aux autres maisons du lotissement mais elle est sur étage et quand ils sont arrivés dans le lotissement, les gens pour faire une petite blague les appelaient, les pachas noirs.

Cinq ans après leur arrivée, la mairie a proposé de vendre la prarie humide derrière qui n'était pas constructible pour un euro symbolique donc ses parents ont sauté sur l'occasion et leur terrain va jusqu'à la voie. De chez eux, ils voient le train passer. Au début c'était bizarre quand ils ont emménagé ils n'avaient pas du tout l'habitude

d'entendre le train et quand il passait ils levaient tous la tête : qu'est ce qui se passe ? Et puis ils ont intègré les horaires. Quand elle faisait le trajet tous les jours, ses parents voyaient le train passer vers 17h 45 et si ils ne la voyaient pas arriver 10 minutes après c'est qu'il se passait quelque chose, elle avait raté son train. Du train on ne peut pas voir, c'est beaucoup trop rapide, quand elle allait à la Bernerie, elle se collait à la vitre et elle essayait de voir le jardin mais le temps de réaliser, c'était trop tard. De la gare, il y a quinze minutes à pied donc elle y fait attention parce que il y a certains horaires quand le train arrive de Pornic et quand elle est un peu à la bourre, c'est le moment pour mettre son manteau et elle court jusqu'à la gare, elle a le temps d'arriver et de monter dedans et les portes se ferment, c'est tout un calcul, elle marche très vite, faire ce trajet-là lui a développé une capacité à marcher vite, douze minutes précisément les jours de grande forme.

L'arrivée à Sainte-Pazanne ça a été dur parce qu'ils étaient la première famille noire, ses deux parents sont togolais et ça n'a pas été facile. Le premier jour ils ont été faire des courses au super U et c'était assez violent, ils rentrent dans le super U avec leur caddie tout en papotant, ils passent les portes et là, gros silence, tout le monde se retourne et les dévisage ouaww et quand tu te dis ça y est, on est parti pour des années ! Ses parents ont essayé de prendre ça à la rigolade, ils se sont dit c'est pas grave mais en fait, au fur et à mesure, l'accumulation de petits trucs comme ça. La première semaine à Sainte-Pazanne il y a eu aussi l'inscription dans le collège privé où son père est allé les inscrire. Le directeur a tenu absolument à ce qu'ils passent une espèce d'examen pour savoir si ils parlaient français, ses parents sont nés au Togo mais ils sont français, son père est militaire donc il a eu la nationalité, ça fait plus de trente ans qu'ils vivent en France et eux les enfant sont est nés en France, elle est née à Fontenay-le-Comte et culturellement ils n'ont plus rien de là-bas mais ils étaient les premiers élèves noirs. Ils ont toujours connu l'enseignement privé c'est en arrivant à la Colinière qu'elle a connu le public et ça a été la libération : ça y est et c'est trop bien le moment où tu te fonds dans la masse et que tu as l'impression d'être comme tout le monde. En plus, ses parents ont toujours choisi des établissements comme Blanche de Castille, ils pensaient qu'ils seraient bien encadrés et qu'ils apprendraient mieux. Sa mère avait été élevée par des religieuses quand elle avait cinq six ans et elle s'est dit qu'elle avait passé de super années au Togo avec les religieuses, elle se disait une religieuse c'est une religieuse qu'on soit en France ou au Togo, mais en fait pas du tout, une religieuse c'est pas une religieuse.

Et puis à Sainte-Pazanne , il y a le truc du Christ Roi, apparemment c'est un truc hyper connu, quand on dit Sainte-Pazanne, c'est le Christ Roi, elle n'y a jamais été mais elle en a entendu parler parce qu'il y a une période où l'équipe du Christ Roi cherche du

monde pour participer au spectacle et la première année ils sont venus chez eux et ils n'avaient pas fait le lien que c'était nous qui habitions dans cette maison-là, ils ont sonné, ils leur ont ouvert la porte, la dame a commencé son speech avant de lever les yeux et quand elle les a vus, elle a dit, ah non il y a erreur, ah oui il y a erreur ! La première année a été dure, avec le temps sa mère arrive à se détacher de tout ça, elle pense que au fur et à mesure les gens vont prendre l'habitude et ils ne sont plus les seuls maintenant ça s'est pas mal peuplé depuis, il y a eu d'autres lotissements, il y a eu les premiers immeubles il y a quelques années et ça commence à se brasser même culturellement et socialement, et pour ça c'est pas mal. Sa mère voulait vraiment avoir une place dans Sainte-Pazanne et s'y sentir bien parce qu'ils sont partis quand même pour quelques années, elle a pris le parti de s'inscrire dans des assos, de rencontrer du monde, de faire ses activités sportives là-bas, quelque part elle s'est fait sa place mais ça reste bizarre, même dans le lotissement, là il s'est agrandi cette année, mais y'a neuf dix ans, les gens leur faisaient des coucou, leur faisaient bonjour mais ils sentaient que ouais. Recevoir, inviter, il y a carrément une barrière, elle non, elle a toujours eu ce côté social, elle s'en fiche même si les parents ça ne leur convient pas, si ça se passe bien avec ses copines, elle les voit quand même, elle a réussi à s'imposer étant à l'école là-bas avec son frère mais même les réflexions des parents, bon on vous laisse le week-end mais on range les bijoux tout en me regardant, au final ce sont des petites réflexions et on se rend compte qu'on n'est pas comme le reste des copains. Elle pense que c'est de l'ignorance, une sorte de racisme mais c'est totalement de l'ignorance. A Nantes, ça peut arriver mais c'est pas souvent que à Sainte-Pazanne c'était plus violent parce qu'ils étaient la seule famille noire et que c'était tout petit, quand ils sont arrivés, y'avait pas 4000 habitants et cinq noirs d'un coup pour eux ça a dû être un choc. Quand ils sont rentrés dans le super U l'impression d'une bombe, tout le monde qui s'arrête et qui regarde. Elle se dit que ça change mais avant il se passait un truc à Sainte-Pazanne tout le monde était au courant, machin qui a trompé sa femme avec machin et à la fin de la semaine tout le monde était au courant même s'ils ne connaisaients pas machin qui avait fauté. Eux, il suffisait qu'ils fassent une petite connerie ou même un rien, ils avaient beaucoup moins de liberté que les autres, c'était très pénible. Ils venaient à Sainte-Pazanne sur une base de liberté, de séreinité et c'était pas du tout ça, parce que c'était le contrôle permanent. C'est son père qui tenait à vivre là-bas et aujourd'hui, il le regrette un peu, il a moins ce côté social et il passe tout son temps à Nantes, il travaille à Nantes, il est prof de karaté à Nantes, il est beaucoup moins souvent à Sainte-Pazanne que sa mère, les regards sont différents, il est super grand tout ça, il le vit beaucoup moins bien. Au début ils ont voulu développer le karaté sur Sainte-Pazanne, y'avait un club et son père connaissait le prof et a priori ils

s'entendaient plutôt bien et eux les petits faisaient de la compétition jusqu'à la ceinture marron, ses parents eux sont ceinture noire, tous minimum dix ans de karaté. Son père c'est sa passion, il donne des cours mais il n'est pas payé pour ça, c'est juste une passion depuis ses vingt ans, mais pas à Sainte-Pazanne, ils ont fait quelques cours et il y a eu des petits retours c'était ah oui vos techniques sont différentes, des critiques permanentes et des critiques même pas justifiées et ils se sont dit, ça ne sert à rien de persister, de forcer les gens, ils ne voulaient pas forcer leur intégration donc ils ont continué à faire leur sport à Nantes.

Super U, ils n'y vont plus, ils y sont allés pendant quelques temps et c'était toujours les mêmes personnes qui n'ont pas du tout évolué. Ils n'avaient pas droit aux mêmes services que la plupart des gens, normalement quand il y a un souci avec un article et qu'on le ramène, on est remboursé, il est échangé c'est la base et au super U de Sainte-Pazanne pour eux non, c'était , vous êtes sûrs que vous n'avez pas... Vous pouvez nous le dire. Alors ils vont à Port-Saint-Père et bizarrement c'est mieux, c'est peut-être parce que ça se rapproche de Nantes, à Port-Saint-Père ou à Bouaye ils n'ont jamais eu ce genre de problème. Elle espère que ça changera à Sainte-Pazanne, c'est déjà plus étendu et le fait qu'il y ait le collège public, ça a ramené une population totalement différente, les lotissements et les immeubles près du cimetière. Elle pense que maintenant c'est beaucoup mieux, c'est moins un endroit egocentré où les gens se connaissent tous, il y a plus de monde, ça a doublé d'un coup et maintenant y'a trop de personnes et juste avec ça, ça bouge. Il y a plein de petites boutiques qui ont ouvert, plein de trucs qu'au début ils ne pensaient pas qu'il y aurait un jour, une piscine par exemple, les mentalités ont un peu évolué quand même. Elle se rappelle du projet d'immeuble à Sainte-Pazanne quand ils ont commencé à parler de ça, ça a fait un boucan monstre, c'était oui on va avoir des pauvres, des trucs horribles et elle se disait mais ce n'est pas parce que tu vis en appartement que t'es pauvre, c'est pas parce que t'es pauvre que tu n'as rien à faire ici, oui ils partaient de loin quand même sur la tolérance, ils partaient vraiment de loin. Les gens qui emmènagent maintenant, ils ne travaillent pas à Sainte-Pazanne, ça devient une sorte de ville dortoir.

Quand ils sont sortis du super U c'était gros fou rire, où est ce qu'on a atterri ? Qu'est ce qu'on fait là ? Mais eux, ils n'ont pas ce rire moqueur parce que ses parents ont toujours eu ce côté, on fait comme si ça n'existait pas, on n'y prête pas attention comme ça on ne s'en rend pas compte. Quand ils étaient petits même quand il y a eu des cas assez violents, ils changeaient directement de sujet, ils parlaient d'autre chose et ils n'en reparlaient pas et maintenant qu'ils sont grands, et peut-être parce qu'elle a fait socio, elle est devenue un monstre sur ce genre de truc, maintenant ils ont des grands débats et ça change pas mal de choses. Elle, elle a un caractère assez fort et en plus

l'enseignement de socio a fait qu'elle trouve que c'est dégueulasse, qu'on n'a pas à se laisser faire comme si ça n'existait pas parce que ça existe et si on en fait un tabou ça devient un truc horrible. En grandissant ils ont développé une technique, quand les gens les regardent bizarrement, ils se mettent à faire des trucs hallucinants, ils passent pour des fous et les gens se demandent vraiment quel est leur problème et du coup elle ne saurait pas dire bien mais si ça devient de l'exubérance, de l'agitation, ça devient un moment drôle où ils se retrouvent dans leur entre soi, c'est leur moment de blague à eux.

Planète sauvage, elle n'y a pas mis les pieds, sa mère a essayé, un moment elle cherchait du boulot elle a voulu postuler et elle en est revenue en disant non, je ne ferais pas ça du tout, il y a une rue Afrique aussi à Port-Saint-Père, on lui avait fait la blague. A Nantes, si elle dit qu'elle vit à Sainte-Pazanne, les gens ne voient pas du tout et quand elle dit Planète sauvage, ah oui d'accord par là-bas et donc c'est comme ça qu'elle s'en sert.

Il y a un vrai décalage entre Nantes et Sainte-Pazanne et elle trouve ça dingue parce que c'est pas si loin que ça. Quand ils ont déménagé il y avait pas mal de gens de Sainte-Pazanne qui n'avaient jamais mis les pieds à Nantes alors que c'est à côté, c'est elle qui a fait faire leur première excursion à Nantes à ses copains de classe. Les parents de ses copains n'allaient pas à Nantes : trop grand, trop de trucs. Celles du collège qui sont restées à Sainte-Pazanne, ce sont les filles qui sont tombées enceintes super tôt, elles ont quatre enfants maintenant et elles ne sont pas allées au lycée. Mais en général dès qu'on a les moyens de partir, on part.

Aiguillages

Le TER est un bon enclencheur de récit, bien au-delà de la description de pratiques, il est un analyseur de la conception de l'espace public et du rapport au monde. La place du TER varie à bien des égards pour ces deux utilisatrices, si l'une a réalisé après coup qu'il était le moyen de transport le plus adapté et le plus économique pour se rendre à son travail, choisir de faire construire à Sainte-Pazanne tenait pour les parents de la seconde à la fois au prix des terrains mais aussi à la présence du TER.

Prendre le train la première fois représente pour la personne salariée une pratique solitaire, tandis que la lycéenne monte dans le TER en compagnie de ses anciennes copines du collège qui comme elle, se rendent pour la première fois au lycée à Nantes. Il ne va pas falloir très longtemps à notre première voyageuse pour faire connaissance avec d'autres et pour se sentir appartenir à ce qu'elle nomme un des clans du TER, celui

du milieu, fondé sur le fait de s'assoir dans la zone du train où les personnes discutent entre elles pendant le temps du trajet. A l'inverse, notre lycéenne, externe alors que ses copines sont internes, fait l'expérience dès le premier trajet de retour, d'un temps solitaire qu'elle va apprendre à utiliser et à apprécier comme pause, voire comme cocon. Aucune de nos deux voyageuses n'est native du territoire habité, elles ont connu d'autres expériences et peuvent se situer relativement à elles, notre salariée a connu d'autres situations périurbaines, notre lycéenne, Nantaise d'origine, a l'avantage sur ses copines de collège de savoir ce qu'est la grande ville devenant pour une part initiatrice urbaine auprès d'elles.

Se rendre à la gare le matin, à pied, en vélo, en voiture demande une rigueur dans la gestion du temps, non seulement le train n'attend pas mais il y en a très peu, le train raté c'est pour l'une, reprendre la route en voiture et retrouver les bouchons et pour l'autre, attendre le suivant et arriver en retard au lycée et se faire engueuler. Prendre le train, c'est vivre avec l'heure à la minute près, mais une fois monté, c'est jouir d'un temps de repos confortable. Prendre la voiture c'est choisir son heure, au risque d'être piégé dans un embouteillage, lié au passage des ponts pour rejoindre le nord de la Loire. Le soir, toutes les deux disent la fatigue engendrée par l'amplitude des journées, mais si l'adulte a une certaine marge de manœuvre dans son travail pour s'ajuster aux horaires de train, quitte à courir et parfois à chuter, les horaires contraints de la lycéenne peuvent générer de longs temps d'attente, temps entre deux, dont on a vu qu'ils vont devenir des opportunités pour s'exercer à la vie urbaine sans contrôle.

Les autres voyageurs du TER ne sont pas véritablement des étrangers puisqu'en fonction des gares où ils montent, on peut les situer dans des univers qui ne sont pas totalement différents des leurs. De plus, l'observation au fil des trajets de ces étrangers atténue l'abstraction de leurs identités, les premiers surnoms surgissant à partir d'une posture ou d'une information (Planche à voile et Banque de France). La jeune voyageuse, se contente de prêter attention à des bribes d'échange, qui la distraient et la font rire, forme de curiosité amusée pour l'autre, y compris lorsque ce dernier se plaint. Notre voyageuse adulte, elle, s'engage dans l'échange avec des inconnus, donne son avis, commente le paysage ou l'actualité, tout en se gardant de sujets qui pourraient nuire à l'idée qu'elle se fait de cette sociabilité douce liée au transport en commun : éviter les personnes aux opinions trop éloignées des siennes, s'éloigner de personnes mettant trop en avant des positions et croyances qui engagent, qu'il s'agisse de politique ou de religion. Ce jeu dans l'engagement et la distanciation est la clef de sa liberté, il y a des choses dont elle ne veut pas parler et elle sait que dans la discussion si elle laisse l'autre venir trop près, elle aura plus de mal à maintenir la limite là où elle a choisi de la mettre. Cette posture ne l'empêche pas de donner son opinion

quand la question des grèves survient, elle ne laissera pas dire n'importe quoi, elle a toujours été une battante et sait ce qu'elle doit aux luttes sociales auxquelles elle a souvent participé, mais là aussi avec une certaine mesure, elle ne rejoindrait pas des manifestations pour quelques euros, considérant que le droit à la retraite est une chance dans une période de crise. Quand à notre jeune voyageuse, elle se souvient que les motifs des grèves des chauffeurs ou des contrôleurs, rejoignant les demandes des voyageurs en ce qui concerne les fréquences en particulier, aidaient à en supporter les conséquences. Le remplacement d'un train par un car ou par un taxi, jette le voyageur habitué à être « sur des rails » sur des routes plus imprévisibles, il faut alors refaire son itinéraire collectif tout en rejoignant le flux saturé des automobiles, ces alternatives ne sont jamais jugées positivement, retrouver le train apaise. La sociabilité du TER, à condition qu'il ne soit pas bondé comme le vendredi soir, c'est être tranquille parmi les autres, engagé dans une expérience commune, la petite société du train, qui dans le cas du TER protège plus qu'elle n'expose. Quand un groupe de voyageurs se constitue, une petite communauté naît, où chacun se préoccupe de l'autre, lui garde sa place et s'inquiète s'il ne monte pas dans le train. T'es où s'affiche immédiatement sur le portable des voyageurs inquiets qui s'informent très vite sur les raisons de l'absence et commentent entre eux différentes hypothèses en fonction de ce qu'ils connaissent de la vie de l'absent(e). Une fois le groupe d'amis constitué, une visite au domicile de la personne absente peut s'envisager. Mais la solidarité s'exerce en premier lieu autour de cette communauté du train en particulier quand celui-là ne fonctionne pas, le principe du co-voiturage se mettant en branle à partir des plus excentrés sur la ligne, récupérant de proche en proche les autres pour rejoindre la ville centre.

Les relations avec le personnel ferroviaire participent de cette sécurité, dès lors qu'on est en règle, certains tentent de dépasser les seules civilités liées au contrôle, tout en essayant de conserver l'anonymat, du côté des cheminots, qu'impose leur institution, tout en tentant en l'inverse de la lever du côté des voyageurs taquins. La question de la fraude et des incivilités divise, entre ceux qui sont en règle, qui observent le petit jeu de ceux qui grugent, parfois mis en situation de choisir leur camp, quand ils sont en situation d'observateurs obligés d'abus injustifiables ou de dérapages inciviles. Notre lycéenne a trouvé parfois des alliés de choix, quand un contrôleur ne se contente pas de faire un mot pour les dix minutes de retard et pousse à vingt, ou va même jusqu'à donner plusieurs billets qui pourront toujours servir et dont la jeune fille a fait bon usage. Notre voyageuse salariée est une abonnée qui a fait ses comptes une bonne fois pour toute et qui voyage donc tranquille. Notre lycéenne joue avec les différentes échelles desservies entre le ticket de tram qu'elle a déjà payé pour son parcours urbain qui lui permet d'aller jusqu'à Bouaye et son ticket de train qu'elle fait partir de Bouaye

pour réduire le coût, il s'agit ensuite de ne pas se prendre les pieds au moment du passage du contrôleur. Le personnel aussi peut jouer avec les échelles pour échapper aux critiques concernant les dysfonctionnements ferroviaires, renvoyant la balle au National ou au Régional suivant le cas.

Les conditions d'habitation de nos voyageuses ne sont pas négligeables dans la lecture qu'elles donnent du territoire du Pays de Retz puisque l'une vit dans un studio autrefois résidence secondaire devenu habitat principal, au cœur d'une copropriété balnéaire quasi vide hors saison, quand l'autre vit avec sa famille dans une maison spacieuse mais située dans une externalité urbaine pesante. Vivre à l'année au bord de la mer, vivre dans une maison avec un grand terrain ont un prix, celui de l'exiguïté pour l'une, celui de l'éloignement pour l'autre. Vivre sur la côte, même à l'étroit dans un studio, c'est s'assurer la visite des enfants et des petits enfants, car si l'espace privé est petit, la mer, elle, est immense et les plages des terrains de jeux formidables. La côte c'est aussi une zone où ce croisent des populations différentes, par le jeu des résidences principales et secondaires, et par la présence des touristes, les formes d'urbanités qui en découlent sont assez diversifiées pour se sentir libre tout en profitant d'un territoire tranquille. Prendre place dans un bourg rural longtemps constitué de la reproduction de la population locale, c'est se retrouver victimes d'un contrôle social contraignant, se heurter à des conservatismes, des ignorances comme le dit avec empathie notre jeune interlocutrice, à plus forte raison quand ceux qui viennent y poser leurs valises, arrivent de loin.

La relation privé/public[44] se joue à plusieurs niveaux, comme on vient de le voir dans la gradation des états de public que ces expériences recouvrent, entre la simple coprésence liée à la pratique ferroviaire (syntope), à des configurations d'engagements basées sur le temps partagé (synchrone) allant jusqu'à des communautés d'attention et des relations amicales consolidées et se déployant bien au-delà de cette pratique.

Mais ces notions se jouent aussi entre le privé et fonction publique, ce qui est le cas de notre voyageuse et de la majorité de ses compagnons de train, et entre être élève dans un établissement privé ou dans un établissement public, type d'établissement que vient de rejoindre pour son plus grand bonheur, notre lycéenne. Nos deux voyageuses sont situés du côté du secteur public, de manière bien sûr très différente, mais il semble bien qu'elles partagent aussi des opinions politiques qui en découlent, qui les mettent en position d'être des femmes qui ne se laissent pas faire, qui apprécient la

[44] Cf le texte de Samuel Bordreuil, Séminaires LAMES 2008-2010, « Les trames publiques du social ou Comment placer le public en société ?, la séance du 30 Janvier 2009 : « Société » et configurations publiques de la vie sociale. Quelques enjeux du séminaire au prisme d'approches micro-analytiques.

dimension collective de la vie et croient à l'émancipation dans l'échange, tout en se ménageant des espaces intimes protégés. Dans les deux cas, on est loin des positions individualistes et de repli souvent évoqués à propos des habitants du périurbain et encore moins du sentiment de stigmatisation qui y serait attaché[45], chacune se sent liée à bien d'autres espaces d'appartenance, la ville centre, l'Espagne pour la plus âgée, Nantes, Paris et le monde qui lui reste à découvrir et à habiter pour la plus jeune.

[45] Cf *Périurbain*, Alias, site raconter la vie, dirigé par Pierre Rosanvallon.

De l'ethnographie comme fiction à la fiction ethnographique

Les travaux ethnographiques, quelles que soient leurs visées objectives, relèvent de la narrativité et se réduisent à la fabrication d'un récit qui, pour certains, s'apparentent à une «fiction» (Clifford 1985). Jouant sur les mots et à la suite des nouvelles de Jean-François Laé et Numa Murard, qui avaient pour but de produire une narration en avançant simultanément dans une description, une explication et une interprétation renvoyant à l'arrière plan d'un savoir social, les textes qui suivent tentent pareillement de considérer « la narration comme un synthétiseur des raisons pratiques, des idéaux et d'une forme de dramaturgie de l'existence ».[46]

Elle adore les petites maisons

Elle est rentrée plus tôt de la plage pour avoir un peu de temps à elle. Elle s'installe sous l'auvent, il fait bon. Elle se sert le reste du café de midi encore tiède dans la thermos. Les palourdes ont aspergé toute la table pliante, elle rit toute seule de leurs siphons à l'air qu'elle trouve un peu dégoutants. Il ne reste pas assez de persil pour les farcir. Elle n'a pas le courage de retourner au Proxi. C'est l'heure de sa pétanque sur la place de l'église, elle pourrait lui envoyer un SMS, mais il ne les regarde jamais ou presque. Elle les fera marinière, ça ira plus vite. Avec du riz. Elle sent son dos, la pêche de ce matin, pourtant elle plie les jambes comme lui a appris son kiné. Quand elle pêche la palourde, elle a du mal à s'arrêter. Elle a pris quelques coques mais elle va les laisser dégorger jusqu'à demain.

L'annonce qu'elle a vue ce matin sur le panneau du camping des Ecureuils à la Bernerie lui trotte en tête. Un Trigano en bois, trois chambres pour recevoir tout le monde, une grande terrasse, une cuisine aménagée. Elle est mal à l'aise d'y penser dans son

[46] Cf Jean-François Laé et Numa Murard, *Les récits du malheur,* Descartes et Compagnie, 1995 et en particulier le chapitre : « L'enquête, l'enquêteur et la perception », p.173.

Willerby acheté avec ses indemnités de licenciement, sa revanche. Il fait partie de sa vie, ça n'a pas de prix. Elle, elle rêve d'acheter une vraie petite maison aux Moutiers très près de la mer. Elle adore les petites maisons, c'est son côté Boucle d'Or, comme dit son fils.

Elle fait signe à sa sœur qui passe derrière la haie : *veux-tu des palourdes ? Non merci j'ai pris des moules au marché.* Une maison ici, ça voudrait dire vendre l'appartement de la Roseraie, il y a quelques années, elle n'en pouvait plus du quartier maintenant avec le tramway, elle est vite dans le centre… Pourquoi penser déjà à ça, il a encore sept années à tirer. Finalement ils connaissent autant de monde ici que là-bas, non pas plus mais ils les voient plus ici les gens.

Ses hortensias manquent d'eau, elle se décide à bouger, elle branche le tuyau, ils ont bien pris le long de la terrasse mais ils ne seront jamais bleus, elle a tout essayé, la terre acide et même l'alun bleu, il reste un fond de sac dans le cagibi, ils ont viré mauve.

Sa peau tire sur les épaules, elle lui demandera de lui mettre de la crème ce soir. Elle commence à éplucher un oignon, il reste un fond de blanc. Elle allume les infos, ils parlent de la rentrée, de la réforme des rythmes scolaires. Elle s'en fiche un peu, c'est plus son problème, voilà un truc de réglé, l'école, elle détestait les réunions de profs et même les profs, elle peut le dire maintenant.

Un autre plan

Il est installé dans le cabanon de l'entrée, entre la pile d'affiches pour le Puy du Fou et celles des livres qu'il n'a pas encore remis dans les rayons, il embauche dans une demi-heure, soirée DJ, c'est moyen son truc, il lui reste deux semaines, depuis qu'il a négocié l'accès à la petite bibliothèque en dehors de ses heures, il arrive à bosser, il a fini de rédiger les deux premières parties, reste juste l'orthographe à vérifier, il demandera à sa mère, elle est incollable, il va tenter septembre pour enchaîner en master 2, son père lui a redit au téléphone qu'il finançait la moitié de ses frais pour encore un an, si son plan de coloc marche, ça devrait le faire, putain la connexion a encore sauté, pas de nouvelles de Londres depuis trois jours. Il aperçoit le petit Victor : *A ce soir, ma mère, elle est d'accord*. Trois étés qu'il enchaîne ici, deux mois assurés, au départ c'est passé par son oncle, maintenant ils le rappellent à chaque fois, mais bon cet été, il a lâché et il sent que le mec du camping a un autre plan, ça tombe bien, lui aussi. Vendredi, il fera un saut à Rezé via le TER, il doit passer pour la caution de l'appart, ça sera l'occas' d'un

tour en ville, ça fait longtemps, il a un pot' qui fait la saison aux Machines de l'île, ils iront au LC mais il devra pas déconner, il bosse samedi et y'a qu'un train pour être à l'heure, il sait qu'il ne rentrera pas avec Thomas, il se prépare à l'idée de ne pas rentrer avec Thomas qui aura bu.

La mer est belle ce soir

Il gare la camionnette sur l'emplacement handicapés, vivement septembre, ras le bol de la saison, il rentre au Vignoble, Martine lui sert son demi, il en a bavé cet aprem' avec la chaleur, sa ceinture de maintien lui colle à la peau, y'a un problème sur les charpentes industrielles de trois pavillons, problème de cote, il va l'avoir dans l'os, impossible de savoir si c'est lui qui a fait la boulette, y'a deux séries de plans et le fournisseur aura toujours le dernier mot, il a remonté un mur de parpaings pour 30 centimètres, pas le choix, le renvoi des charpentes à l'usine, le chantier prenait un mois, il peut pas faire ça à Marc, son pot' couvreur, la même chose, elle avait déjà compris, il est pas pressé de rentrer, il va avoir du mal à se sortir de son chantier, ils vont encore s'engueuler, du coup c'est à Martine qu'il raconte sa merde, elle écoute, elle ne le regarde pas, ses yeux passent au-dessus, elle mate un mec au billard, elle écoute pas en fait, à la météo, ils annoncent de l'orage, il manquait que ça, sa voiture, si son père la voyait là il serait vert, mais merde, il va pas refaire trois fois le tour du patelin comme hier, salut, à demain répond Martine sans le regarder, lui, met ses yeux dans ceux du mec du billard, il le fait chier, il pourrait pas dire pourquoi, les vacances, lui il déteste mais bon chacun fait ce qu'il veut, il démarre sec, envie de dégager le terrain, il repasse par le lotissement, il descend, le mur c'est clean pour celle-là, si il bourre la semaine prochaine, il peut remonter les deux pignons, il marche dans les gravats des parpaings qu'il vient de descendre, il trouve ça nul de faire des économies sur la charpente, avec les fermettes ils pourront jamais aménager les combles, la connerie il sait que c'est lui, il ne veut pas perdre la face devant ses gars, mais c'est lui, c'est ça qui le fait le plus chier, il repart par la côte, la mer est belle ce soir, longtemps qu'il n'était pas venue la voir, son gosse a dû s'éclater au centre aéré, allez il rentre, il va allumer le barbeuc', il a promis ce matin et les maquereaux de son frère sont dans le coffre, bordel il a oublié le pain, vive le congel' du coup ça le fait marrer, il répète tout haut, vive le congel, c'est con, il les aperçoit dans le jardin, ils l'attendent, ils se marrent, c'est cool.

On est bien comme ça

C'est lui, il sifflote, qu'est-ce qu'on leur a mis, tiens j'ai vu Marc, il te salut, je lui ai dit de passer un de ses jours, palourdes marinières, je sors une autre bouteille ou le fond suffit ? Alors tu as repensé à l'annonce de l'Ecureuil, moi pas trop en fait, on est bien comme ça non ? Il n'attend pas les réponses et elle, ça l'arrange. J'ai croisé Mikaël, il a pas l'air de s'amuser tellement cette année, tu trouves pas ? Elle : c'est sa copine qui lui manque et puis quand je suis rentrée cet après midi, j'ai vu qu'il bossait. Il est sérieux, pas comme son père. L'autre jour il m'a expliqué son travail, j'ai pas tout compris mais quand même ça a l'air intéressant. Il ne répond pas, il a pris Ouest-France, il fait mettre de côté l'édition d'Angers pour pas perdre le fil… Il s'intéresse aux prochaines municipales, Béatse, il le sent pas, il aurait préféré Rotureau mais il craint Béchu, qu'il trouve pas clair. Elle l'écoute pas vraiment, ne sait plus trop quoi penser de la politique, elle, elle a affaire à l'adjointe du quartier pour son asso, elle s'en tient là. Elle ajoute, t'es jamais là dans ta tête, moi, quand je suis là, je suis là, c'est loin Angers, enfin loin… Il veut refaire encore un aller et retour, alors qu'il lui reste plus que dix jours de congé, pour le courrier, pour vérifier si tout va bien, pour les plantes, elle ira aussi mais ça l'ennuie, jamais vraiment partis, trop de route, une maison il aurait peut-être moins la bougeotte. On se ferait pas un petit restau ce week-end ? Elle est surprise, ça fait longtemps. Tous les deux ? Ben oui pourquoi pas ? Au Collet alors, chez Pascal et c'est toi qui téléphone. Tu sais bien que j'ai horreur de ça. Ben moi aussi mais je le fais.

Eau de mer ?

Elles s'étaient mises d'accord pour Noël, une cure Mère-fille à la Thalasso de Pornic, pour se retrouver en toute intimité entre filles comme disait le site, pour partager à deux des moments de douceur et de détente. Quand elle avait lu, succombez à la gourmandise de notre package beauté : enveloppement onctueux à la fraise, bain hydromassant à la salicorne, modelage aromatique aux huiles bio... elle avait trouvé qu'ils en faisaient trop et que la note était vraiment salée… Elle s'était rabattue sur le forfait « Echappée belle » qui leur donnait accès à deux soins individuels et une séance collective, et avait retenu une chambre sur patio. Elles auraient accès à l'espace forme avec bassin d'eau de mer chauffée à 33° C, à une piscine de natation d'eau de mer à 30° C, à un sauna, à un hammam et à des salles de fitness. Elle n'avait pas coché pour

les soins, elles verraient sur place. Elle avait payé et reçu la confirmation sur son ordi avec toutes les indications. Nous vous rappelons que le port de mules en plastique est obligatoire dans l'espace soins et à la piscine… nous vous recommandons de ne pas apporter d'objets de valeur, ceci afin d'éviter tout risque de perte ou de vol. Le peignoir et les serviettes sont fournis. Elle s'était un moment demandée pour les mules en plastique, des tongs en fin de vie feraient l'affaire.

Elles sont arrivées en pleine tempête, elle a garé sa voiture dans l'enceinte de la Thalasso et sa fille a constaté qu'elles arrivaient chez les riches et elles, elles étaient plutôt riches ? Et les autres, tous riches ? Tout allait bien à la réception, on les attendait, elles avaient la carte magnétique de la chambre 217, la carte ne fonctionnait pas, elles réessayèrent plusieurs fois, elles étaient devant la chambre 218, la 217 enfin trouvée, la carte était démagnétisée, une personne de service vint à leur secours. La chambre comme prévu ne donnait pas sur la mer mais sa fille l'informa qu'elle avait la sienne sous les yeux pour 24 heures. La chambre était très confortable. Deux photos de Philip Plisson renvoyaient à des images de pleine mer totalement déchaînées, très peu adaptées. Les peignoirs blancs brodés étaient bien trop grands, elles ont commencé à rire. Sa fille a tenu à utiliser le mini bar, le frigo était vide mais une bouilloire et deux sachets permettaient de préparer un thé qu'elles avaient bu en s'installant dans les deux fauteuils près de la baie vitrée. La terrasse avec les chaises longues était fouettée par la pluie. Tout était brodé ou marqué au nom de Alliance Pornic, même le crayon de bois avec la gomme au bout. Elle était un peu pressée de voir la mer, la solution était de rejoindre l'espace forme puisque lui donnait « sur ». Après quelques errances dans les longs couloirs et les jeux d'ascenseurs dont les niveaux ne coïncidaient pas, elles étaient arrivées dans la moiteur, le chaud, les bulles. Elles trouvèrent d'abord le hammam, puis découvrirent la seconde piscine, le sauna, le premier soir, elles avaient l'impression que l'espace était infini.

Tout le monde était en peignoir, plus aucun signe de richesse, que des corps, beaux, moches, gros, minces, jeunes, vieux. Elle a trouvé ça bien. Autour, surtout des couples, quelques femmes seules et une femme avec sa mère et ses deux filles, très classes. La mer et sa tempête étaient tenues en respect par l'immense baie en double vitrage, en vase clos a-t-elle pensé et aussi, ça ne serait pas aussi intéressant si la mer n'était pas là. Après les premiers essais aquatiques, elles se sont installées dans les chaises longues face à la mer avec un livre, elles se sont regardées et elles ont ri, il y a eu juste un moment de soleil qui est venu sur elles. Les marcheurs dehors luttaient contre la tempête, elles les voyaient mais eux ne semblaient pas les voir, à un moment elles ont vu un petit chien en laisse qui a levé la patte arrière et le vent l'a presqu'entièrement soulevé, petit écran au premier plan, la mer et l'horizon au-delà.

Elles pensaient sortir dîner ou marcher sur le chemin côtier, mais elles sont restées au chaud un peu amollies par la succession des bains, des douches, des bouillonnements, des enveloppements, des massages, des argiles et des huiles essentielles.
Le dîner n'était pas compris dans le forfait, elles allèrent droit au plat, la lotte était excellente.
Le soir dans la chambre, elles ont allumé la télé, mais elle a décroché très vite, elle a juste le souvenir de quelques chutes interminables dans *Voyage au centre de la terre*, qui collaient bien avec ses pertes de conscience, elle avait aussi pensé que la chambre avait exactement le même plan que celle de sa mère à la maison de retraite avec le placard qui cachait une kitchenette et la salle d'eau qui faisait comme un sas entre les lits et la porte donnant sur le même long couloir. Elle était entre deux générations qui avaient besoin d'elle, elle tenait bon mais en avait parfois plein le dos qu'elle allait présenter le lendemain aux mains d'un masseur très pro. Elle était là aussi pour ça.
Le petit déjeuner était dans le forfait, alors sa fille a tout essayé, le poisson fumé, les œufs brouillés, les petites bouteilles de Yop, certains clients étaient en peignoir, elles, elles n'avaient pas osé. Pour les soins individuels, elles devaient se déplacer avec leur fiche que le personnel glissait dans une encoche sur les portes des boxes. Je baisse la lumière ? Vous voulez de la musique ? Je reviens dans dix minutes. Tout va bien ? C'est terminé. Interactions minimales, toujours correctes et avec le sourire, soins à la chaîne mais soins quand même. Le cours collectif d'aquagym était mené tambour battant par un prof qui donnait toutes les consignes de manière à faire rire, le lendemain elle entendra un autre dans le même registre animateur de télé. Dans un ascenseur, elle a tenté un, on peut se perdre ici, la femme très assurée en face a répondu, ne vous inquiétez pas ça fait ça à tout le monde, ça ira mieux demain. Quand elle lui a dit que demain elle serait déjà partie, la femme avant de descendre a lancé, Ah vous avez l'échappée belle et les portes se sont refermées. Le repas du midi était aussi dans le forfait avec entrée et dessert, c'était un peu trop mais c'était compris. A un moment, elles en ont eu assez, elles ont repris la route pour Nantes, c'était toujours la tempête, elles ont à peine regardé la mer, toute brune, elles étaient plutôt contentes d'en être sorties.

Les sabots du lycée pro

Elle enfile à toute vitesse ses sabots en plastique blanc et sa blouse, saisit le chariot et fonce dans le couloir, passe en baissant la tête devant le bureau de la surveillante et entre dans la 108. Bonjour madame Gauvry, comment allez-vous ce matin, vous avez passé une bonne nuit ? Sa nuit à elle n'a été qu'une longue engueulade avec son mec, elle s'est finalement écroulée sur le canapé à quatre heures et s'est réveillée en sursaut au dernier moment pour sauter dans le TER. Oui elle a encore raté son permis et alors ? Y'a bien des trucs qu'elle arrive à faire et que lui ne fait pas. Pas question de payer d'autres séances de conduite, il a dit, et elle avec son CDD de merde et ses crédits ! Tournez-vous madame Gauvry, merci c'est bien comme ça, mais oui votre fils va sûrement venir ce matin et puis je suis là moi ! Le TER à vie avec ses horaires, c'est juste pas possible et quitter Bouaye non plus du moins pas de sitôt. Ah non madame Gauvry vous n'allez pas encore m'embêter avec mes tatouages, je sais que vous n'aimez pas trop ça mais chacun ses goûts et puis votre petite fille, il m'a bien semblé qu'elle avait un joli petit papillon sur le bras…. Allez bonne journée madame Gauvry. Son portable n'arrête pas de vibrer dans la poche de sa blouse, soit c'est la banque, soit c'est lui. Bonjour monsieur Duval, vous voilà debout, c'est super. Son sabot de gauche la gêne, la semelle se décolle, elle les porte depuis le lycée pro, laisse tomber ils sont morts. Ca vibre encore, il va se lasser le premier. En tout cas, y'a un truc où elle ne lâchera jamais : pas de permis, pas de gosse et avec ça, elle sait qu'elle le tient.

Le 55 places et la C3

Odile est juste en train de fermer la porte quand le téléphone sonne, c'est la gare de Sainte-Pazanne, elle court au dépôt, Jacques est encore là, un 55 places est disponible. Repartir après sa journée, il n'est pas très content, mais c'est Virginie qui a appelé, elle a des touristes sur les bras et elle veut un chauffeur fiable…. Odile va prévenir tout de suite monsieur Groussin, elle trouverait normal que Jacques toujours prêt à rendre service gagne un week-end. Elle rappelle Virginie qui ne sait comment la remercier, elle rallume l'ordinateur et écrit un message à monsieur Groussin concernant Jacques, elle le relit, le trouve plutôt bien tourné. Elle referme son bureau. Le car de Jacques tourne au stop et elle, elle se met au volant de sa nouvelle C3, elle aime particulièrement ce moment de la journée, entre le bureau et la maison.

Il n'y a pas la mer

On lui a dit que le train menait à la mer. Il veut la voir. Il est prêt à faire la manche pour avoir assez de pièces. Il s'assoit par terre devant la boulangerie à Commerce. Il ne prend pas le tram. Il marche jusqu'à Pont-Rousseau. Il ne sait pas que le train va jusqu'à la grande gare par laquelle il est arrivé il y a six mois. Il tourne tout un moment autour du guichet. Il ne sait pas et pourtant il a assez d'argent. Il explique à une dame, elle ne lui répond pas, à une autre qui ne le comprend pas et finalement à deux jeunes qui s'occupent de prendre son billet dans le distributeur. Il ne peut pas se tromper, Pornic c'est le terminus. Il les suit sur le quai. Le train arrive, il monte. Le train s'arrête, il descend. Il n'y a pas la mer. Il comprend qu'il ne pourra pas faire la manche ici dans ce village qui ressemble un peu au sien.

Les livres de jardinage

Tout s'est fait très vite, ils ont signé le compromis le 25, elle a reçu une réponse positive le 2 du mois suivant pour un poste de prof d'histoire géo au collège Saint Felix à Nantes et deux mois plus tard, ils signaient définitivement pour la maison. Entre temps, ça a été la course avec les banques puis elle a vérifié les horaires du TER, pas mal déçue par les faibles fréquences. Avec les remboursements pour la maison, l'achat d'une deuxième voiture n'est pas imaginable et Clément ne peut pas s'en passer pour ses rendez-vous de chantier. Ils ont emménagé l'été suivant et là franchement, ils ont eu deux mois de bonheur, surtout dans le jardin, ils étaient déchaînés. Ils les ont tous faits, Côté nature à Bouaye, Jardiland à Bouguenais et même une fois le Gamm vert de Port-Saint-Père. Au début ils gardaient les factures qu'ils reportaient comme pour les travaux d'aménagement et puis assez vite, ils les balançaient pour ne pas se prendre la tête. La banque, qui garde tout elle, a réagi et ils ont dû se calmer. Aujourd'hui, ils se disent qu'une parcelle de 300 m^2 aurait suffi, mais c'est la maison qui comptait surtout. Ils pensaient éviter le lotissement, mais comme elle est située en bout, ils n'ont pas l'impression d'être dedans. La rentrée approche, elle prépare des cours dans une chambre qu'elle a transformée en bureau, pour l'instant les livres sont par terre. Le soir, elle s'endort souvent en refaisant son futur circuit quotidien, un bon quart d'heure de marche jusqu'à la gare, le TER et deux tramways ou le bicloo. Ils sont allés en

reconnaissance un dimanche. Elle aura des bonnes journées mais si son emploi du temps est regroupé, elle n'ira pas tous les jours. Lui, le soir il bouquine les livres et les revues de jardinage, elle les retrouve partout dans la maison et même dans les toilettes.

L'effet Nantes Métropole

Des personnes des deux listes l'ont démarché pour les municipales. Il a pas mal hésité à y aller d'abord et entre « Agir et vivre ensemble à Port-Saint-Père » et « Ensemble, le bon sens en mouvement ». Finalement ce sont plutôt les gens qui font la différence alors il s'est mis dans la seconde parce qu'il connaissait plusieurs gars, et assez bas dans la liste. Il est allé à des réunions et il s'est pris au jeu, dimanche même si il ne mise pas trop sur tout ça, il sait qu'il va être stressé. Ses enfants se moquent un peu de lui mais le principal c'est que ça femme le suive, pour rigoler, elle lui a acheté un T shirt tricolore qu'elle a trouvé chez Leclerc Océane près de son boulot. Et puis il a quand même quelques petites idées à donner ici ou là. En tant qu'ancien cheminot, il serait pour encourager l'utilisation du TER, un arrêt à la hauteur du ruisseau des Domaines permettrait de desservir directement Planète sauvage par exemple. Mais bon y'a peu de chance, s'ils obtiennent la révision des tarifs pour atténuer la grosse différence avec Bouaye, ça sera déjà pas mal ! Mais bon ça c'est l'effet Nantes Métropole, ils sont pas dedans c'est tout.

Bibliographie

AUGE, M. (1985) La Traversée du Luxembourg. Hachette ; (1986) Un ethnologue dans le métro. Hachette ; (1992) Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité, Seuil ; (2008) Le métro revisité. La librairie du XXIeme siècle. Seuil.

BAILLY, J-C (2011) *Le dépaysement, Voyages en France*. Seuil ; (2013) *La phrase urbaine*. Seuil, Fiction & Cie.

BEGOUT, B. (2005) *La découverte du quotidien*. Allia ; (2003) *Lieu commun*. Allia ; (2013) *Suburbia,* Inculte essai.

BON, F. (1996) *Parking*. Minuit ; (2000) *Paysage fer, récit*. Verdier.

BENJAMIN, W. (2012, texte de 1928) *N'oublie pas le meilleur,* L'Herne.

CHAUVIER, E. (2006) *Anthropologie*. Allia ; (2009) *Que du bonheur,* Allia *;* (2011) *Contre Télérama*. Allia.

CLIFFORD, J. (1985) «De l'ethnographie comme fiction. Conrad et Malinowski», *Études rurales* 97-98: 47-67.

DE CERTEAU, M. (1990) L'invention du quotidien 1. Arts de faire. Folio. (Essais)

DE CERTEAU, M. & GIARD, L. (1990) L'invention du quotidien 2. Habiter, cuisiner. Folio.

ECHENOZ, J., (2014) *Caprice de la Reine,* Minuit.

ERNAUX A.(1993) *Journal du dehors.* Gallimard ; (2000)*La vie extérieure*. Gallimard.

GEERTZ, C. (1996) Ici et Là-bas, l'anthropologue comme auteur. Métaillé.

GOFFMAN, E. (1973) La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi. Minuit. (Le Sens commun) ; La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 2. Les relations en public. Minuit. (Le Sens commun)

GOURDON, J.-L. (2001) *La rue, essai sur l'économie de la forme urbaine*. essais . Ed. de L'Aube JAVEAU, Cl., (1991) *La société au jour le jour. Ecrits sur la vie quotidienne,* de Boeck Université, Ouvertures sociologiques.

KAUFFMANN, J.-P., (2013) *Remonter la Marne*, Fayard.

LAE, J.-F., MURARD, N.(1995) *Les récits du malheur,* Descartes et Cie.

LAPLANTINE F. (2005 pour la réédition) *La description ethnographique*. Armand Colin ; (2003) *De tous petits liens*, Essai Mille et une nuits ; (2005) *Le social et le sensible, introduction à une anthropologie modale*, Paris, Téraèdre, coll. "L'anthropologie au coin de la rue".

MASPERO, F. & FRANTZ, A. (1990) *Les Passagers du Roissy-Express*. Seuil.

PASQUIER, E. & VOLPE, E. (2005) *Une semaine une ville*. Ville Recherche Diffusion : Ecole d'architecture de Versailles.

PEREC, G. (1974) Tentative d'épuisement d'un lieu parisien. AGE ; (1974) Espèce d'espaces. Galilée ; (1978) La vie mode d'emploi. Romans. Hachette ; (1989) L'infra ordinaire. Seuil.

ROLIN, J. (2002) *La clôture.* P.O.L. ; (2005) *Terminal Frigo.* P.O.L. ; (2011) Le Ravissement de Britney Spears. P.O.L.

SANSOT, P. (1988) *Poétique de la ville*. Méridiens Klincksieck.

SENNETT, R. (2002) La chair et la pierre : le corps et la ville dans la société occidentale. Verdier.

VASSET, Ph. (2007) *Un livre blanc.* Éditions Fayard ; (2013) *La conjuration.* Fayard.

VOLPE, E. 2009) « Décrire les lieux » Mémoire pour l'habilitation à diriger des recherches, Université de Paris 12-Val de Marne.

rue
voie principale
limite communale
limite de Nantes Métropole
ligne de chemin de fer
ligne de chemin de fer Nantes-Pornic
gare
tâche urbaine
espace commun et prairie
forêt
bois
zone agricole
principales zones marécageuses
hydrographie
Océan Atlantique

NANTES/PORNIC

0 *1km*

N